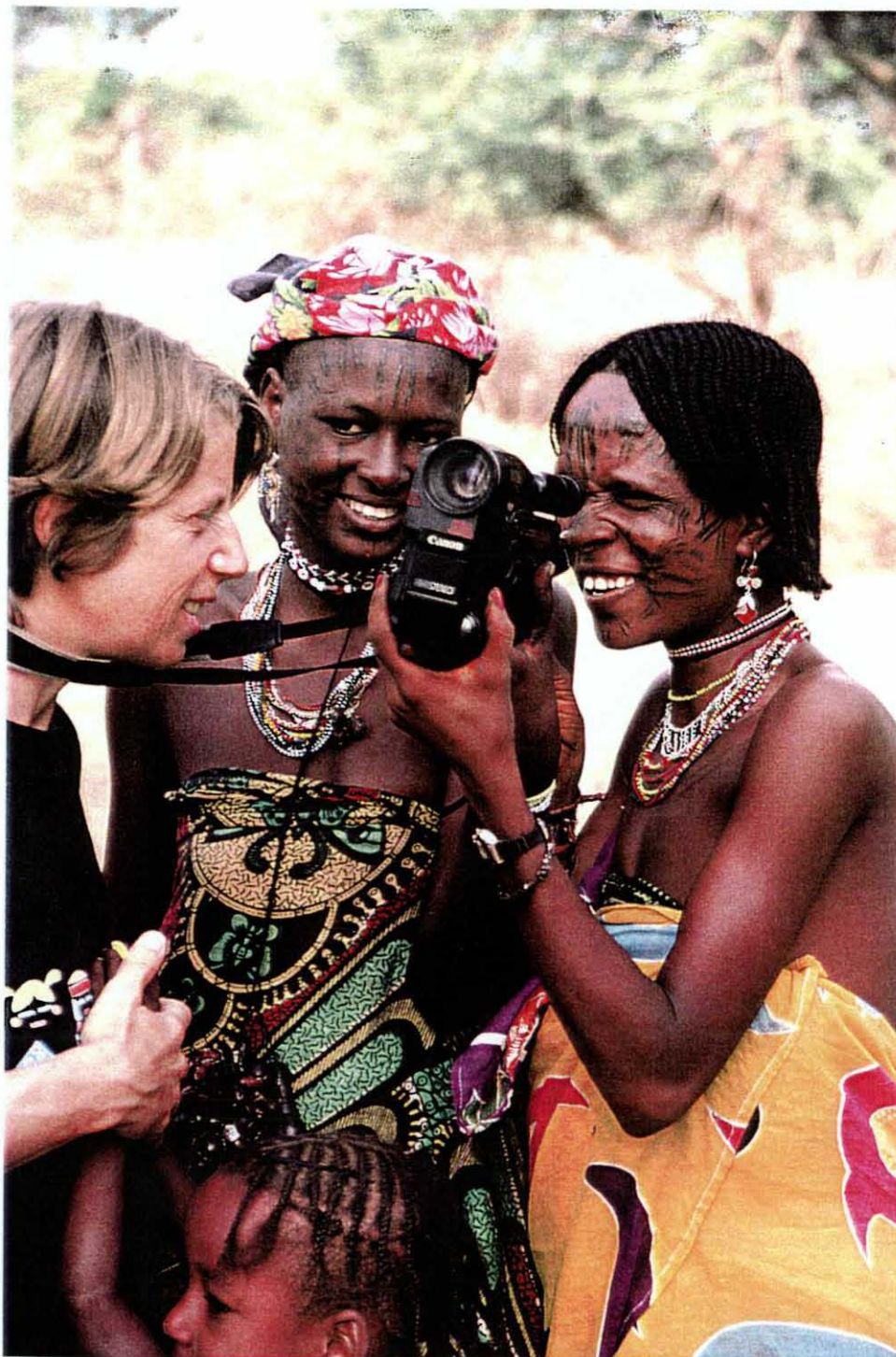


TROIS ANNEES AU CAMEROUN
(septembre 1993 - juillet 1996)



Bernard, Josiane, Fabien et Stéphane Lips

Bernard et Josiane Lips

Trois années au Cameroun

septembre 1993 - juillet 1996

Les dessins sont de Daniel Ariagno

Sommaire

SOMMAIRE.....	3
INTRODUCTION.....	5
SPELEOLOGIE AU CAMEROUN.....	7
LES FORMATIONS VOLCANIQUES : LES CAVITES DU MONT CAMEROUN.....	8
UNE GROTTTE DANS LA LATERITE : LE GOUFFRE DE MBILIBEKON OU TROU DES FANTOMES (DEV. 220 M).....	11
LES CAVITES DU GNEISS ET DU GRANIT.....	19
<i>Les grottes d'Akok Bekoé.....</i>	<i>19</i>
<i>La grotte des Chauves-Souris (dév. : 50 m).....</i>	<i>20</i>
<i>Le rocher de Mézessé.....</i>	<i>22</i>
<i>La grotte de Nkolbisson-pharmacie.....</i>	<i>23</i>
<i>Les abris sous roche dans les environs de Yaoundé.....</i>	<i>23</i>
<i>Les grottes de Linté.....</i>	<i>25</i>
<i>La grotte de Mfouda.....</i>	<i>28</i>
LES CAVITES DANS LES GRES DE GAROUA.....	29
RANDONNEE EN PAYS KAPSIKI.....	33
RANDONNEE EN PAYS MAFFA.....	36
DE MOKOLO A TOUROU.....	36
<i>Mercredi 2 novembre.....</i>	<i>38</i>
<i>Jeudi 3 novembre.....</i>	<i>38</i>
RANDONNEE EN PAYS KOMA : LES MONTS ALANTICA.....	39
DECEMBRE 1994.....	40
NOVEMBRE 1995.....	41
LES RANDONNEES EN FORET.....	43
LES COLLINES PROCHES DE YAOUNDE.....	44
LES CHUTES DE MEMVE'ELE.....	46
LE PARC NATIONAL DU DJA.....	47
CHEZ LES PYMEES VERS LOMIE.....	48
LE PARC NATIONAL DE KORUP.....	50
LES SOMMETS DE L'OUEST CAMEROUNAIS.....	51
LE MONT CAMEROUN.....	51
LE MONT ETINDE (LE PETIT MONT CAMEROUN).....	52
LE MANENGOUBA.....	53
LE MONT OKOU.....	54
LE MONT LEFO.....	54
LES MONTS BAMBOUTOS.....	55
MONT MBEPIT.....	56
UNE BAINNADE DANS LE LAC DE MFOU.....	56

LES FETES DE L'OUEST	58
FOUMBAN : LA FETE DU NGOUM.....	58
LE NTIE NGOUNG A BALENG (PRES DE BAFOUSSAM)	59
LES FUNERAILLES	59
PAPILLONS ET INSECTES.....	62
JE M'APPELLE MISTOUILLE	64
ARTICLES PUBLIES DANS LA REVUE DE L'ADFE DE GAROUA.....	67
TROIS JOURS EN FORET EQUATORIALE PRIMAIRE AVEC UN GUIDE GUERISSEUR PYGMEE	68
LE SITE AURIFERE DE KAMBELE.....	69



Introduction

Lorsqu'un coopérant ou autre expatrié arrive dans un nouveau pays, il est en général animé d'une saine curiosité pour découvrir le pays et surtout pour se trouver des activités. L'expérience des anciens est irremplaçable pour découvrir les clubs, les sites touristiques intéressants, les buts de randonnées ou de voyage ou les bons restaurants...

Mais par définition, ces informations restent parcellaires et dépendent surtout des hasards des premières rencontres. Chaque expatrié quittant le pays représente, de ce point de vue, une perte d'information. Des activités se perdent, des sites magnifiques sont oubliés... pour être éventuellement redécouverts par hasard quelques années plus tard.

Lors de notre séjour à Yaoundé, nous avons essayé, dans le cadre de la commission "Animation" de l'ADFE, de créer une revue à parution annuelle dont le but aurait été de faire découvrir le Cameroun et l'ensemble des activités envisageables et imaginables dans ce pays.

Un appel à articles a été lancé, mais il n'y a eu quasiment aucune réponse. Faute d'articles, cette revue n'a donc jamais vu le jour (mais peut-être n'est-il pas trop tard !).

En attendant, à défaut d'une revue collective, nous rassemblons, dans ce document sans prétention, diverses informations, résultats de nos trois années de pérégrinations au Cameroun. Profitant de notre statut d'enseignants avec de nombreuses vacances, nous avons largement sillonné le pays, essayant rapidement de sortir des sentiers battus. Chaque week-end, nous partions de Yaoundé pour une balade en forêt, une visite dans un village ou la

recherche d'une grotte ou d'un abri sous roche à moins que ce ne soit pour chasser les papillons et rechercher des coléoptères. Presque partout, nous avons eu un accueil très sympathique et nulle part, nous n'avons eu de problème, infirmant l'idée que le Cameroun est un pays dangereux.

La première partie de ce document fait état de nos découvertes spéléologiques. Les articles suivants décrivent nos principales randonnées et balades hors des circuits touristiques classiques.

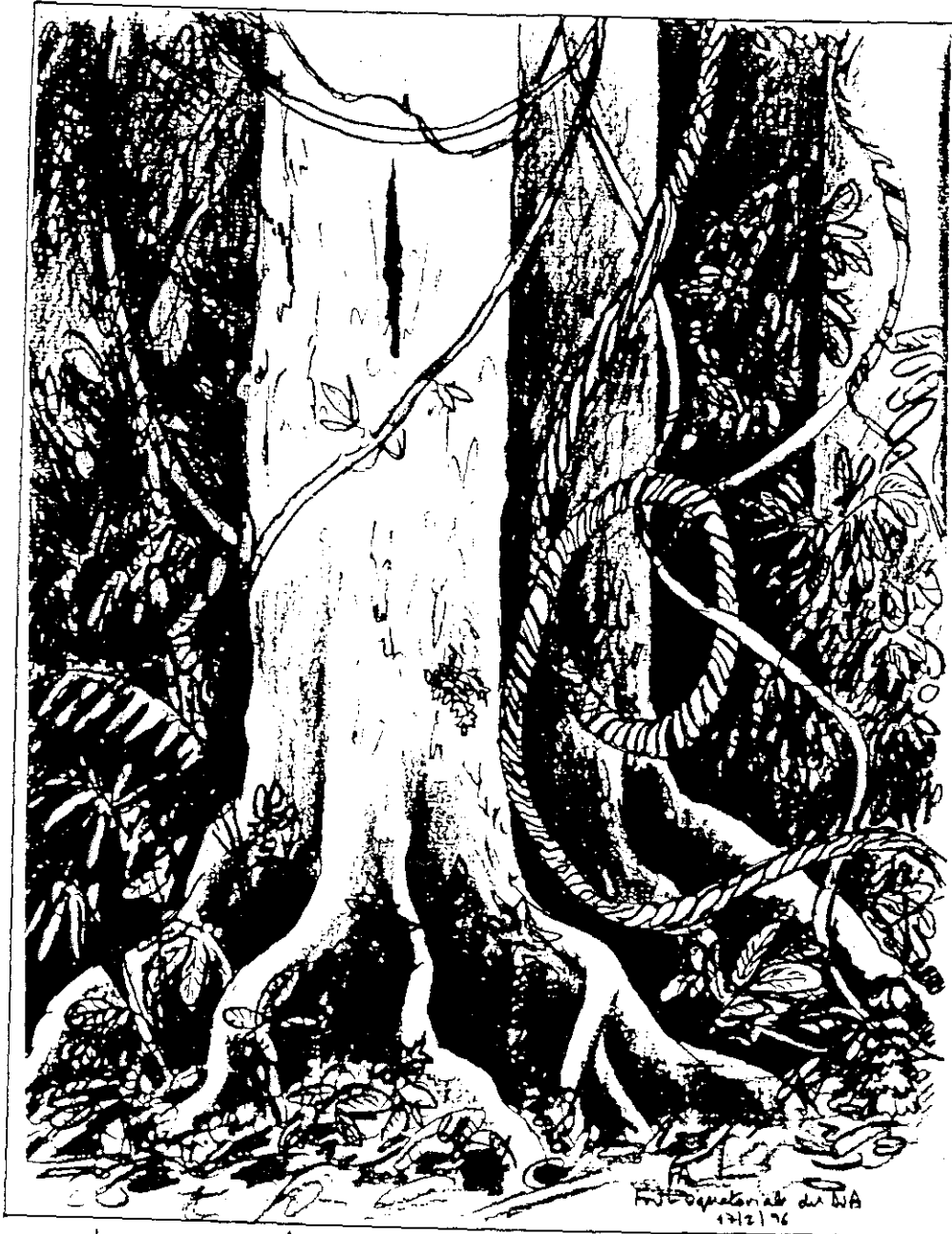
Enfin, une petite histoire ("Je m'appelle Mistouille") relate les péripéties de la chauve-souris que nous avons récupérée toute jeune et que nous avons hébergée durant trois mois.

Nous y ajoutons deux articles publiés dans "Pygmées News", petit journal édité par l'ADFE de Garoua.

Les dessins sont de Daniel Ariagno. Daniel et Josette Ariagno se passionnent pour l'ornithologie et, de manière générale, pour tout ce qui touche la nature. Ils sont venus de Lyon pour un séjour de trois courtes semaines au Cameroun.

Ce document est bien entendu à photocopier et à distribuer à tous ceux qui sont intéressés.

Et peut-être contribuera-t-il à réveiller quelques "écrivains". Imaginez la somme d'informations qu'il serait possible d'accumuler en quelques années si un certain nombre de coopérants livraient ainsi leurs expériences...



Arbres à contreforts et lianes en forêt équatoriale.
Campement de Bodmir.

Spéléologie au Cameroun

Faire la bibliographie spéléologique du Cameroun est très rapide... et particulièrement décourageant pour un spéléologue. Le calcaire est quasi-inexistant sur l'ensemble du territoire. Un minuscule gisement dans le nord du pays, près de Figuié, suffit à peine à approvisionner une cimenterie. La deuxième cimenterie du pays, installée près de Douala, utilise du calcaire importé... Il faut donc se rabattre sur les cavités non calcaires.

Un seul article, datant de 1935, (B. Gèze, spelunca, t. X, 1939-1943, p.1-7) fait état de quelques tunnels de lave sur le Mont Cameroun. La plus grande cavité décrite développe 180 mètres. Pour le reste, le Cameroun semble un désert spéléologique. Le pays n'est même pas cité dans les inventaires des cavités mondiales.

Et pourtant, peu avant notre départ pour ce pays, un Camerounais nous a contactés pour nous signaler une cavité, parcourue par une petite rivière, à explorer vers le sud du pays. Nous constatons en fait rapidement que la cavité en question est positionnée sur la carte au 1/1 500 000ème en tant que curiosité touristique et répertoriée dans les guides touristiques du Cameroun.

A une vingtaine de kilomètres d'Eholowa, par une piste qui se dirige vers l'est en traversant les villages d'Enongal et d'Akak Yevol, vous arrivez à Nko'étyé qui abrite, dans un climat de mystère et de légende, l'impressionnant gouffre de Mbilibekon. Ce gouffre, encore appelé "Trou des Fantômes", présente deux voies dont l'une inexplorée abriterait un monstre enchaîné.

Extrait du guide Visa

La description, même en enlevant le côté rocambolesque et le monstre enchaîné, en est presque alléchante. Bien sûr, nous savons qu'il n'y pas l'ombre d'un rocher calcaire dans la région et nous nous doutons que la galerie inexplorée ne doit pas être très spacieuse. Mais l'objectif mérite d'y

consacrer un week-end et surtout, la présence d'une cavité, même très modeste, laisse espérer d'autres découvertes.

D'autre part, dès notre arrivée au Cameroun, nous rencontrons Patrick Piguet, un ancien spéléo, comme nous fraîchement arrivé dans le pays et travaillant comme géologue à l'université de Yaoundé. Un deuxième géologue, Jean-Paul Vicat, s'intéresse aux phénomènes pseudo-karstiques et notamment aux phénomènes de dissolution dans des roches granitiques. Patrick et Jean-Paul sont en contact avec des étudiants et d'autres chercheurs qui étudient la géologie de diverses parties du Cameroun. Ils demandent à ceux-ci de leur signaler toute grotte dont ils auraient connaissance. Bien que n'ayant qu'une idée très vague de ce que nous appelons une grotte, les étudiants nous donnent de précieuses indications. Et tant pis si l'objectif, atteint après des dizaines ou des centaines de kilomètre de piste sans compter la marche d'approche, s'avère n'être qu'un abri sous roche sans intérêt.

A défaut de grandes explorations sportives, nous avons ainsi pu inventorier quelques petites cavités dans des structures géologiques variées. Leur étude permet une meilleure connaissance du pays et présente quelques intérêts géologiques. Nous avons systématiquement relevé la topographie et nous avons essayé, dans la mesure du possible, de faire quelques prélèvements de la faune cavernicole.

Cet article résume l'ensemble de nos "découvertes". Par la même occasion, il doit s'agir du premier "inventaire spéléologique" de la République du Cameroun.

Nos différents voyages et investigations nous ont permis de repérer des cavités dans quatre types de roche :

- les roches volcaniques,
- la latérite,
- les roches magmatiques : granit et gneiss,
- les grès.

Les formations volcaniques : les cavités du Mont Cameroun

Généralités

Le Mont Cameroun est le plus important volcan de l'Afrique de l'Ouest. C'est également le seul "4000 mètres" de cette région du monde. Actuellement l'activité volcanique est imperceptible mais la dernière éruption ne remonte qu'à une dizaine d'années (1984).

Le Mont Cameroun forme un énorme cône régulier occupant une surface au sol de près de 30 à 40 kilomètres de diamètre. Jusqu'à l'altitude de 2000 m, les pentes sont occupées par la forêt équatoriale. Au dessus de cette limite, on y trouve de hautes herbes qui se raréfient au fur et à mesure que l'altitude augmente pour laisser place à une très maigre végétation de touffes d'herbe rase et de lichen.

L'ascension du Mont Cameroun s'effectue à partir de la petite ville de Buea (altitude 800 m). Trois refuges très sommaires respectivement situés à 1800, 2270 et 3800 mètres d'altitude permettent de fractionner la montée. La dernière source est située près du premier refuge. Le manque d'eau plus haut complique l'organisation d'une éventuelle prospection. En outre, la montagne gardant un caractère sacré, il est difficile d'obtenir l'autorisation de quitter le chemin de montée classique. La présence d'un guide est d'ailleurs obligatoire.

L'exploration

Nous avons gravi le Mont Cameroun du vendredi 11 au dimanche 13 février 1994. Le premier jour, nous sommes montés jusqu'au deuxième refuge. L'après-midi, nous en avons profité pour visiter la grotte Gaskin qui s'ouvre non loin du refuge. Constatant que la topographie à notre disposition était incomplète et peu précise, nous sommes retournés dans cette cavité pour en lever la topo le lendemain après un aller-retour au sommet. Dimanche, nous avons tranquillement rejoint la vallée.

Description

a) La grotte Gaskin (Dév. : 450 m, Dén. : 95 m)

Il s'agit actuellement de la plus importante cavité du Cameroun. La cavité s'ouvre à 150 mètres au nord-est du deuxième refuge. La grotte a été visitée et décrite en 1936 par B. Gèze qui a estimé son

développement à 180 mètres. En fait, il n'a pas terminé l'exploration de la partie amont et a sous-estimé le développement de la partie aval. De nombreuses traces de pas indiquent cependant le passage de visiteurs, y compris dans les parties amont plus difficilement accessibles.

Un petit puits d'effondrement coupe la galerie souterraine. C'est par là que nous pénétrons dans la cavité.

* Vers l'aval, une descente sans grande difficulté permet de prendre pied dans un vaste conduit de 4 mètres de diamètre. Il existe à ce niveau deux étages de galeries.

- L'étage inférieur, accessible par un petit puits de deux mètres, est colmaté par un éboulis vers l'amont. On y note la présence de nombreux ossements. Vers l'aval, la progression est arrêtée par un laminoir.

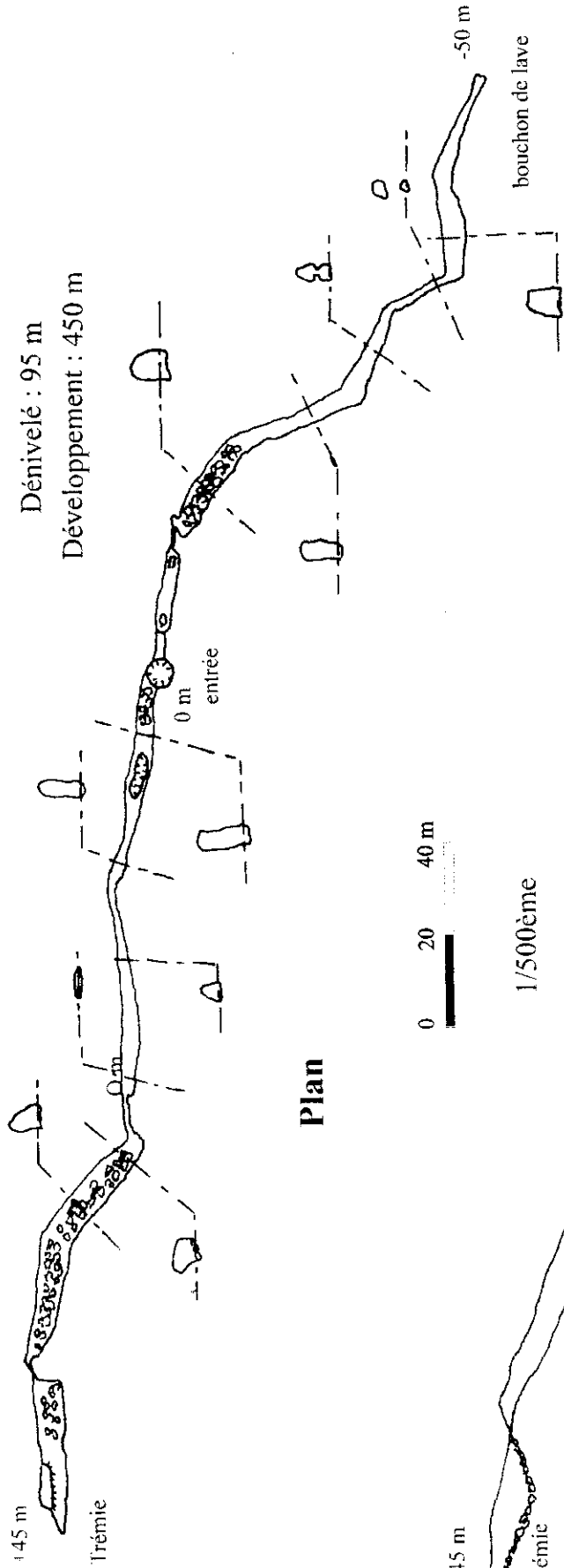
- L'étage supérieur est de taille beaucoup plus importante. Un passage remontant plus étroit donne accès à une vaste galerie d'une dizaine de mètres de diamètre encombrée par un éboulis. A 80 mètres de l'entrée, la galerie se divise de nouveau en deux étages. Nous poursuivons par l'étage inférieur, le plus évident mais présentant la taille la plus réduite. Quarante mètres plus loin, l'étage supérieur redébouche au plafond et la cavité se termine par une spacieuse galerie de près de cinq mètres de haut, au sol plat et presque horizontal. Un bouchon de lave, qui laisse filtrer le courant d'air, marque la fin du tube. Aucune désobstruction ne paraît envisageable. Nous sommes à environ 175 mètres de l'entrée et 50 mètres plus bas.

* Vers l'amont, on retrouve les deux étages de galerie. L'étage inférieur n'est qu'une suite d'élargissements locaux, séparés par des étroitures souvent sévères. L'étage supérieur se développe 4 à 5 mètres au-dessus et la progression nécessite quelques oppositions glissantes et des escalades faciles. A 140 mètres de l'entrée, un éboulis nous amène presque jusqu'au plafond pour donner accès à un boyau étroit de six mètres de long. Le boyau redébouche dans une galerie plus vaste qui se termine sur un nouvel éboulement marquant le terminus amont de la cavité à 200 mètres de l'entrée et à +45 mètres par rapport à cet orifice.

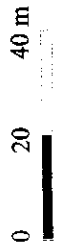
La grotte Gaskin développe en tout 450 mètres, en comptant les petites galeries annexes, pour un dénivelé de 95 mètres.

Grotte Gaskin

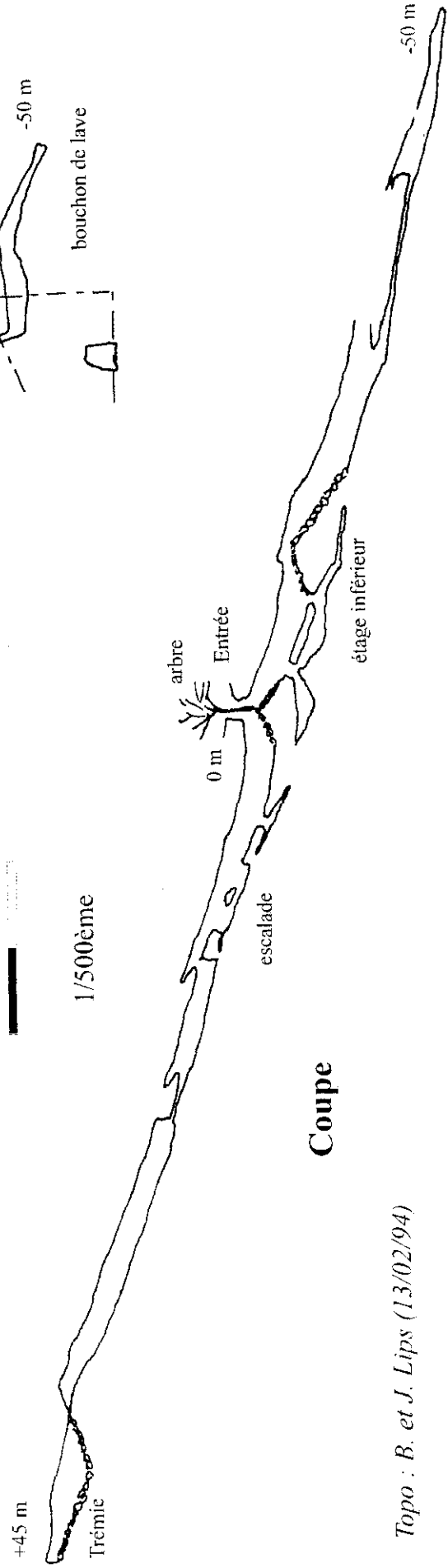
Dénivelé : 95 m
Développement : 450 m



Plan



1/500ème



Coupe

Topo : B. et J. Lips (13/02/94)

b) La grotte Elisabeth

La grotte Elisabeth est située vers 3360 mètres d'altitude, juste au bord du sentier menant au sommet du Mont Cameroun. Il s'agit en fait d'un vaste puits d'effondrement de 10 mètres de profondeur dans lequel il est facile de descendre et qui donne accès à une salle ébouluse de 10 mètres de diamètre. Nous n'y avons trouvé aucune continuation malgré la fouille de quelques étroits et courts boyaux.

c) Les autres cavités

Bernard Gèze cite un certain nombre d'autres cavités disséminées sur le Mont Cameroun et que nous n'avons pas eu l'occasion de revoir. Aucune n'a l'importance de la grotte Gaskin :

- grotte de Molalici (alt. 2650 m) développant 55 mètres,
- grotte du Cratère (alt. 2110 m),
- grotte Issuma à l'est de l'Étinde (alt. 1200 m),
- grotte de Musake (près du refuge N°1, alt. 1830 m) qui développe 70 mètres. A signaler

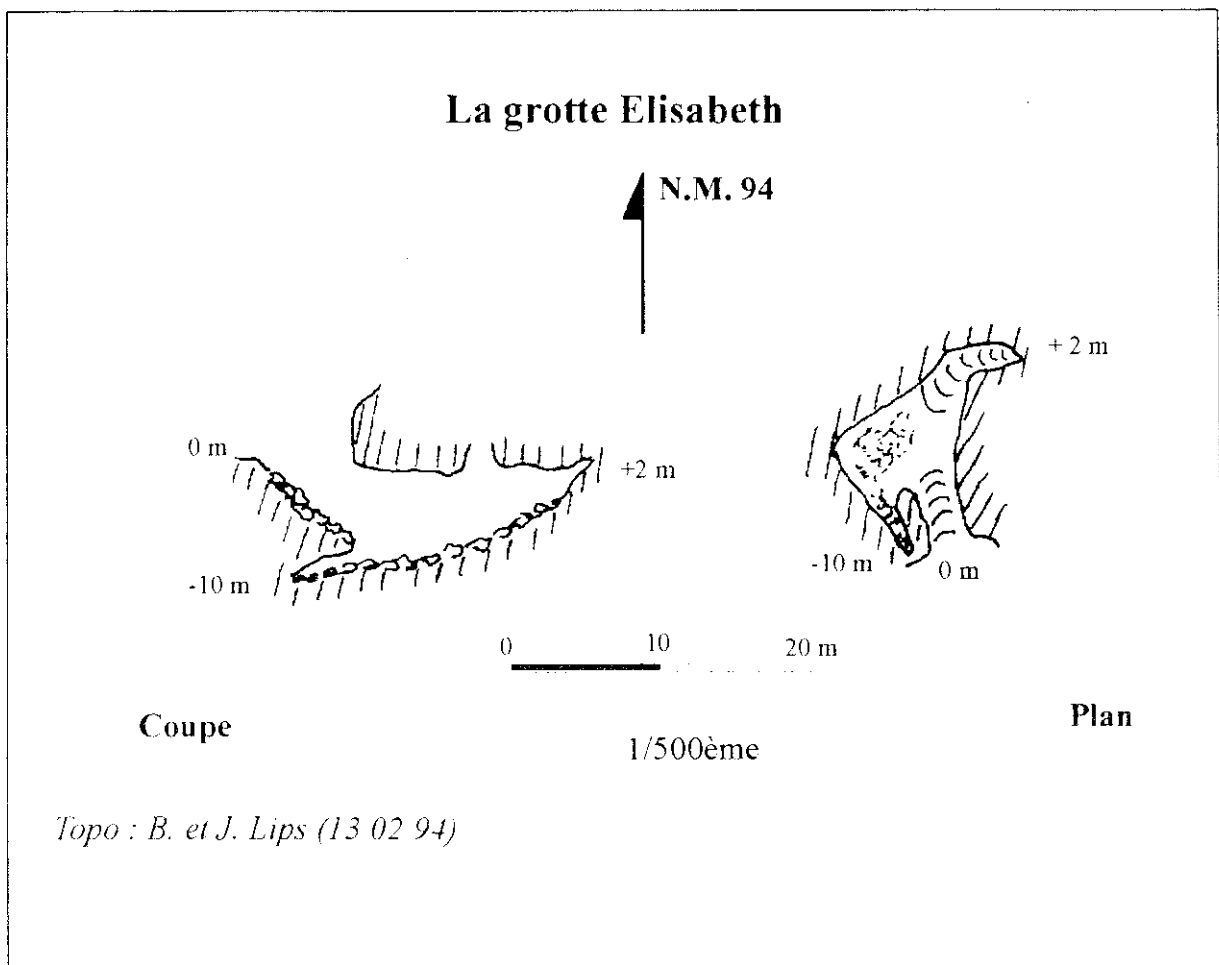
que notre guide ne connaissait pas l'existence de cette cavité qui doit pourtant être très proche du sentier.

Enfin B. Gèze note la présence de petits "hornitos" au sud du Mont Isabelle vers 2850 m d'altitude. Les "hornitos" marquent en général le trajet de tubes de lave sous-jacents.

Pour notre part nous avons repéré, presque au sommet, un petit puits d'une dizaine de mètres de profondeur. Faute de corde, nous n'avons pu y descendre mais ce puits semble colmaté (à moins qu'il ne s'agisse des restes d'un hornitos communiquant avec un tube).

Une recherche systématique permettrait très probablement de découvrir d'autres cavités et le Mont Cameroun apparaît comme une des zones de prospection les plus intéressantes du pays.

D'après Bernard Gèze, les cavités sont trop récentes pour abriter une faune cavernicole et ses recherches ne lui ont pas permis de découvrir le moindre spécimen. Une courte recherche dans la galerie amont a cependant livré un Collembole blanc sur des débris végétaux, un Lépidoptère, une Aranéide et un Diptère.



Une grotte dans la latérite : le gouffre de Mbilibekon ou Trou des Fantômes (dév. 220 m)

L'exploration

La cavité est décrite dans le guide Visa. Le samedi 10 décembre 1993, peu après avoir réceptionné notre matériel de spéléo, nous prenons la route d'Ebolowa située à 120 kilomètres au sud de Yaoundé. De là, une mauvaise piste en latérite nous conduit à Nko'étyé (prononcer Nkouéché) où s'ouvre la cavité. Nous sommes en pleine forêt équatoriale et Nko'étyé, comme tous les villages du sud du Cameroun, est formé de quelques hameaux alignés le long de la piste d'accès. Quelques rares clairières dans la forêt permettent de faire pousser le manioc, les arachides, les bananiers, les cacaoyers et les palmiers à huile. En dehors de ces clairières, la forêt est quasi-impénétrable.

Nous jetons un premier coup d'oeil à la cavité qui s'ouvre dans une cacaoyère, à 50 mètres à gauche de la piste juste à la sortie du village. Entourés par tous les enfants du village, nous visitons la galerie aval, régulièrement parcourue par des touristes. C'est une simple traversée de 35 mètres de long. Vu l'ambiance, aucune observation sérieuse n'est possible. La galerie amont nous est décrite comme très dangereuse. Les informations données par les villageois sont contradictoires : "personne n'est jamais entré dans la galerie", "on peut avancer des jours et des jours sans arriver au bout", "il y a quelques années, deux géologues ne sont jamais ressortis"... Nous constatons qu'il faut se mettre à plat ventre dès l'entrée et décidons de reporter l'exploration au lendemain.

M. Ze Bikono, l'instituteur du village avec qui nous avons échangé quelques courriers, arrive entre temps et nous accueille à bras ouverts. Nous dormons chez lui. Le lendemain matin, nous retournons au Trou des Fantômes. L'ambiance est plus calme que la veille.

Nous topographions l'aval du réseau, faisons des photos et prélevons quelques échantillons de faune. Nous capturons, entre autres, une énorme Arachnide (une dizaine de centimètres). Les villageois nous préviennent que sa piqûre est dangereuse et nous apprécions d'avoir des gants et une combinaison pour nous protéger. Nous apprendrons par la suite que c'est une phryne et qu'elle est parfaitement inoffensive.

Il nous reste à explorer l'amont et nous nous y engageons, à plat ventre, en levant la topo au fur et

à mesure. La galerie sert de refuge à d'innombrables chauves-souris accrochées au plafond. Affolées par notre passage, elles s'envolent et forment une véritable nuée autour de nous. Nous constatons rapidement la présence de gaz carbonique. La respiration devient difficile. Je parcours seul les derniers vingt mètres. L'ambiance est surréaliste : essoufflé à cause du gaz, on nage à cause de la chaleur, je rampe précautionneusement dans un laminoir en dérangeant des centaines de chauves-souris. C'est avec un certain soulagement que je constate que la galerie semble colmatée. Nous ressortons après une heure d'exploration.

Après cette première exploration, nous retournons au Trou des Fantômes à deux reprises. Le 12 et 13 mars 1994, nous réexplorons l'ensemble de la cavité. Le taux de gaz carbonique ayant légèrement baissé dans la partie amont, Josiane et moi pouvons fouiller de manière plus sereine la salle basse qui avait marqué mon terminus précédent. En fait, la galerie se poursuit au-delà sous forme d'un boyau d'un mètre de diamètre. Un délicat ramping dans la boue nous permet d'avancer d'une trentaine de mètres. Nous découvrons et explorons également un boyau d'une quarantaine de mètres s'ouvrant dans la doline principale.

Enfin le 10 décembre 1994, une troisième et courte visite nous permet de prendre une série de photos et de faire un essai de film vidéo.

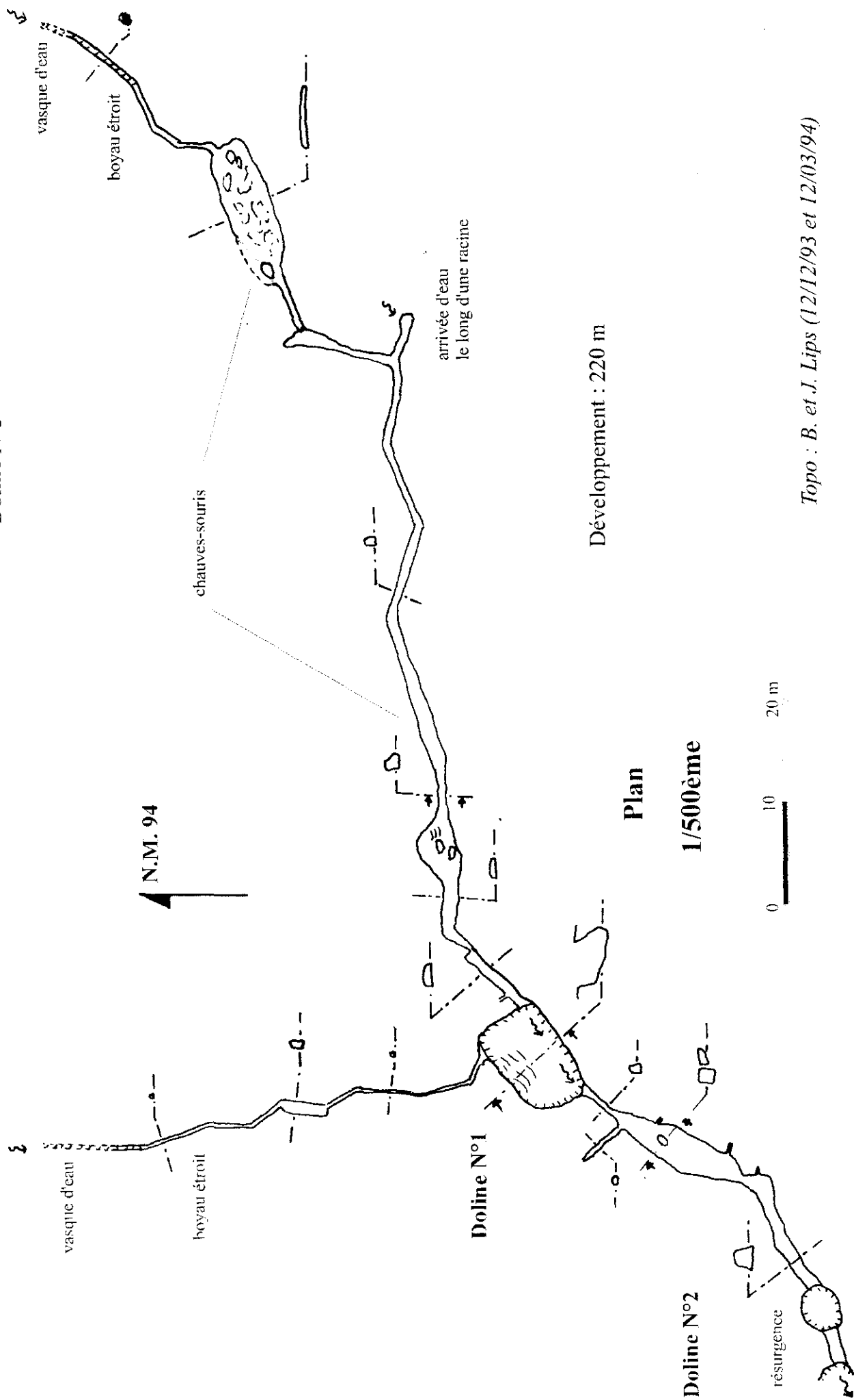
Géologie

Nko'étyé se situe en pleine forêt équatoriale. Comme dans l'ensemble du sud du Cameroun, le sol est recouvert d'une épaisse couche de sédiments argileux. Le climat équatorial, la présence de sels d'aluminium et de fer ont transformé cet argile en latérite, véritable carapace. Quelques reliefs et collines sont dus à des affleurements de granit appartenant à la bordure nord du "gratton du Gabon", vieux socle précambrien. Les géologues parlent de morphologie en demi-orange pour définir ces collines résiduelles. Le Trou des Fantômes se développe entièrement dans la couche latéritique. Le granit semble cependant très proche et affleure au niveau de la margelle à l'extrémité aval de la grotte. Cet affleurement a joué probablement un rôle important dans la genèse de la cavité.

Grotte de Mbilibekon (Trou des Fantômes)



Doline N°3



Développement : 220 m

Plan

1/500ème



Topo : B. et J. Lips (12/12/93 et 12/03/94)

Les galeries se sont formées par déblaiement de l'argile par le ruisseau. La structure très compacte de la latérite a permis l'établissement d'une voûte d'équilibre parfaitement stable malgré la proximité de la surface. La galerie présente une section classique en ogive plus ou moins régulière.

Le petit ruisseau, d'un débit de quelques dixièmes de litres par seconde, est dû soit à des infiltrations de l'eau de surface dans la couche de latérite, soit à des percolations beaucoup plus lentes dans les affleurements granitiques. L'amont de la grotte présente ainsi deux arrivées d'eau, dont l'une percolant le long d'une racine. De minuscules départs de galeries impénétrables se greffent sur la galerie principale, montrant que ces infiltrations sont assez fréquentes. Les habitants affirment que le débit du ruisseau est quasi-constant tout au long de l'année ce qui est assez étonnant au vu de la différence de pluviométrie entre la saison des pluies et les trois mois de saison sèche...

L'entrée N°1 se présente sous forme d'une doline provenant de l'effondrement de la voûte de la galerie. Juste avant le point de résurgence, un deuxième effondrement (doline N°2) s'est produit récemment (il y a quelques années) d'après les habitants.

Description

La cavité présente, "d'un point de vue spéléologique", trois parties bien distinctes : l'aval et l'amont par rapport à l'entrée N°1 ainsi qu'un boyau annexe.

* La partie aval ne développe que 35 mètres. La galerie est assez spacieuse. En pénétrant par la doline, il est nécessaire de se baisser au niveau de la voûte d'entrée pour arriver dans une "salle" dont le plafond est soutenu par un pilier résiduel. La galerie, de 1,5 à 2 mètres de hauteur, se poursuit jusqu'à la doline N°2. La traversée peut se faire sans trop se salir et les enfants du village y guident depuis de très nombreuses années les quelques rares touristes.

* La partie amont est beaucoup plus sévère et n'a jamais été explorée d'après les villageois. A quelques mètres de l'entrée, un passage bas oblige à se mettre à plat ventre sur le sol boueux. Voilà qui arrête déjà la quasi-totalité

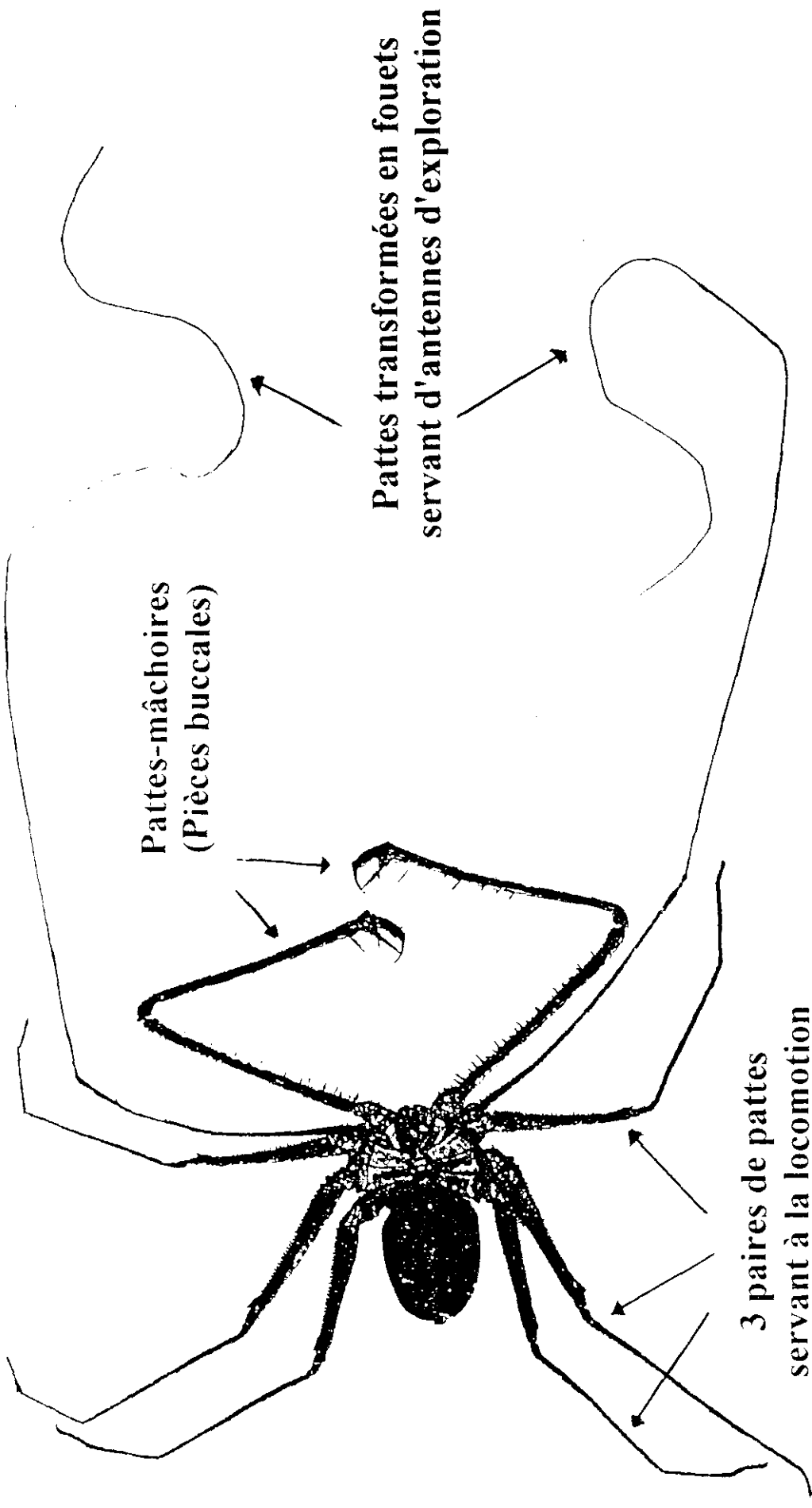
des touristes. Après une quarantaine de mètres de progression à quatre pattes, on arrive aux premières colonies de chauves-souris. C'est probablement la présence de ces charmants mammifères et la crainte qu'ils suscitent qui ont créé la légende du monstre enchaîné. Toujours est-il qu'il faut connaître le caractère absolument inoffensif de ces animaux pour accepter de continuer à avancer au milieu d'un véritable essaim. Pour tout arranger, la respiration devient de plus en plus difficile à cause d'une forte présence de gaz carbonique. Tout ceci représente finalement beaucoup d'obstacles empêchant probablement tout non-spéléo de poursuivre l'exploration.

Vers l'extrémité aval, une arrivée d'eau représentant environ la moitié du débit a creusé une amorce de galerie sur quatre mètres. La galerie principale se poursuit mais un éboulement du plafond oblige à un ramping dans une galerie large de plusieurs mètres. Ce n'est que lors de la deuxième exploration que nous avons poussé au-delà de cet éboulement. On retrouve une galerie d'un mètre de diamètre à moitié noyée par de l'eau boueuse. Nous avons abandonné au bout de 30 mètres de progression de plus en plus difficile et de plus en plus aquatique.

* Le boyau : dans la doline N°1, une minuscule entrée donne accès à un petit boyau se dirigeant vers le nord. A une vingtaine de mètres de l'entrée, une "minuscule salle" est le seul endroit où l'on puisse faire demi-tour. Peu après, on bute sur une vasque d'eau. La section de la galerie n'exécède guère 80 centimètres et la revanche entre l'eau et le plafond n'est que d'une quarantaine de centimètres. Nous abandonnons au bout de quelques mètres de progression.

L'ensemble de la cavité développe 220 mètres.

A une quarantaine de mètres au nord-est de la doline N°1, s'ouvre une autre doline (N°3). La topographie de surface montre que cet effondrement ne se situe sur l'axe d'aucune galerie. La doline donne accès à une minuscule salle basse colmatée de toute part. Il semblerait que, contrairement aux effondrements N°1 et N°2, cette doline fonctionne comme une perte engouffrant un petit ruisseau temporaire.



Pattes-mâchoires
(Pièces buccales)

Pattes transformées en fouets
servant d'antennes d'exploration

3 paires de pattes
servant à la locomotion

Grandeur réelle

Phryne
(ordre des Pédipalpes)

Biospéologie

Le Trou des Fantômes abrite une importante faune troglophile. En fait, il s'agit probablement de la faune nocturne classique de la forêt qui, de jour, se réfugie dans ce merveilleux abri. Les prélèvements ont été trop rapides pour être complets et la liste ci-dessous est donc loin d'être exhaustive :

* Poissons : nous avons observé à plusieurs reprises, y compris près de l'extrémité amont, un poisson du type "poisson chat" qui se promenait de vasque en vasque. Ces poissons semblent autant à l'aise hors de l'eau que dans l'eau et peuvent parcourir d'assez grandes distances au sec. Ils sont très communs dans la région.

* Chiroptères : une très importante colonie de chauves-souris colonise l'ensemble de la grotte et plus spécialement la galerie amont. Les villageois en tuent quelques unes pour les manger lorsque l'occasion s'en présente.

* Arachnides : outre de nombreuses petites araignées, nous avons observé plusieurs phrynes. Nous avons capturé (avec beaucoup de précautions) un exemplaire particulièrement imposant (voir photocopie, grandeur nature, ci-jointe). Les phrynes font partis de l'ordre des Pédipalpes. Comme toutes les Arachnides, la phryne possède quatre paires de pattes. Une des

paires de pattes est très grêle et les derniers articles sont transformés en longs fouets. Elle ne sert pas à la locomotion mais à explorer le sol comme des antennes. Les "pattes-mâchoires" situées devant les pattes grêles font en fait partie des pièces buccales. Lucifuges, les phrynes ne sortent guère que la nuit. Elles ont déjà été signalées dans des grottes de Guinée.

Elles sont tout à fait inoffensives. Elles n'ont pas de venin et n'attaquent jamais.

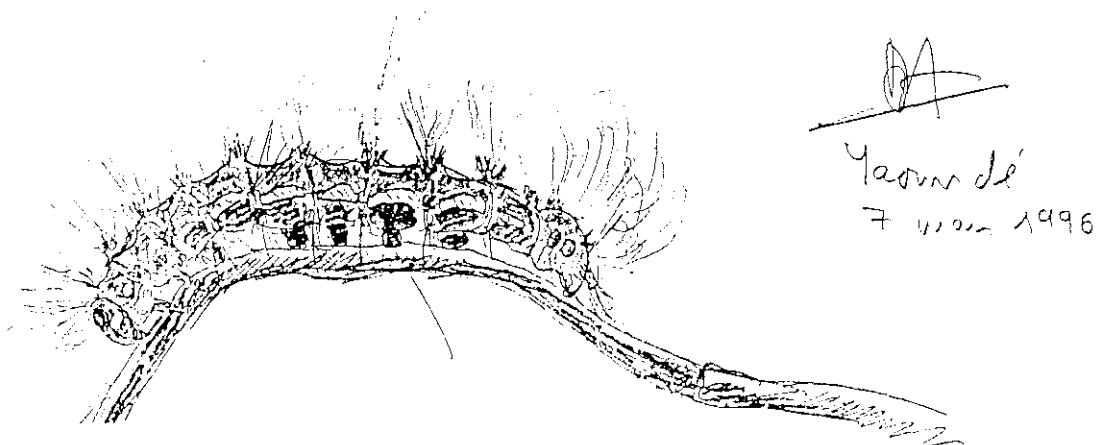
* Insectes : 1 orthoptère, 2 blattes d'espèces différentes, 3 coléoptères

* Myriapodes : 1 spécimen

* Acariens : 2 spécimens

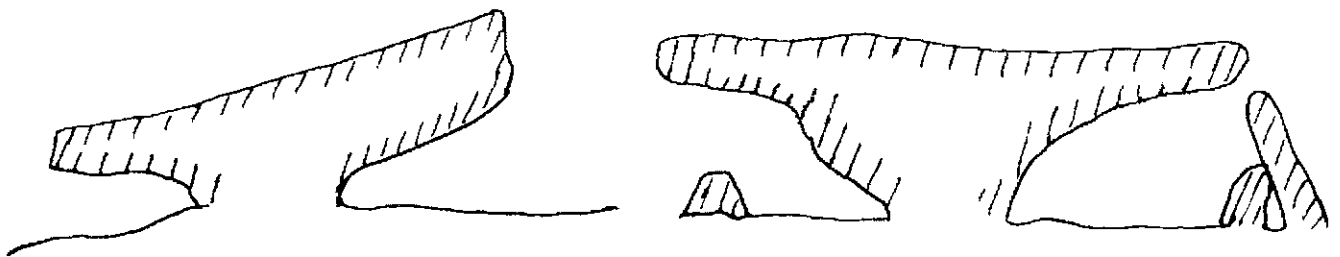
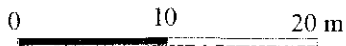
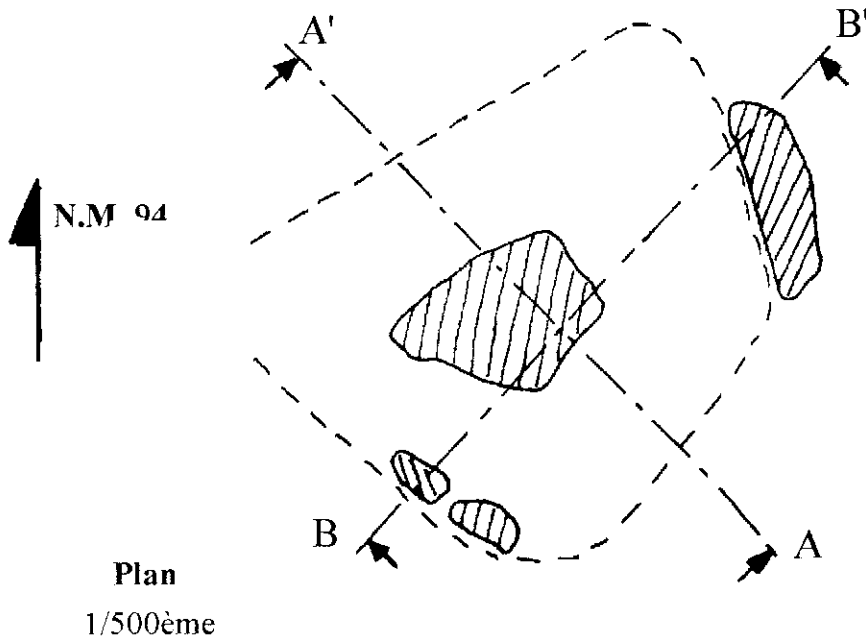
Conclusion

Le Trou des Fantômes est actuellement la seule cavité de ce type répertoriée au Cameroun. Pourtant la structure géologique (affleurement de granit ou de gneiss ennoyé dans la latérite) est parfaitement homogène dans tout le sud du pays. Il serait donc étonnant qu'il n'existe pas d'autres grottes plus ou moins importantes. Pour le moment, nos quelques randonnées ne nous ont pas permis de repérer le moindre indice, ne serait-ce que quelques dolines. Mais la prospection en forêt est difficile... et la forêt est immense.



Les grottes d'Akok Bekoé

Grotte N°1



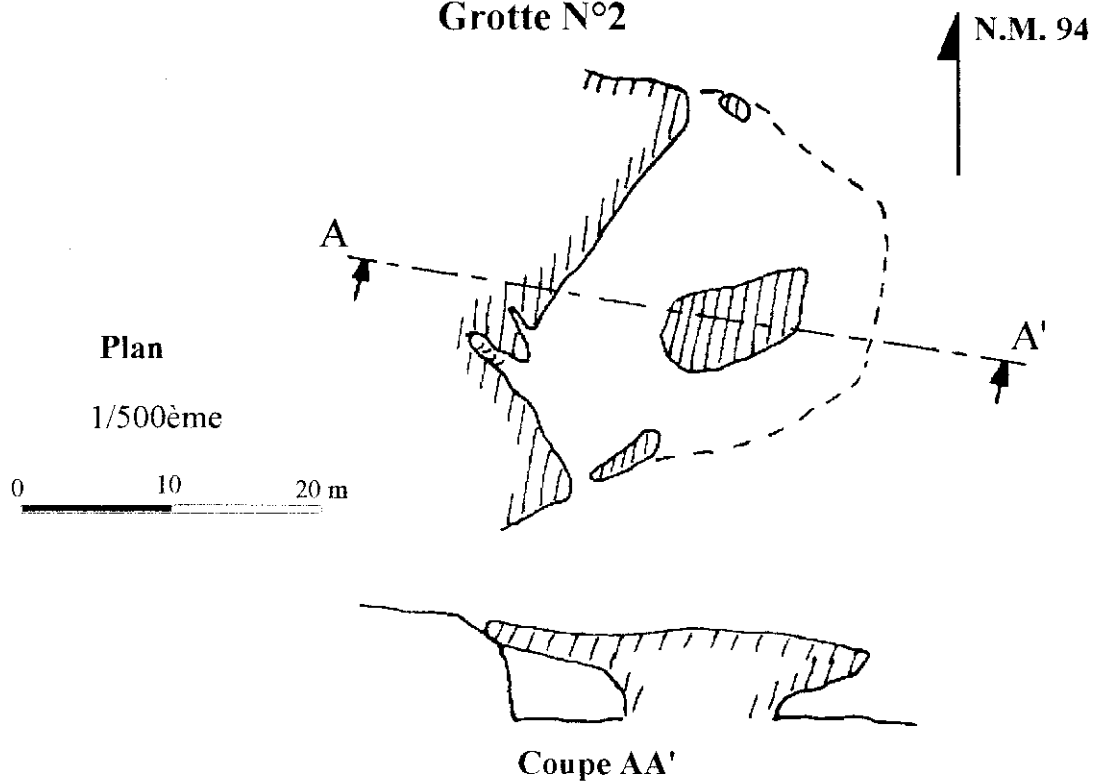
Coupe AA'

Coupe BB'

Topo : B. et J. Lips (15/05/94)

Les grottes d'Akok Bekoé

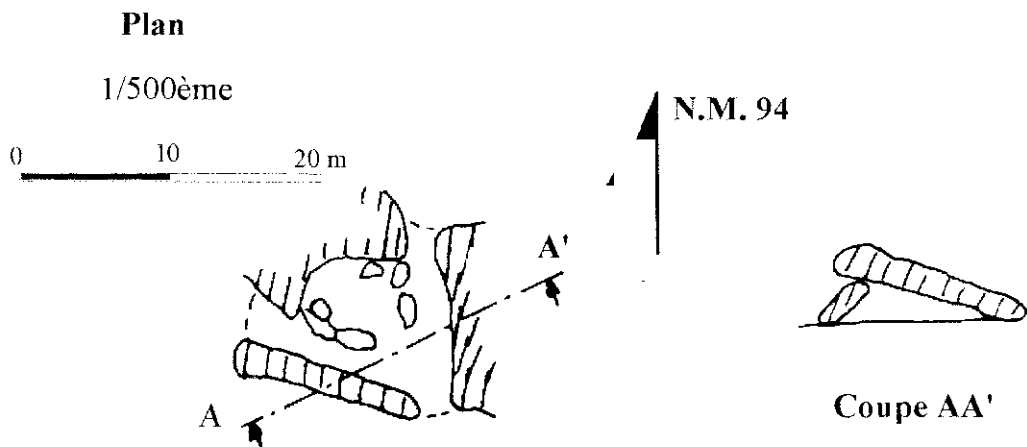
Grotte N°2



Topo : B. et J. Lips (15/05/94)

Les grottes d'Akok Bekoé

Grotte N°3



Topo : B. et J. Lips (15/05/94)

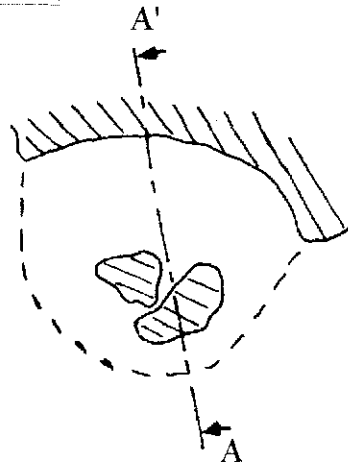
Les grottes d'Akok Bekoé

Grotte N°4

Plan

1/500ème

0 10 20 m



Coupe AA'

Topo : B. et J. Lips (15/05/94)

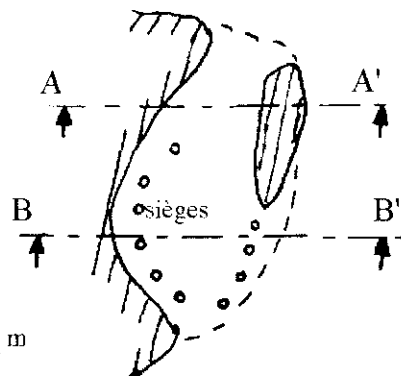
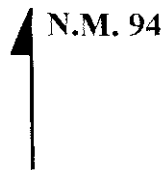
Les grottes d'Akok Bekoé

Grotte N°5

Plan

1/500ème

0 10 20 m



Coupe AA'



Coupe BB'

Topo : B. et J. Lips (15/05/94)

Les cavités du gneiss et du granit

Les grottes d'Akok Bekoé

Les grottes d'Akok Bekoé sont situées à une quarantaine de kilomètres au sud de Yaoundé et à une quinzaine de kilomètres à l'ouest de Mbalmayo. On y accède par une bonne piste à partir de cette localité. Le site est marqué sur la carte générale du Cameroun. Par contre la signalisation sur place est assez déficiente bien qu'un droit d'entrée soit exigé pour la visite. Il est nécessaire de se renseigner auprès des habitants.

Les grottes d'Akok Bekoé sont dues à la présence de divers groupes de rochers disséminés dans une belle cacaoyère. L'intérêt géologique est réel bien que, spéléologiquement parlant, les cavités soient assez mineures. Les cinq "cavités" topographiées peuvent être classées en trois groupes distincts :

* Les "champignons"

Il s'agit d'énormes rochers ayant subi une érosion à leur base et présentant de ce fait une forme de champignon.

La grotte N°1 est la plus spectaculaire. La surface couverte mesure environ 30 mètres de diamètre tandis que le "pied" qui soutient l'ensemble n'a plus guère que 10 mètres de diamètre. Une "église" a été aménagée sous la partie couverte.

La grotte N°2 présente des dimensions moins imposantes. La partie couverte n'excède pas 350

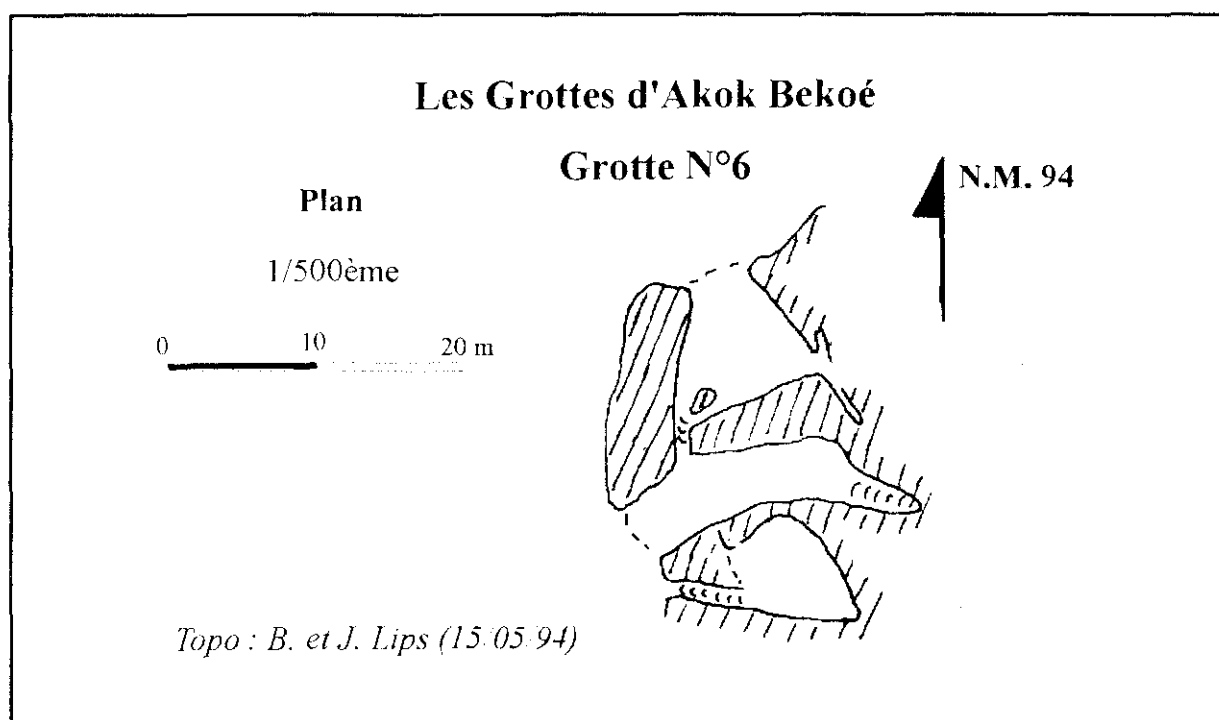
mètres-carré. Le "champignon" est cependant adossé à un autre rocher qui ferme complètement le côté ouest. Cette fermeture permet de définir un espace beaucoup plus sombre qui sert d'abri à une colonie de chauves-souris.

* Les amas de blocs

Les grottes N°3, 4 et 5 sont dues à de gigantesques dalles reposant en équilibre sur des blocs plus petits. La grotte N°3 a l'aspect d'un amas de blocs. La grotte N°4 présente une surface couverte de l'ordre de 200 mètres-carré. La grotte N°5, plus modeste, a été aménagée en chapelle. La partie couverte ne dépasse guère 100 mètres-carré.

* La "grotte"

La grotte N°6 semble s'être creusée à la faveur de plusieurs diaclases. Deux entrées, communiquant par un petit couloir, donnent chacune accès à une petite salle. Une autre petite salle se développe quelques mètres plus haut. Plusieurs colonies de chauves-souris occupent les différents recoins noirs de la cavité.



La grotte des Chauves-Souris (dév. : 50 m)

La ville de Yaoundé est entourée de nombreuses collines dues à des affleurements de gneiss. Plusieurs de ces collines, notamment à l'ouest de Yaoundé, présentent de belles falaises pouvant atteindre 100 à 150 mètres de haut.

La grotte des Chauves-Souris nous a été indiquée par M. Amiet, biologiste et entomologiste qui parcourt régulièrement la forêt des environs de Yaoundé. Elle s'ouvre dans une colline située près de Nkolondom à quelques kilomètres au nord de Yaoundé. On y accède en sortant de la ville par la route de Bafia puis en prenant à Okolo une petite route goudronnée vers le village de Nkolondom. Les jeunes du village connaissent le site et acceptent volontiers de servir de guide. Une petite heure de marche, dans les cacaoyères puis dans la forêt, amène au bas d'une belle et haute falaise. Deux cavités de formations différentes s'ouvrent à une vingtaine de mètres l'une de l'autre :

* Le "porche". Un amas de blocs délimite une petite salle de 20 mètres fois 10 mètres au sol parfaitement plat. La cavité sert d'abri à une colonie de chauves-souris frugivores.

* La "diacalse" est due à une fissure séparant en deux un énorme bloc de gneiss de 30 mètres de large, 200 mètres de long et environ

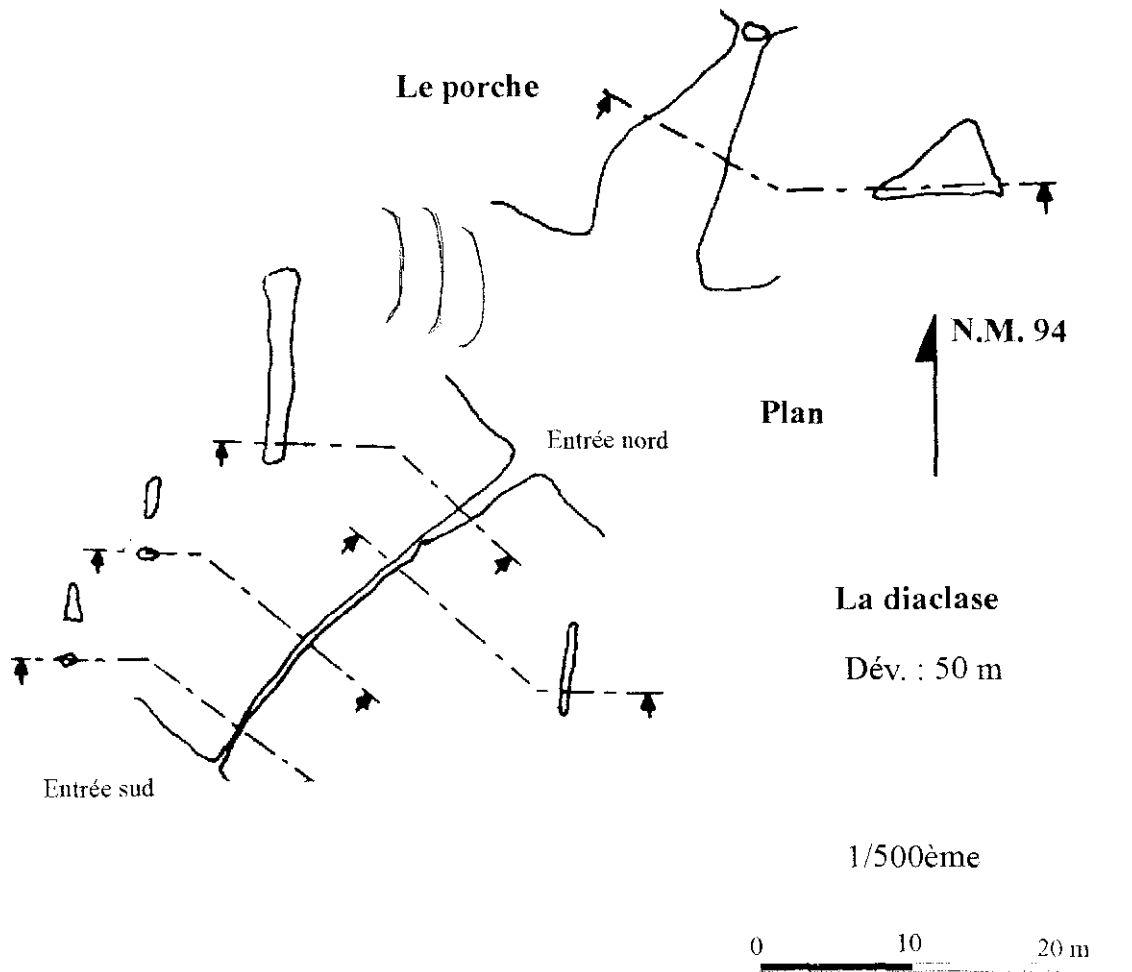
40 mètres de haut. L'entrée en face nord du rocher se présente sous forme d'une haute diacalse de moins d'un mètre de large pour une dizaine de mètres de haut. Un rétrécissement ponctuel ramène la largeur à 50 centimètres à 10 mètres de l'entrée. Un peu plus loin, le plafond s'abaisse. Il faut continuer à quatre pattes puis difficilement à plat ventre pour ressortir au jour sur la face sud du rocher. On y rencontre de petites chauves-souris. La traversée mesure exactement 30 mètres.

Cinq mètres au-dessus de cette minuscule sortie, s'ouvre "l'entrée supérieure". Les habitants du village voisin y grimpent en s'aidant d'un tronc d'arbre appuyé contre la paroi dans le but de chasser des chauves-souris d'une taille beaucoup plus imposante que les précédentes. Cette entrée donne accès à un couloir de plus d'un mètre de large et d'une dizaine de mètres de haut. Une escalade assez exposée au-dessus de la diacalse, colmatée vers le bas, permettrait de rejoindre le haut de l'entrée de la face nord.

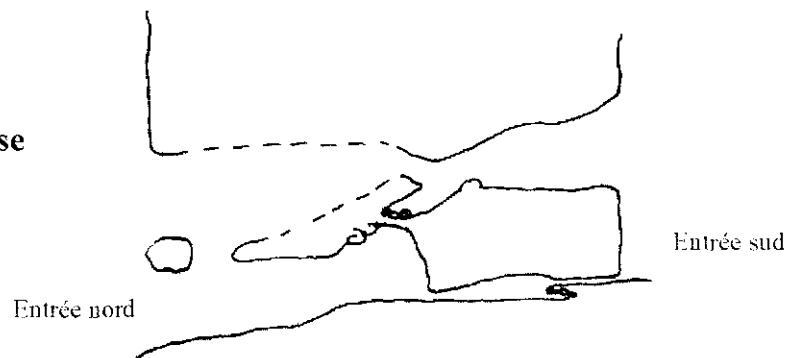
A quelques dizaines de mètres se situe une troisième cavité. Un amas de très grands blocs permet d'effectuer une traversée d'une trentaine de mètres.



La grotte des Chauves-Souris



Coupe de la diaclase

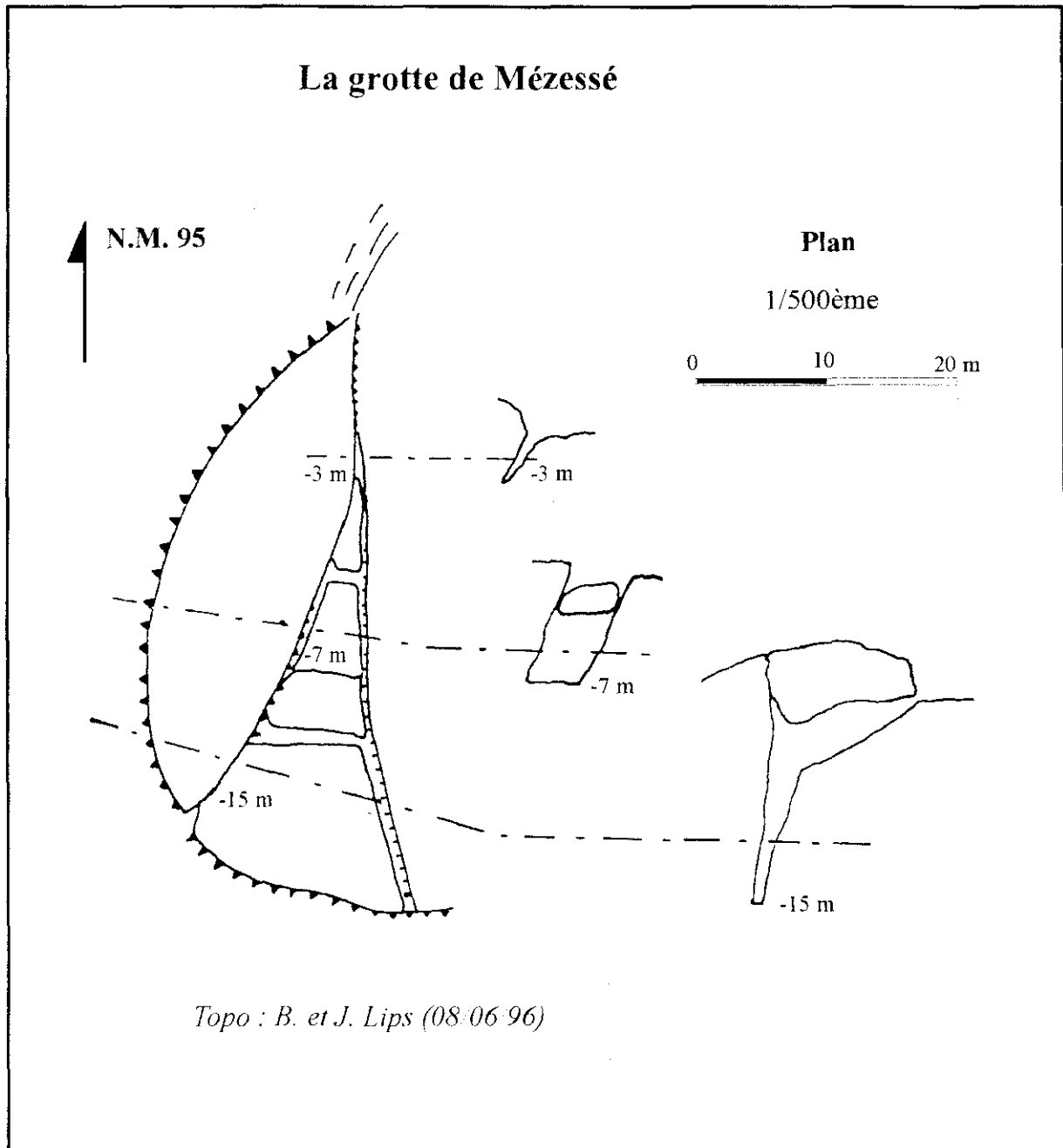


Topo : B. et J. Lips (01/12/94)

Le rocher de Mézessé

La carte routière du Cameroun indique ce rocher situé à une quinzaine de kilomètres à l'est de Sangmélima. Il s'agit d'un important affleurement de gneiss aux formes arrondies, dominant la forêt environnante. Vers le sud est, une carrière entaille le rocher. Vers le sud, un jeu de fissures et le déplacement d'une partie du rocher créent une

petite cavité pénétrable. Il est possible, moyennant quelques précautions, de descendre sans corde au fond de cette fissure. La profondeur varie entre 15 mètres (à l'est) et 2 mètres (à l'extrémité ouest). Comme d'habitude, une importante colonie de chauves-souris occupe les lieux.



La grotte de Nkolbisson-pharmacie

Sur l'ancienne piste de Douala, à 5 kilomètres de l'échangeur de Nkolbisson, on peut garer sa voiture près d'une maison sur la gauche. Des rochers se devinent dans la colline boisée qui borde la piste. Un sentier, plus ou moins bien tracé, part derrière la maison et monte vers les rochers, aboutissant dans un court "canyon" d'une dizaine de mètres de large dû au décollement d'un énorme bloc.

Bruno Karaboghossian, un enseignant du lycée français de Yaoundé a équipé les rochers pour y ouvrir quelques voies d'escalades (d'ailleurs en général très difficiles). C'est lui qui nous a signalé la présence de fissures pénétrables.

Josiane et moi y avons effectué deux visites respectivement le 8 avril 1995 et le 11 juin 1996, topographiant une centaine de mètres de conduits. Malgré quelques traces de remaniements, la formation de ces conduits est purement tectonique. Un bloc d'une trentaine de mètres de coté s'est déplacé d'une dizaine de mètres par rapport au rocher principal et s'est fracturé durant ce déplacement. Une couche probablement moins compacte que le reste du rocher a servi de plan de glissement. Plusieurs fissures secondaires créent un petit labyrinthe de galeries pénétrables.

De nombreuses chauves-souris occupent le site.

Les abris sous roche dans les environs de Yaoundé

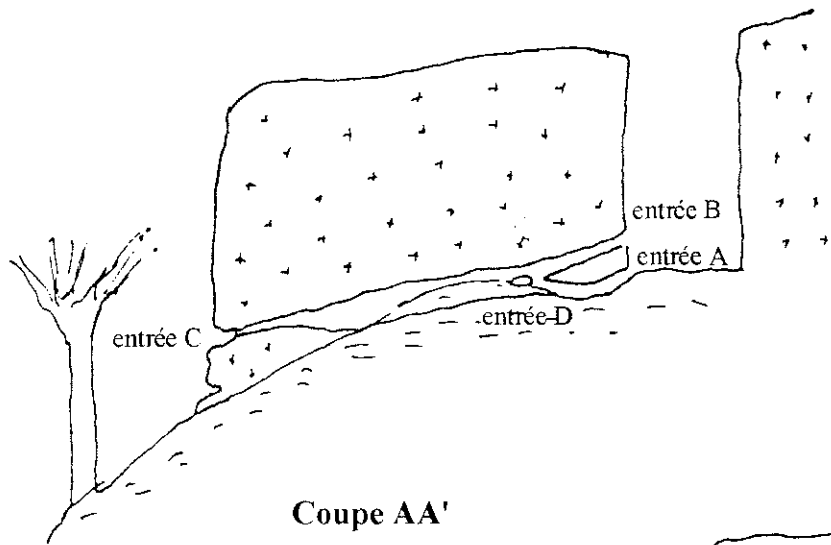
Signalons pour mémoire quelques abris sous roche dus à d'énormes blocs rocheux plus ou moins en surplomb. Ces abris sous roche sont bien entendu considérés comme des grottes par la population locale et souvent marqués en tant que tels sur les cartes. On peut citer, sans être exhaustif :

* La grotte de la Vierge au nord de Yaoundé. Le surplomb du rocher forme un abri de 4 à 10 mètres de large sur une longueur de 20 mètres.

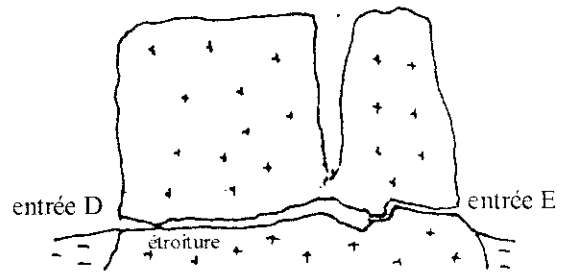
* La grotte d'Ebogo. Le restaurant du village d'Ebogo forme un but de week-end classique pour la population blanche de Yaoundé. Les piroguiers proposent une navigation jusqu'à la grotte, située à environ deux kilomètres en amont de l'embarcadère. La grotte se résume en un énorme rocher surplombant délimitant un espace couvert de 20 mètres fois 10 mètres. Le sol est noyé en saison des pluies mais peut servir de lieu de bivouac en saison sèche.



La grotte de Nkolbisson-Pharmacie

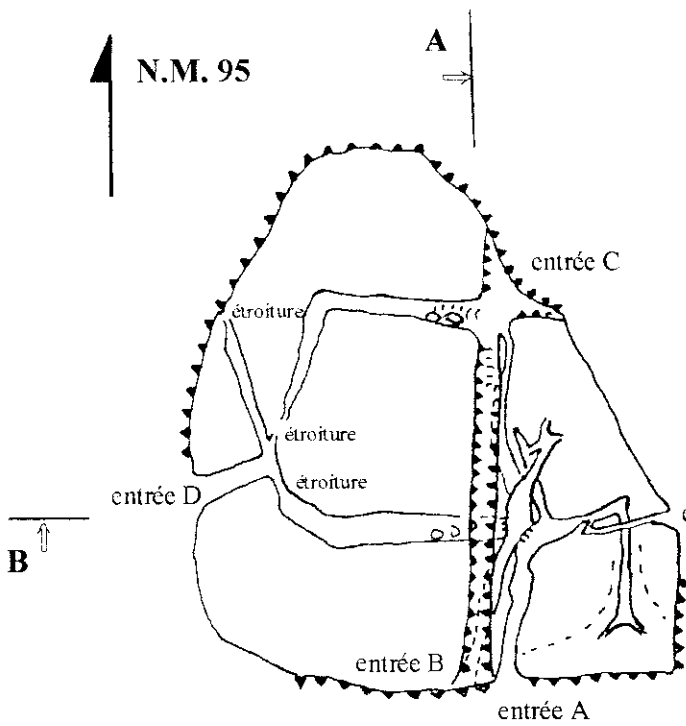


Coupe AA'



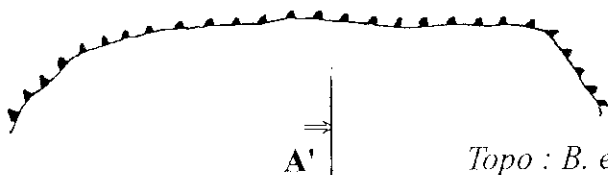
Coupe BB'

N.M. 95



1/500ème

0 10 20 m



Topo : B. et J. Lips (08/04/95)

Les grottes de Linté

Linté est un gros village situé au pied du plateau de l'Adamoua. L'accès en est particulièrement difficile. A partir de Yaoundé, il faut emprunter la "piste du centre", assez roulante mais très étroite qui serpente à travers la forêt. Une vingtaine de kilomètres avant Yoko, une mauvaise piste sur la gauche se dirige vers Linté situé à 50 kilomètres de là. La piste semble non entretenue depuis des années. La végétation l'a en grande partie envahie et le passage des ponts en bois vermoulu fait songer au "salaire de la peur".

Ce sont des étudiants en géologie de la faculté des Sciences de Yaoundé qui nous ont signalé l'existence de ces "grottes". Comme d'habitude, leur description est restée très sommaire.

Partis de Yaoundé le vendredi 4 mars après déjeuner, nous perdons près de deux heures suite à

une crevaison sur la piste. Nous continuons à rouler de nuit et nous arrêtons vers 22 h chez un vieil autrichien. Le lendemain, nous atteignons Linté vers midi. Le chef de village est absent et le "chef adjoint", malgré une très longue discussion, ne veut pas prendre la responsabilité de nous laisser visiter la cavité. Sa description est pourtant alléchante : grandes salles, couloirs obscurs où nous allons nous perdre, dédale inextricable, puits profond ...

Finalement, l'instituteur du village accepte de nous guider malgré l'opposition hiérarchique. Il est près de 15 h et il nous faut une petite heure de marche sous le soleil torride pour arriver au site. Il nous reste à peine trois heures de jour et le lendemain il nous faudra repartir de bonne heure pour rentrer sur Yaoundé. La visite est donc rapide.

* La grotte N°1 (Dév. : 100 m)

Cette grotte, qui semble pourtant la grotte principale d'après les habitants, mérite à peine ce nom. Il s'agit en fait d'un chaos d'énormes blocs de plusieurs dizaines de mètres de haut qui forment un véritable labyrinthe qui s'étire le long d'une falaise plus saine. Certes, la majeure partie de ce labyrinthe est couverte mais le nombre de lucarnes et d'ouvertures est suffisant pour éclairer l'ensemble et, à aucun moment, on n'a l'impression de faire de la spéléologie. Les lampes sont parfaitement inutiles.

Biospéologie

Il est difficile de parler de biospéologie dans un milieu qui connaît l'alternance jour-nuit. La faune rencontrée (moustiques, moucheron, etc...) est la même qu'à l'extérieur. Les parties les plus sombres de la cavité abritent cependant de nombreuses chauves-souris (espèce d'assez grande taille).

* La grotte N°2 (Dév. : 95 m)

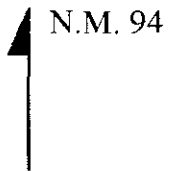
Au moment de quitter, déçus, le site, notre guide nous propose de chercher de l'eau à une petite source en contrebas. Nous acceptons volontiers le détour et constatons avec surprise que le petit ruisseau sort sous une dalle de granit qui forme une vaste salle surbaissée. Nous remontons chercher notre matériel topo pour relever le plan de cette nouvelle cavité.

En fait, le ruisseau a frayé son chemin sous un éboulis granitique. Outre la grande salle d'entrée, possédant plusieurs entrées, il est possible de visiter un couloir étroit en remontant le ruisseau.

La présence du ruisseau, la présence d'étroitures et bien entendu le noir total donnent à l'ensemble l'aspect d'une véritable grotte. La morphologie de la galerie amont semble même indiquer une action de dissolution du granit par l'eau. Nous n'avons malheureusement guère le temps de fouiller tous les recoins. Le développement topographié atteint une centaine de mètres.

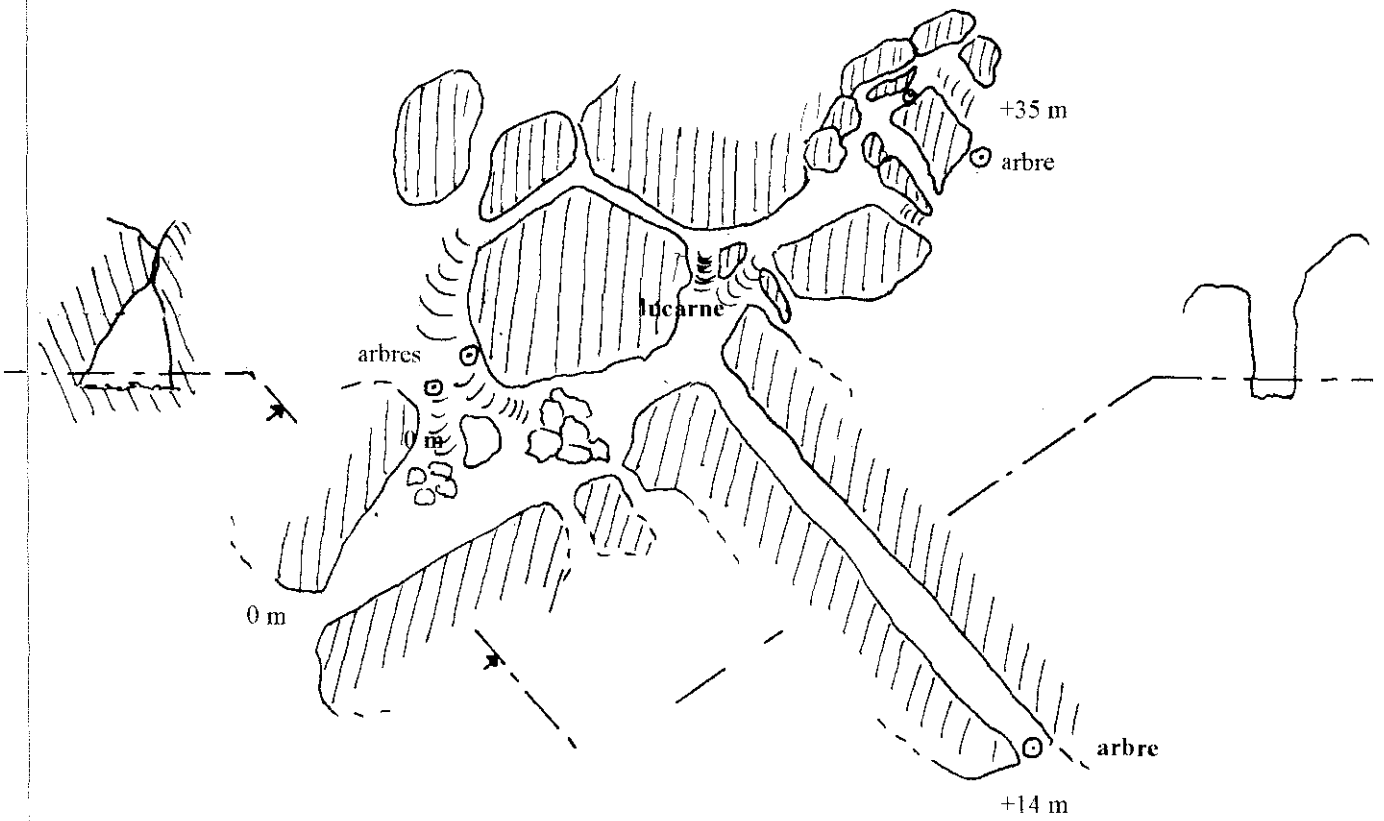
Le manque de temps ne nous permet pas de faire de prélèvements. Dommage car nous apercevons de nombreux spécimens (insectes, myriapodes, larves...).

Grotte de Linté N°1



Développement : 100 m

Dénivelé : 35 m



Plan

1/500ème

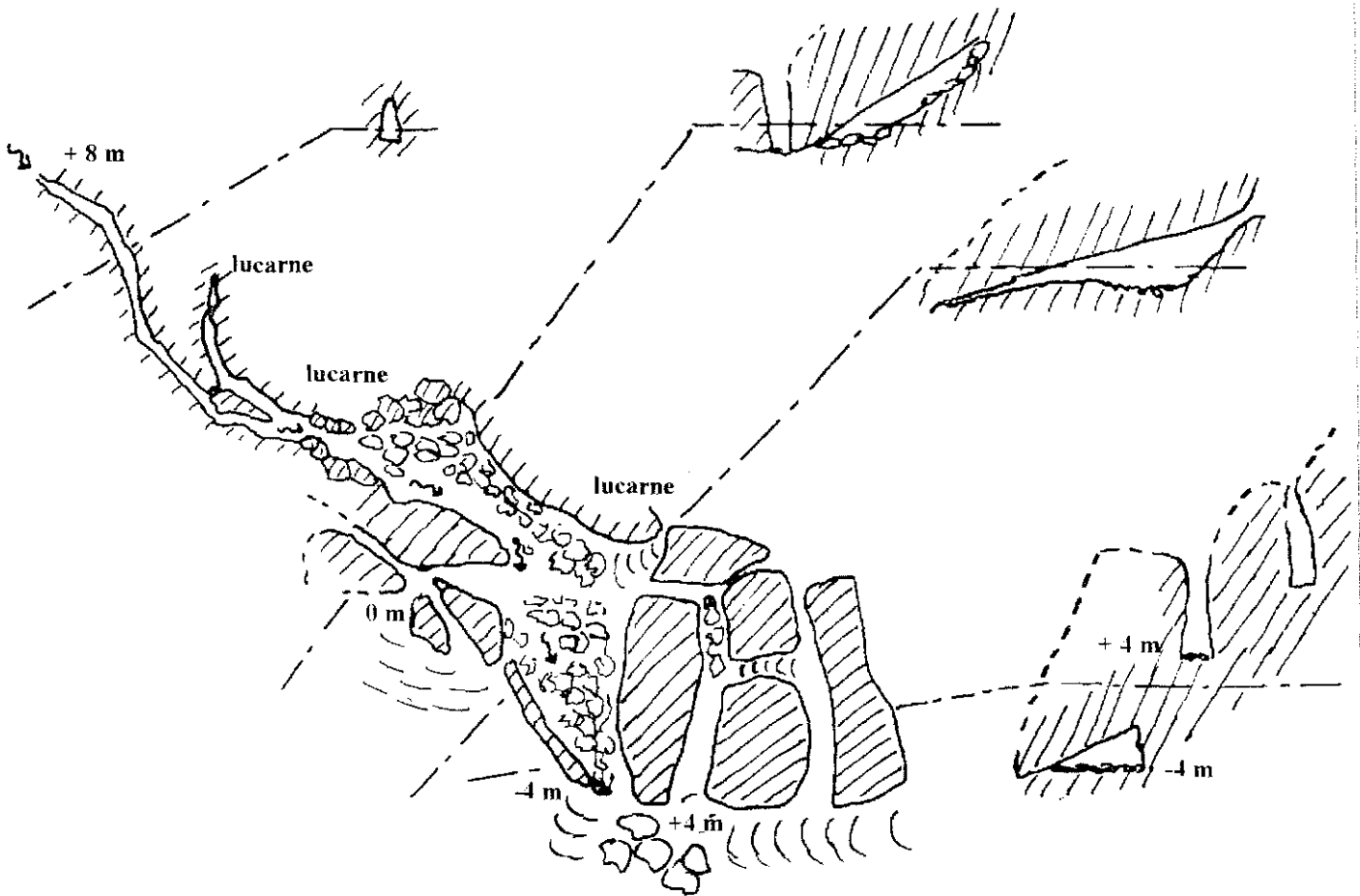
0 10 20 m

Topo : B. et J. Lips (05/03/94)

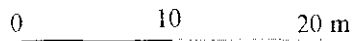
Grotte de Linté N°2



Développement : 95 m



Plan



1/500ème

Topo : B. et J. Lips (05/04/94)

La grotte de Mfouda

Situation et exploration

La grotte de Mfouda est située à une vingtaine de kilomètres au sud de Bandjock. On peut y accéder soit par Bandjock (mais la piste Yaoundé-Bandjock n'est pas très rapide), soit par Essé en sortant de Yaoundé par la route d'Ayos. Il s'agit d'un beau but de balade.

La cavité nous a été signalée lors d'un séjour à Bandjock et après une première visite le 4 juin 1995, nous y sommes retournés pour en effectuer la topographie le 8 janvier 1996.

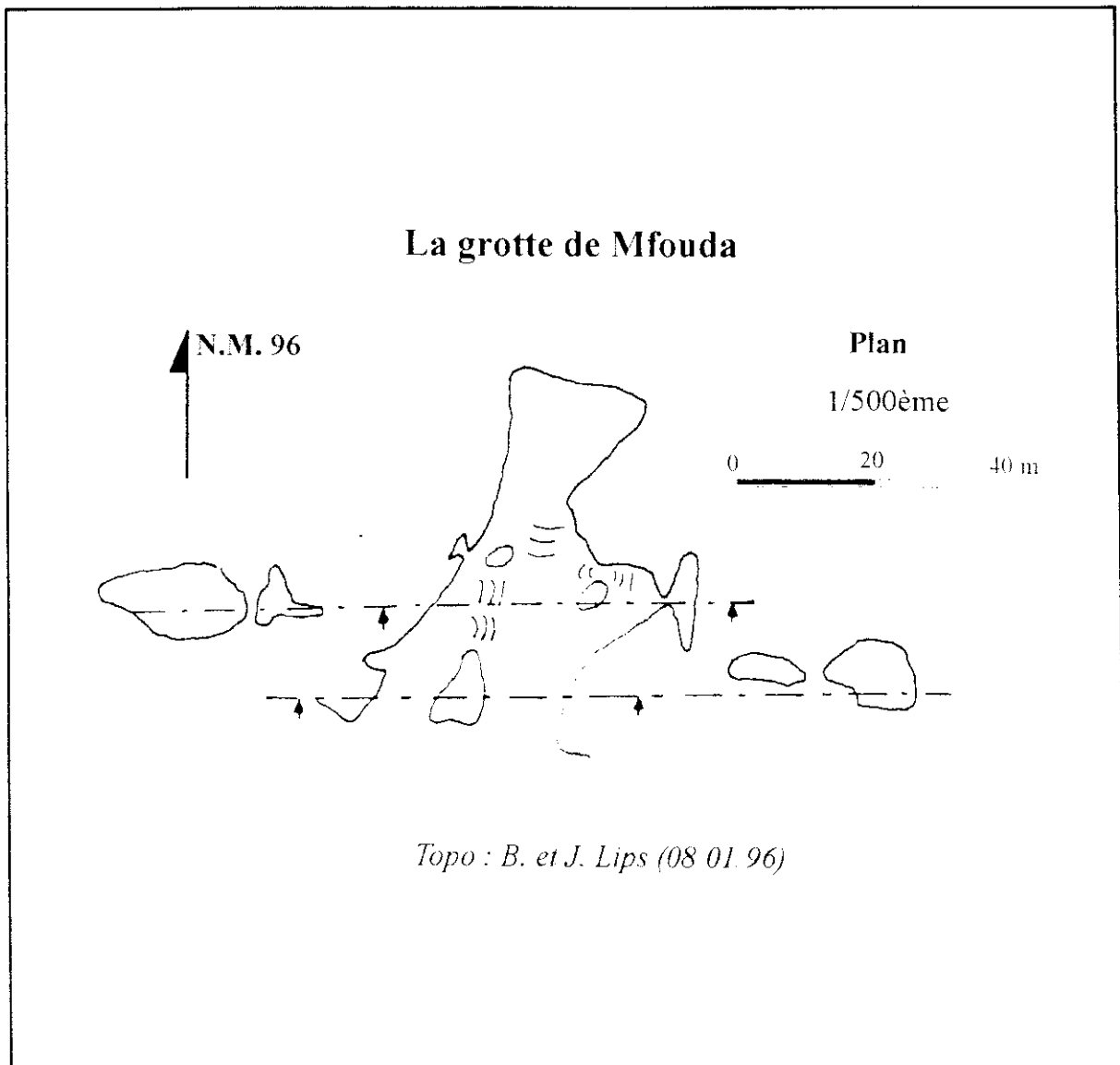
Description

Très modeste par son développement, la grotte de Mfouda représente par le volume excavé la

troisième cavité du Cameroun. Il s'agit en fait d'un phénomène géologique majeur et la formation d'un tel vide dans du gneiss est difficile à expliquer. Les phénomènes de dissolution semblent jouer un rôle important sinon majeur.

La grotte se présente sous la forme d'une vaste galerie de 15 à 20 mètres de diamètre et qui pénètre à 60 mètres dans l'affleurement de gneiss. Trois piliers résiduels, des "marmites de plafond" et la forme "en conduite forcée" de la galerie et du porche d'entrée donnent l'impression d'être dans un porche calcaire. Mais le gneiss est très peu soluble et la galerie qui s'arrête brutalement n'a jamais vu passer de rivière souterraine.

Un autre mode de formation reste donc à imaginer.



Les cavités dans les grès de Garoua

La dénomination "grès de Garoua" a été adoptée pour les formations gréseuses du Crétacé Supérieur qui affleurent dans les environs de Garoua. Il s'agit d'une formation détritique fluviale offrant fréquemment des stratifications entrecroisées à alternance de grès grossier et de grès fin. Ces grès sont essentiellement formés de grains de quartz arrondis et de feldspath plus rares cimentés par du quartz mêlé d'oxydes de fer. La puissance d'origine de ces grès devait être de l'ordre de 400 mètres. L'érosion, qui a débuté immédiatement après la phase de dépôt, a éliminé la majeure partie de cette formation. Il ne reste qu'un grand nombre de collines de forme tabulaire présentant des falaises caractéristiques. Le point culminant est atteint au Tinguelin à 714 mètres d'altitude. De nombreux autres affleurements culminent entre 300 et 500 mètres d'altitude, l'altitude de la plaine étant de l'ordre de 180 mètres.

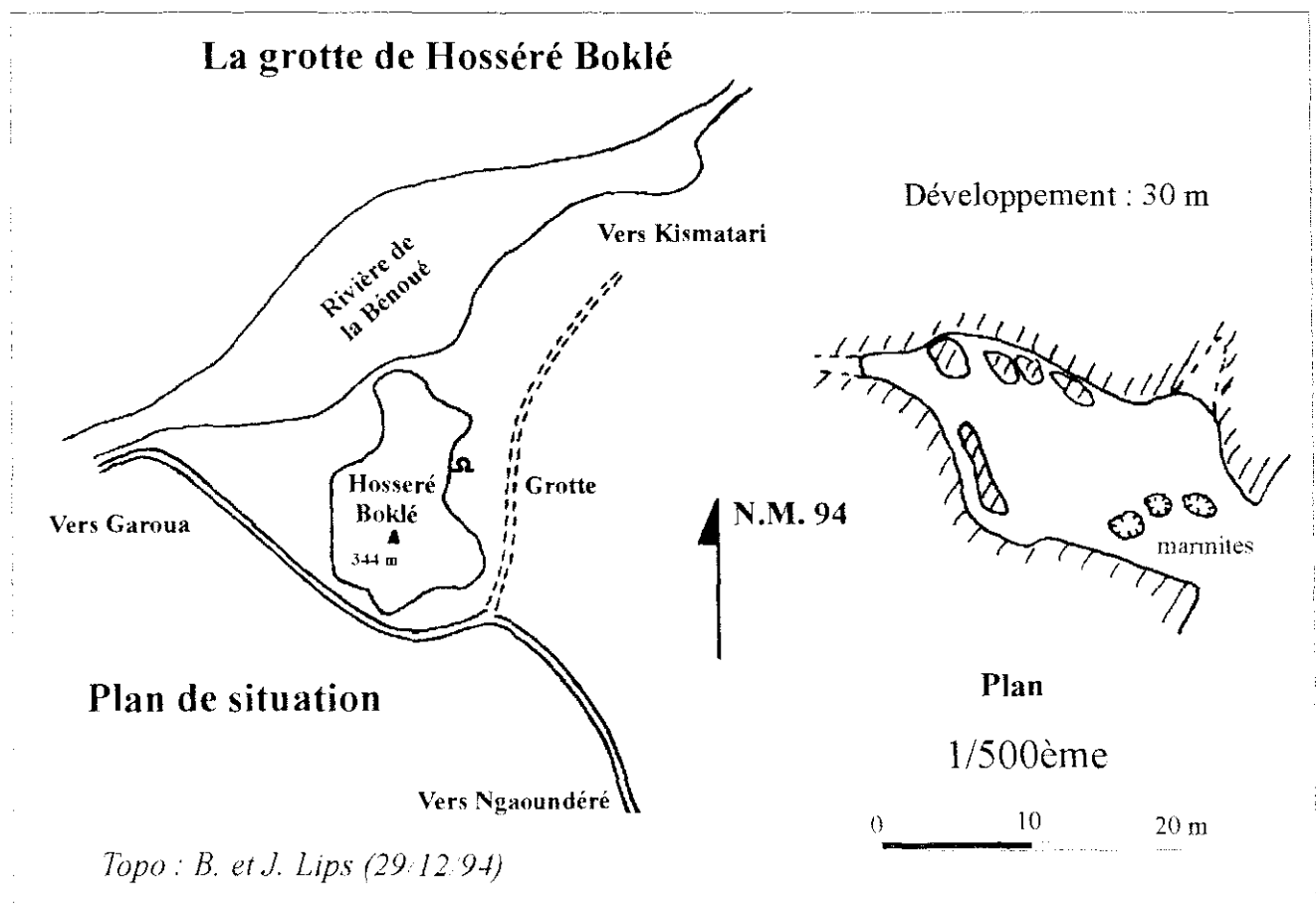
Il semblerait qu'il existe de très nombreuses grottes à la base des falaises gréseuses. La région est

cependant très éloignée de Yaoundé et nous n'avons guère eu l'occasion de prospecter cette zone.

Nous avons fait une première très courte prospection lors de nos vacances de Noël 1994. Nous nous sommes en fait contentés de visiter un porche visible de la piste et de fouiller la base d'une petite falaise, y découvrant une petite cavité de 15 mètres de long.

En avril 1996, une deuxième journée sur le site nous a permis de topographier les grottes de l'Arche.

La description de ces quelques petites cavités peut donner une idée de la nature de ces grottes mais une étude beaucoup plus longue sur un plus grand nombre de formations serait nécessaire pour déterminer l'importance de ce domaine souterrain et surtout vérifier s'il existe des grottes plus importantes.



La grotte de Hosséré Boklé (Dév. : 30 m)

La colline d'Hosséré Boklé est située en bordure sud de la Bénoué, à l'est de la route goudronnée Ngaoundéré - Garoua à une dizaine de kilomètres de Garoua. Elle culmine à 344 mètres d'altitude. Un très beau porche, parfaitement visible de la piste conduisant au village de Kismatari, s'ouvre dans une falaise à l'est de la colline.

Le porche, de près de quatre mètres de large pour deux mètres de haut donne accès à une unique salle d'environ 25 mètres de diamètre. Le plafond est à quatre ou cinq mètres de haut.

Trois marmites d'érosion de plus d'un mètre de profondeur s'observent à l'entrée de la salle. Au fond de la salle, de gros blocs provenant de l'effondrement des strates de grès présentent également des traces d'érosion sous forme de petites marmites. Vers le nord et l'ouest, deux petits laminoirs creusés à la faveur d'un joint de strate se révèlent très rapidement impénétrables. Il semble d'ailleurs que leur extension reste très limitée. Une colonie de chauves-souris a trouvé refuge dans les recoins sombres de la salle.

La grotte de Ndjola (Dév. : 15 m)

Ndjola est un petit village situé à 33 kilomètres au sud de Garoua. En se dirigeant vers Garoua, il faut quitter la route vers la droite à 1,5 km avant la borne kilométrique "Garoua 33 km".

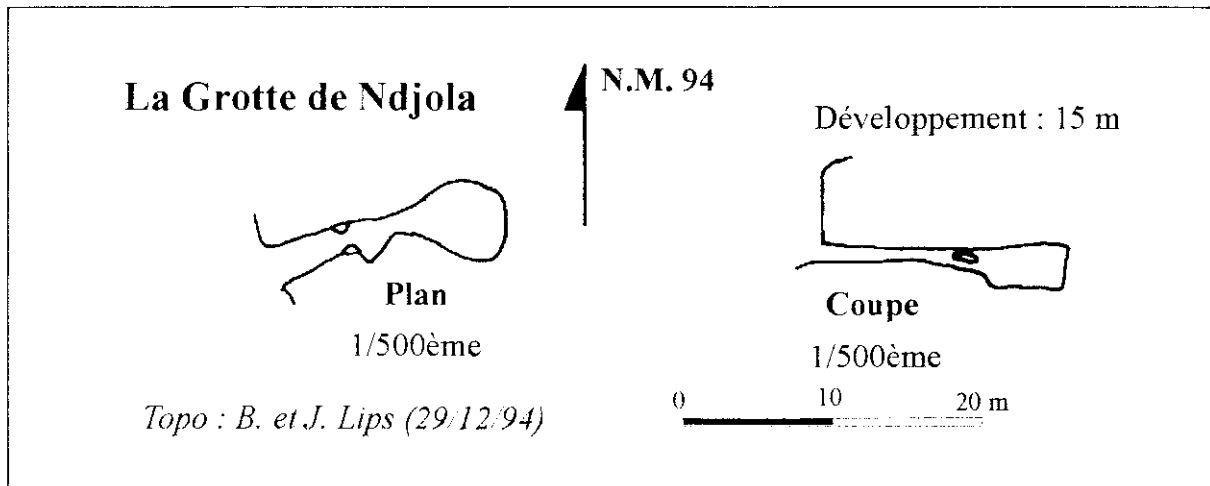
Une toute petite falaise se distingue sur le flanc nord d'un petit vallon orienté ouest-est. Une ouverture sur joint de strate, se révélant sans intérêt, est visible de la route. Une courte prospection nous a permis de découvrir, une cinquantaine de mètres plus à l'est, une petite galerie.

La cavité se résume en un petit couloir, d'un à deux mètres de large pour un mètre de haut, donnant accès à une salle de cinq mètres de diamètre pour deux à trois mètres de haut. La salle est habitée par

une colonie de plusieurs dizaines de petites chauves-souris. A quelques mètres de l'entrée de la cavité, on observe deux curieux piliers, de part et d'autre de la galerie, qui semblent avoir été construits soit par des termites soit par des hyménoptères.

A 50 mètres à l'ouest de cette grotte, il existe une autre salle de 7 à 8 mètres de diamètre pour un mètre de haut formée sur un joint de strate. On y observe également la présence d'une importante colonie de chauves-souris.

A proximité immédiate, un minuscule couloir de 50 centimètres de diamètre pour plusieurs mètres de long sert de tanière à un porc-épic.



Les grottes de l'Arche (Dév. : 10 m, 20 m et 35 m)

On aperçoit "l'Arche" sur la piste qui longe la rive gauche de la Bénoué, après Kismatari.

L'Arche est en fait un pont naturel formé par le démantèlement d'une colline de grès percée de plusieurs cavités. En comptant l'Arche, quatre cavités s'ouvrent dans la petite falaise de quelques

dizaines de mètres de longueur qui délimite le flanc sud de la colline :

* l'Arche : ce n'est plus qu'un simple pont naturel, la colline n'ayant plus qu'une largeur d'une dizaine de mètres à cette extrémité.

* la grotte N°1. Il s'agit d'un simple porche de 10 m de profondeur. L'extrémité est proche de la falaise nord de la colline et l'on aperçoit le jour à travers l'éboulis terminal.

* la grotte N°2. Le fond du porche, à 20 mètres de l'entrée, est également très proche de la falaise nord. Un étroit boyau impénétrable laisse filtrer un peu de courant d'air.

* la grotte des chauves-souris. Une entrée basse donne accès à une vaste salle de 35 mètres de long présentant une surface de l'ordre de 200 mètres-carrés. La salle est occupée par une colonie

de chauves-souris de plusieurs centaines d'individus.

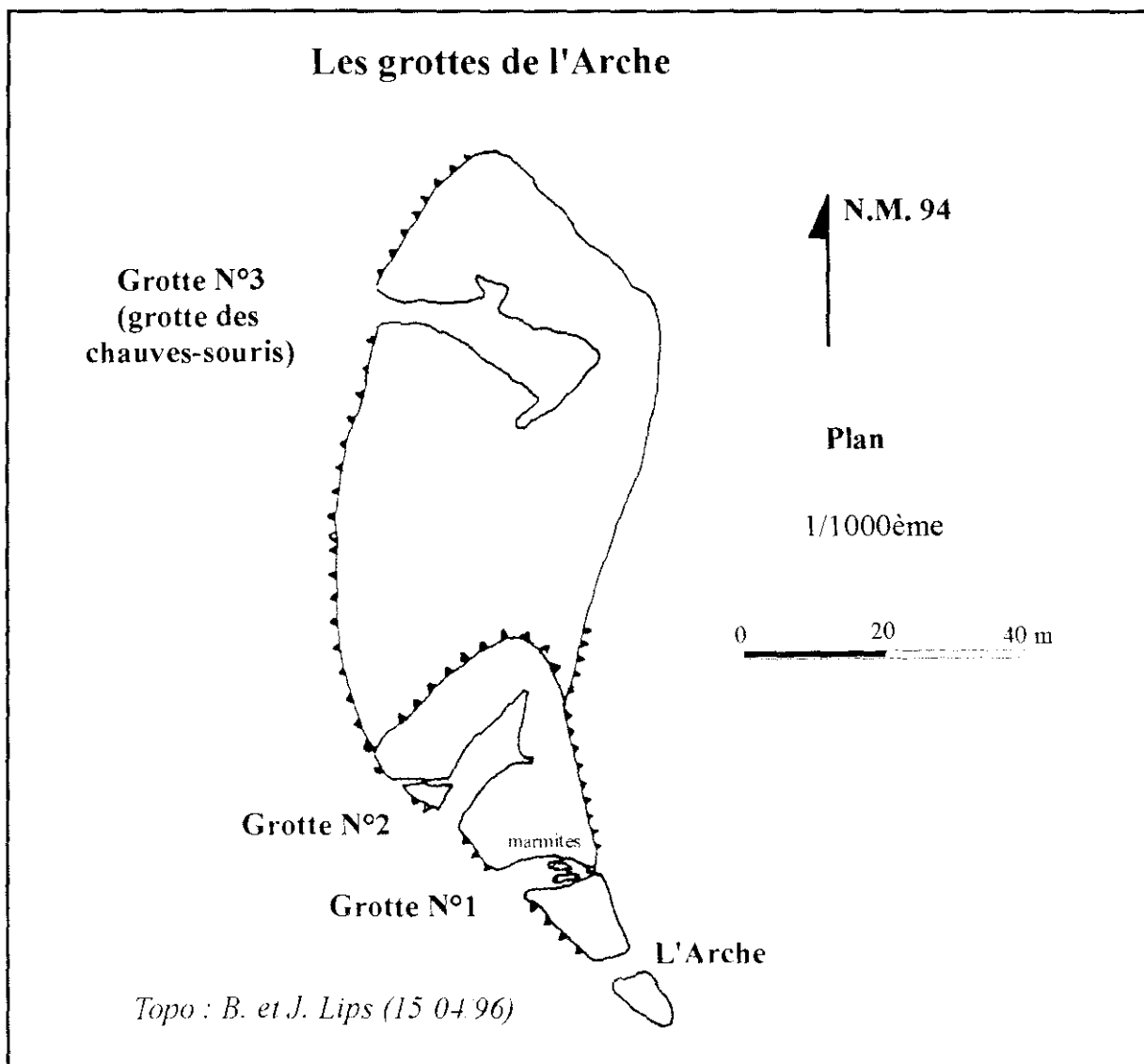
Une colline à deux cents mètres au nord présente également plusieurs petits porches se terminant après quelques mètres par des laminoirs impénétrables.

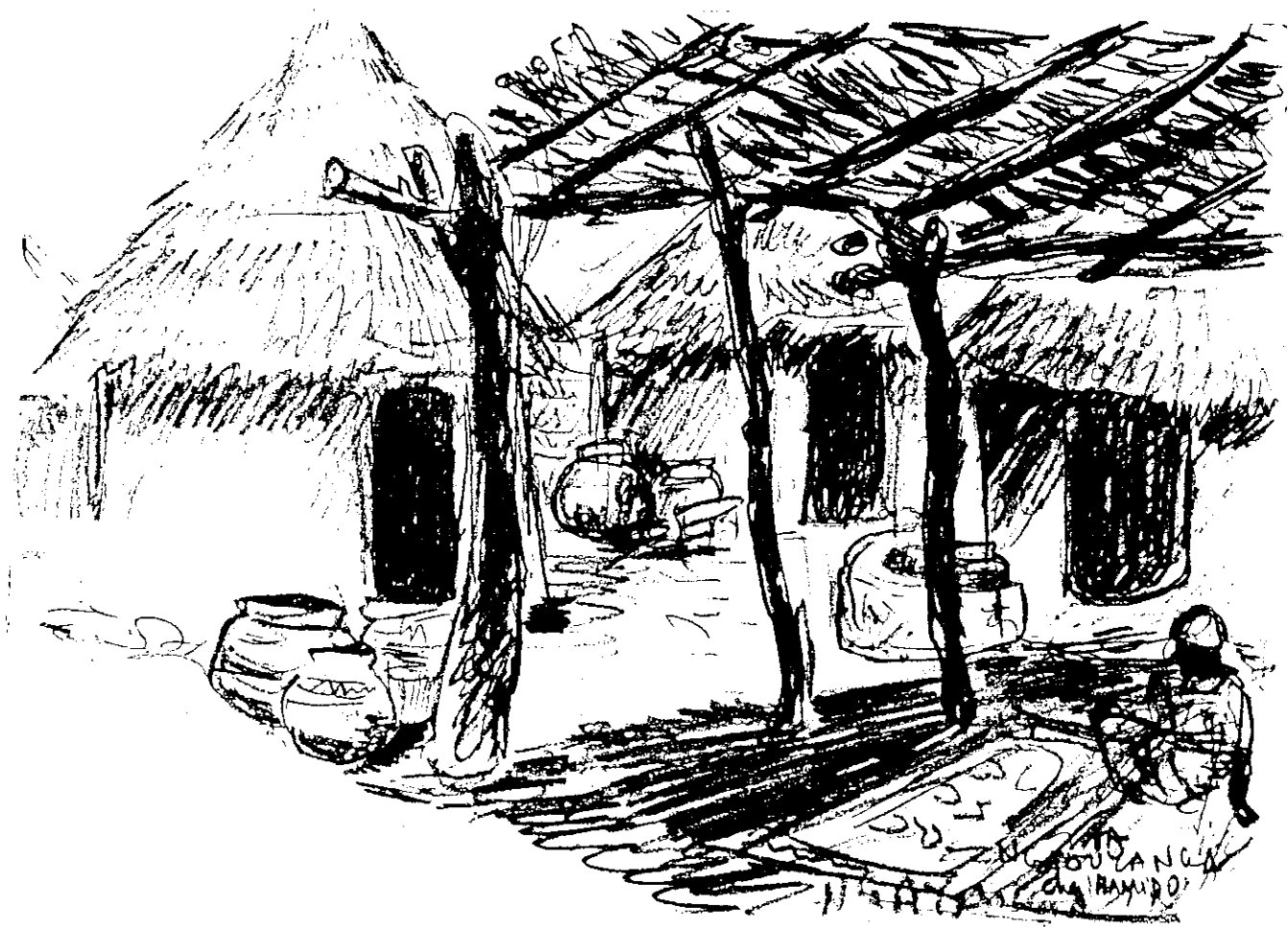
Dans toutes ces cavités, les habitants de la région récupèrent le guano des chauves-souris en creusant, à certains endroits sur plusieurs mètres de profondeur, et en tamisant le remplissage de gravier et de cailloux dans ces diverses cavités. Ils n'hésitent pas à travailler au fond de laminoirs inconfortables.

Conclusion

Malgré leurs dimensions très modestes, ces quelques cavités attestent de l'existence d'un monde souterrain à proximité de Garoua. Le nombre de cavités, la plupart probablement minuscules, doit être très élevé si l'on en juge par le nombre de buttes et de falaises visibles dans la région.

A défaut de présenter un intérêt spéléologique majeur (mais peut-être existe-t-il des couloirs beaucoup plus longs ?), ce domaine souterrain semble systématiquement utilisé par les colonies de chauves-souris.





BOU ANCA
da RAMIRO

Randonnée en pays Kapsiki

Région touristique par excellence, le massif des Kapsiki se prête à des randonnées de durée variable, d'une demi-journée à plusieurs jours. Le but n'est pas de parcourir un nombre important de kilomètres mais de silloner la région en prenant le temps de s'arrêter dans les hameaux et les villages. Ce sera l'occasion de voir à l'oeuvre forgeron et potière, de visiter les villages avec leurs greniers à mil, de s'arrêter sur les petits marchés et le soir, en dormant chez l'habitant, de goûter la boule de mil avec la sauce au gombo, verte et gluante.

Pour notre part, nous y avons fait une randonnée de trois jours au mois d'avril, en période de grosse chaleur. C'est probablement le plus mauvais moment de l'année pour ce style de randonnée. Il vaut mieux choisir la période de Noël (le terrain est sec et nu mais il ne fait pas trop chaud), novembre (les champs de mil couvrent une bonne partie de l'espace), en mai (période des fêtes d'initiation) ou l'été (risques de pluie mais période des travaux agricoles).

Nous avons fait cette randonnée (et d'autres par la suite) avec Martin Teri Gourou, guide habitant Gouria, petit village situé à environ 5 kilomètres avant Rumsiki, sur la piste Mokolo - Rumsiki.

Martin connaît très bien sa région dont il est fier. Il sait très bien en faire apprécier les coutumes. Nous ne saurions trop vous recommander de le contacter si vous envisagez de faire une balade dans les environs.

Vous pouvez aussi, tout simplement, passer une nuit chez lui. Il a aménagé deux cases de passages et ses épouses préparent un excellent poulet aux arachides.

Dimanche 27 mars

Nous décollons de Yaoundé vers 9 h 30 pour arriver à Maroua vers 13 h. Un guide se réclamant de "Cameroun voyage" nous propose de nous emmener à l'hôtel de la Porte Mayo.

Lundi 28 mars

Partant de Maroua à 6 h 30, nous arrivons à Waza vers 10 h et pénétrons directement dans le parc : singes, antilopes, girafes et bain des éléphants (à midi) au programme. Dans l'après-midi, nous restons longuement du cadavre de deux éléphants (une mère et son petit) tués par les braconniers. Un lion garde la viande de l'éléphante tandis que trois autres lions se reposent à l'ombre d'un arbre. L'éléphanteau est, quant à lui, attaqué par une multitude de vautours.

Mardi 29 mars

Nous repénétrons dans le parc vers 6 h 30. Dès l'entrée, nous observons une bande de singes qui se régale de criquets pèlerins. Nous retournons voir les cadavres des éléphants. Le petit est presque entièrement dévoré. La mère commence à sentir très mauvais et les lions sont partis laissant le champ libre aux vautours.

Nous sortons du parc vers 10 h et partons vers Rumsiki par le col de Koza. Nous arrivons à Gouria chez Martin, notre guide, vers 18 h. Nous renvoyons notre taxi.

Mercredi 30 mars

Après le petit déjeuner, nous discutons avec Martin de l'itinéraire de la randonnée. Nous décidons de partir en fin de matinée pour quatre jours. Nous reviendrons samedi dans l'après-midi pour assister à un mariage le soir. Nous partons finalement à pied vers midi sous la chaleur torride. Après de nombreuses haltes à l'ombre des arbres, nous arrivons au marché de Ndzambou vers 14 h. Le marché est un lieu de rencontre. Les gens y discutent en consommant la bière de mil, des beignets et des brochettes. Nous repartons vers 16 h nous arrêtant souvent : à la source, dans les villages où Martin connaît tout le monde, sous les arbres pour cueillir des fruits puis à une vasque d'eau pour se laver un peu. A la tombée de la nuit, nous arrivons à Sirakouti. Nous passons chez le chef du village qui nous offre un peu de purée de patates douces et d'arachides. Nous repartons alors qu'il fait déjà nuit pour aller dans une maison quelque 500 mètres plus loin. Nous dînons sous les étoiles devant la maison et nous nous couchons vers 21 h 30 sous moustiquaire dans la cour de la maison.

Judi 31 mars

Après une courte séance photo, nous partons vers 7 h 30. Nous nous arrêtons chez une potière puis passons dans un beau hameau dominant la vallée de Sir vers le sud. Nous passons près d'une heure dans une maison où nous aidons à casser les fruits du Caïssedra. A midi, après avoir parcouru très peu de distance, nous nous arrêtons sous un Caïssedra

pour manger et surtout laisser passer la grosse chaleur. Nous ne redémarrons que vers 14 h. Nous arrivons à Roufta. Nous passons à proximité de deux arbres abritant une colonie de chauves-souris frugivores. Elles ont tendance à s'envoler à notre approche ce qui ennuie Martin. Dans le village, les chauves-souris sont sacrées. Leur nombre est sensé correspondre au nombre d'êtres vivants dans le village. La mort de l'une d'elle annonce une mort d'homme ou d'animal. D'après Martin, Roufta est le seul village des Kapsikis à abriter un dortoir de chauves-souris (toutes les chauves-souris d'une région dorment de jour au même endroit puis se dispersent pour chasser la nuit). Le village est fier de les héberger et chacun évite de les déranger.

Nous allons au marché de Roufta. Comme la veille nous goûtons beignets, brochettes et la bière de mil (elle est un peu moins épicée que la veille). Vers 17 h nous allons voir le sorcier aux crabes du village. Les réponses à nos questions de touristes sont assez évasives. Pourtant son rôle est très important dans le village. C'est lui qui départage les plaignants lors d'un conflit. Nous dormons chez le chef du village et mangeons le couscous de mil avec un peu de poulet.

Vendredi 1er avril

Nous redescendons dans la vallée en direction de Gova en cheminant dans un paysage de blocs granitiques, visitant une maison au passage. Il fait très rapidement très chaud. A midi, nous nous arrêtons à l'ombre d'un arbre pour ne repartir que vers 14 h 30. Une rude montée sur la montagne de Gova nous attend. Comme d'habitude, notre progression est ponctuée de nombreuses haltes. Faute de sources claires, nous remplissons nos gourdes dans des vasques de couleur très douteuse et acceptons l'eau plus fraîche mais non moins douteuse qui nous est offerte dans les maisons.

Finalement, nous nous arrêtons près d'une maison au nord-est de Gova. Ayant parcouru une boucle, nous ne sommes en fait qu'à 1 ou 2 km de Roufta. Nous nous installons sous un abri à proximité de la maison. Les femmes nous préparent du poulet au riz et à la sauce arachide. Nous mangeons à la nuit tombée.

Samedi 2 avril

Nous prenons notre petit déjeuner, entourés par une vingtaine d'enfants et de nombreux adultes. Martin continue à nous expliquer les différents aspects de la vie des Kapsikis, nous parlant de l'initiation des jeunes qui se fait à l'âge de 18 à 20 ans. Les fêtes correspondantes ont lieu au mois de mai, village après village. Les jeunes subissent différentes épreuves : course à travers la montagne, tir à l'arc, protection avec un bouclier, etc...

Repassant à Roufta, nous nous arrêtons chez un forgeron. Les forgerons forment une véritable caste. Outre le travail de la forge, ils s'occupent des enterrements et seules leur femmes et leurs filles peuvent faire de la poterie. Nous assistons parallèlement à la fabrication de deux pots en terre et au travail du fer. Le soufflet utilisé, très élémentaire, est en poterie.

Près des maisons, les gens font brûler des excréments de chèvre. Le lavage des cendres leur permet de récupérer le sel qu'ils utilisent en cuisine.

Il est déjà 10 h et il nous faut songer à rentrer à Gouria. Nous redescendons de la colline et progressons dans la plaine sous la chaleur torride pour arriver finalement chez Martin vers 13 h.

Vers 17 h, nous repartons pour aller voir un mariage dans le village. La cérémonie a eu lieu le matin. L'après-midi et la nuit sont consacrés aux festivités pour tous les gens des villages environnants mais également pour des invités plus lointains venus du Nigeria voisin. Les mariés sont assis à l'intérieur d'un enclos où se trouvent également les musiciens, les parents et les invités d'honneur. Les différents groupes d'invités, appelés à tour de rôle par le maître de cérémonie, se relayent dans l'enclos, dansent pendant cinq minutes et offrent de l'argent aux mariés en le jetant autour d'eux. Des ramasseurs se chargent de la collecte. Plutôt que de donner des gros billets, il vaut mieux donner une multitude de petites coupures (surtout les billets de 10 Nera : 80 CFA) ou des pièces. Il est d'ailleurs possible de changer les grosses coupures auprès de deux comptables installés dans l'enclos. Chaque invité donne de quelques centaines à quelques milliers (rarement) de CFA. Le lendemain, Martin nous dira que la somme collectée était d'environ 80 000 CFA.

La bière de mil est gratuite pour tout le monde. A l'extérieur de l'enclos, des femmes préparent des beignets que les invités peuvent acheter. La fête dure toute la nuit.

Pour notre part, nous partons à la tombée de la nuit.

Dimanche 3 avril

Nous partons vers 9 h pour aller à pied à Rumsiki. Nous nous arrêtons longuement chez une vieille potière vêtue uniquement d'un cache-sexe, vivant dans une maison formée de deux minuscules cases. Elle nous fait une démonstration de fabrication de pots. Nous descendons dans la vallée et longeons la frontière du Nigeria. Les paysages sont très différents de ce que nous connaissions déjà. Il fait rapidement chaud et la remontée vers Rumsiki, dans le paysage caractéristique de pitons, est assez éprouvante. A Rumsiki, après un repas au restaurant, nous visitons le marché. Les marchandises sont un peu plus nombreuses que

dans les marchés de montagne mais le but principal des gens reste toujours la rencontre et la consommation de bière de mil.

En fin d'après-midi, il commence à pleuvoir. Il s'agit de la première pluie de la région depuis l'été précédent. Elle rafraîchit un peu l'atmosphère. La terre exhale de fortes odeurs agréables.

Lundi 4 avril

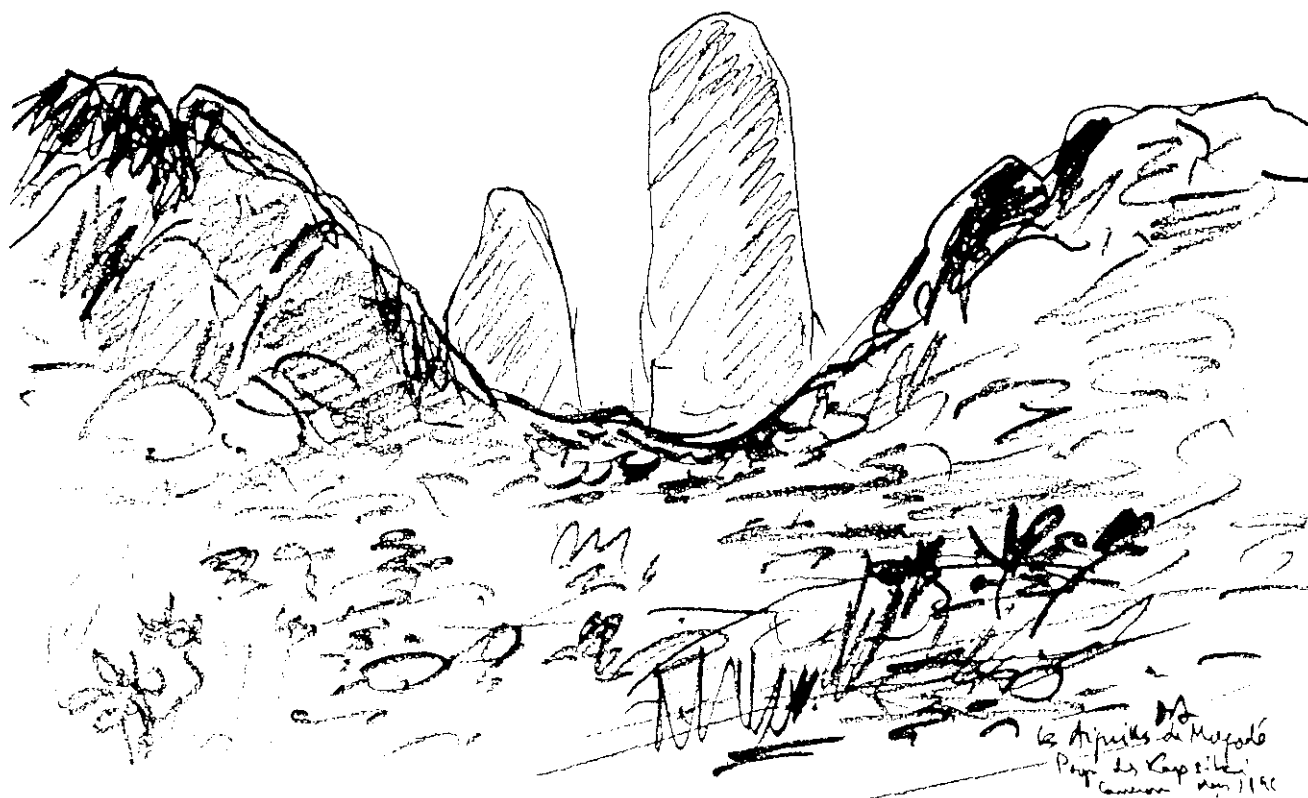
Un camion, qui a été difficile à obtenir, nous amène à Maroua. Nous roulons lentement et la progression est entrecoupée de nombreuses haltes permettant de charger ou décharger des passagers. Par deux fois, le chauffeur se fait racketter (1000 cfa) par des policiers. Il finit par faire un

détour par une mauvaise piste pour éviter un nouveau barrage. Nous cassons deux courroies de ventilateur et devons changer une roue à cause d'une crevaillon. Nous arrivons finalement à Maroua vers midi trente.

L'après-midi, nous visitons le marché de Maroua (il ressemble à un souk du Maghreb) et le centre artisanal.

Mardi 5 avril

L'avion qui nous ramène à Yaoundé décolle comme prévu à 12 h 45. Le ciel est nuageux. Il pleut à verse à Ngaoundéré et le reste du voyage se fait dans les nuages.

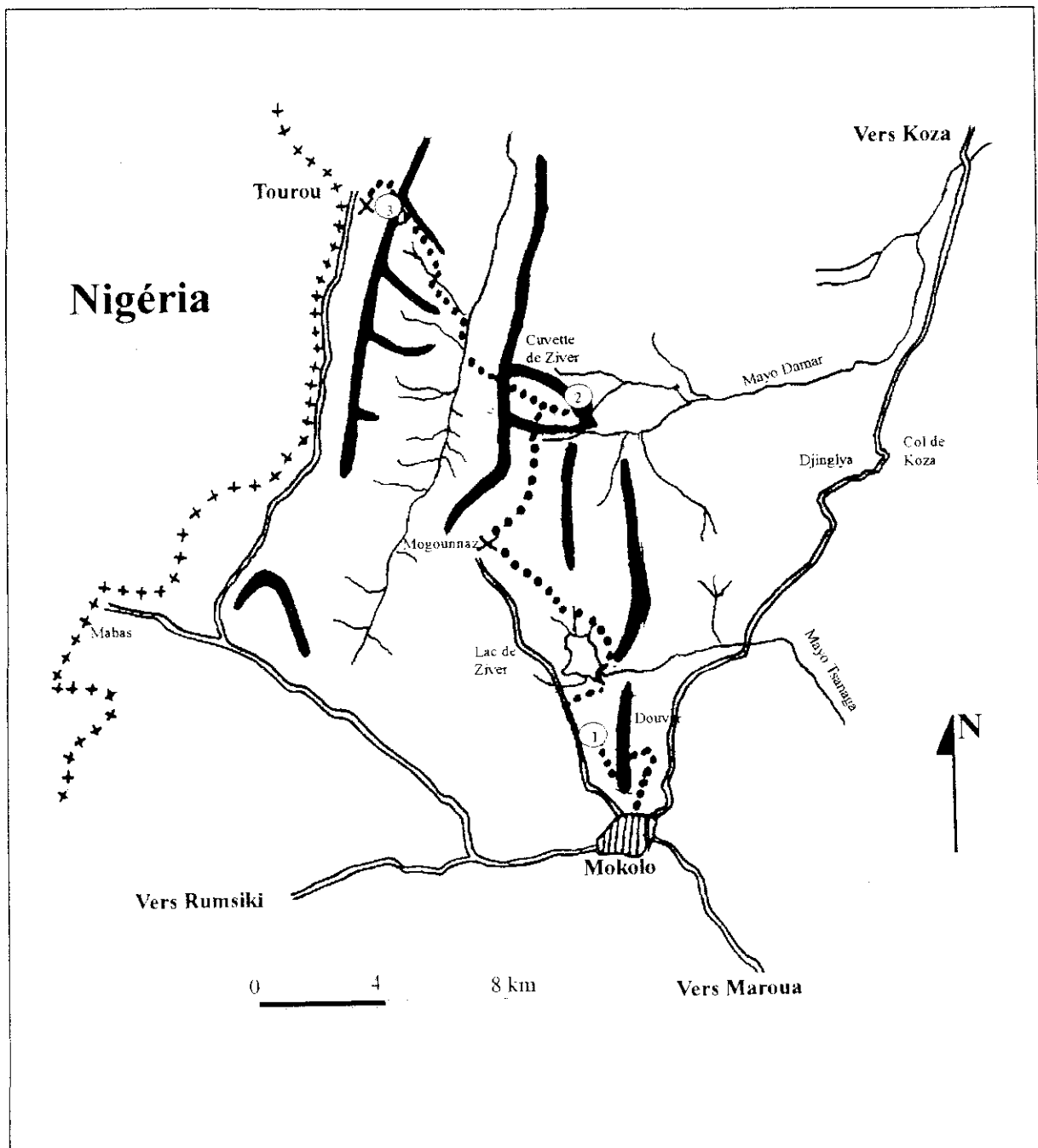


Randonnée en pays Maffa

De Mokolo à Tourou

Le marché de Tourou est, à juste titre, un des hauts lieux touristiques de la province de l'Extrême Nord du Cameroun. Il a lieu chaque jeudi et rassemble l'ethnie Tourou qui habite de part et d'autre de la frontière nigérienne. Les femmes de cette ethnie se coiffent d'une callebasse peinte et huilée et donnent à ce marché son cachet très particulier. La population est très accueillante et ne semble pas trop gênée par les quelques touristes et leurs appareils photos.

L'accès à ce marché est aisé puisqu'une piste, relativement roulante, mène en deux heures de Mokolo à Tourou. Cette piste contourne les Monts Mandara par le sud puis par l'ouest en longeant la frontière nigérienne. Une deuxième possibilité consiste à traverser à pied les Monts Mandara pour se rendre à ce marché.



Samedi 29 octobre, aéroport de Yaoundé, 8 h du matin, nous sommes six : Karim et Lionel, des copains venus de France et ayant peu l'habitude des grandes randonnées, Fabien (13 ans), Stéphane (11 ans), Josiane et moi à attendre l'avion. Il s'agit de la partie du voyage la plus délicate et de retard en retard, nous finissons par arriver à Garoua dimanche vers 3 h du matin puis à Maroua en bus vers 8 h du matin.

Nous prenons le petit déjeuner à l'hôtel de la Porte Mayo où nous organisons sans problème la suite du programme. Un véhicule nous conduira à Rumsiki puis reviendra nous chercher à Tourou jeudi matin. Il serait possible de prendre un guide à l'hôtel, mais nous préférons partir avec Martin, un guide de Rumsiki que nous connaissons bien. Après la visite classique des tanneries, nous partons donc pour Rumsiki. Nous passons la soirée et la nuit chez Martin après avoir pris congé du taxi. Demain un pick-up nous amènera à Mokolo au départ de la randonnée.

Lundi 31 octobre

Le fameux pick-up ressemble plus à une épave qu'à une voiture. Il n'a plus ni freins... ni direction digne de ce nom. Nous arrivons tant bien que mal à Mokolo vers midi et allons manger dans un petit restaurant. Finalement, nous partons à pied, sacs sur le dos, vers 15 h. Nous n'avons pas de porteurs et transportons nous-mêmes (sauf les enfants) nos sacs d'une vingtaine de kilos chacun. Les sacs contiennent quelques vêtements de rechange, de la nourriture pour trois jours, deux litres d'eau par personne (nous boirons l'eau des rivières et des sources) et, pour la nuit, de simples draps et des moustiquaires (en fait un duvet léger n'aurait pas été inutile).

La première étape est courte. Nous montons sur un sommet surplombant Mokolo, passons dans les hameaux de Douvar, en profitons pour visiter quelques maisons puis redescendons de l'autre côté. Le mil est encore sur pied et occupe la quasi-totalité de la surface disponible. Les sentiers, à peine tracés, serpentent au milieu des tiges de mil atteignant trois mètres de haut. Dans un même champ se cotoient de nombreuses variétés de mil blanc, de mil rouge et de sorgho. Les maisons, groupées en sarés, apparaissent comme des îles dans cette mer encore bien verdoyante. Il n'y a pas de véritables villages et l'habitat est dispersé, chaque famille possédant son saré au milieu de ses champs.

Nous nous arrêtons à 18 h pour demander l'hospitalité dans une maison. Désireux de profiter de la fraîcheur nocturne, nous demandons à accrocher nos moustiquaires à côté du saré. La nuit tombe vite. Nous goûtons le couscous de mil avec la sauce au bongo et inversement partageons nos

conserves avec les habitants. Un petit feu de bois représente la seule source de lumière et nous nous couchons tôt vers 19 h 30.

Mardi 1er novembre

Nous nous levons vers 6 h. Il fait déjà jour. Nous visitons longuement le saré.

Nous sommes chez les Maffa. Les maisons sont des cases rondes coiffées d'un caractéristique toit très pointu en tiges de mil. Un saré est formé d'un nombre très variable de cases, selon l'importance numérique de la famille. L'espace entre les cases est très réduit, ne laissant la place qu'à de minuscules couloirs et cours intérieures. Chaque femme possède sa case. L'une des cases centrales renferme le grenier à mil. L'accès à ce grenier est assez acrobatique, puisqu'il faut se hisser dans une trappe au plafond avant de redescendre dans le grenier proprement dit. Une autre case renferme la "brasserie", lieu de fabrication de la bière de mil. Enfin, au milieu du saré, deux cases abritent chacune un boeuf. La minuscule ouverture ne permet même pas à l'animal de sortir sa tête. En fait, la case a été construite autour du veau et sera détruite lorsque le boeuf sera immolé, probablement lors d'une fête. L'ouverture ne sert qu'à lui apporter de la nourriture.

Nous sommes dans le saré d'un chef et la présence de deux "boeufs de case" atteste de sa richesse. L'ensemble du saré est assez impressionnant et donne l'impression d'un labyrinthe. De l'extérieur, on ne voit qu'une forêt de toits effilés. Les appareils photos crépitent.

Nous repartons vers 8 h. A 10 h, nous rejoignons la piste qui mène vers Mogounnaz puis obliquons sur la droite vers le lac de Ziver. Il s'agit d'un grand lac de barrage alimentant la ville de Mokolo en eau. A midi nous nous arrêtons à l'ombre d'un arbre à côté d'un ruisseau pour laisser passer les grosses chaleurs. Nous repartons vers 14 h 30 pour rejoindre le petit marché de Mogounnaz. Ces petits marchés semblent être davantage des lieux de rassemblement que des places commerciales. Quelques étalages présentent de rares légumes, fruits et articles de base. La bière de mil semble par contre couler à flot. Nous achetons quelques mangues, goyaves et patates douces.

Martin, notre guide, nous propose de monter à Ziver en nous prévenant qu'il s'agit d'un détour. Nous abordons une rude et raide grimpe d'abord dans les champs de mil puis dans un paysage plus désertique. Lionel et Karim trouvent qu'il fait chaud et que les sacs semblent de plus en plus lourds. Brutalement, nous débouchons sur le rebord d'une vaste cuvette. C'est un monde à part. En fait, la cuvette de Ziver, située à environ 1200 m d'altitude est un petit paradis pour la population locale. Une immense prairie, siège de nombreuses croyances et tabous, s'étire dans toute la partie

basse de la cuvette. Des interdits très puissants y empêchent toute culture. Autour, les nombreux sarés sont construits sur les pentes les plus rocailleuses. Tout le reste du terrain est occupé par les champs de mil. Des canaux canalisent l'eau des diverses sources. Le fond de ces canaux sert à la culture du riz. Aucune parcelle de terrain n'est perdue. La cuvette de Ziver présente une des plus fortes densités de population de la région. La pression démographique est très forte et oblige une partie des habitants à s'exiler dans la vallée en contrebas. Nous rêvons de dormir dans la prairie mais c'est le domaine des esprits et nul n'a le droit d'y passer la nuit.

On nous dirige vers le saré du chef du village sur le rebord est du plateau. Il n'y a pas de terrain plat autour de la maison et nous nous installons tant bien que mal dans un boukarou en construction. Comme d'habitude, nous nous couchons tôt. La nuit est relativement fraîche et nous regrettons un peu l'absence de duvets.

Mercredi 2 novembre

Nous démarrons comme d'habitude vers 8 h. Nous traversons les champs de mil et la prairie pour rejoindre le bord ouest du plateau. Une large vallée s'étale en contrebas et nous dominons les sarés et la mer de mil. Un sentier très raide et très sommairement aménagé serpente au milieu d'énormes blocs granitiques et nous permet de descendre les quelque 400 mètres de dénivelé. La descente est longue et pénible, la chaleur augmente et c'est avec plaisir que nous arrivons au bord du mayo vers midi. Nous cherchons un coin d'ombre et faisons une très longue halte pour manger et barboter dans l'eau.

Mais une longue étape nous attend encore pour nous rapprocher de Tourou. Nous suivons le mayo vers l'aval, puis remontons un affluent dans un beau vallon. Nous progressons dans l'herbe haute. Il n'y a ni champs ni habitations. Nous sommes à la

frontière entre les Maffa et les Tourou. Le temps passe vite et nous accélérons notre marche. Un sentier raide et mal tracé nous amène sur une crête où nous retrouvons des maisons. Il fait presque nuit, mais il nous faut trouver la maison du chef. Celui-ci habite tout près du col que nous apercevons au loin. Encore une rude montée et nous arrivons à la nuit noire. Nous terminons pratiquement toutes nos provisions avant de nous coucher, à la belle étoile, sur le terre-plein devant la maison.

Jeudi 3 novembre

Petit déjeuner avec nos reliquats de provision puis longue visite de la maison. Nous sommes chez les Tourou et le plan est différent de l'habitat Maffa. C'est un labyrinthe d'une quinzaine de petites cases et de cours intérieures. On accède d'une case à l'autre par de minuscules ouvertures. Presque toutes les pièces sont obscures sinon complètement noires.

Le marché de Tourou n'est plus qu'à une heure de marche et nous parcourons cette dernière étape au milieu de la longue cohorte colorée des habitants qui, comme nous, se rendent au marché. En attendant notre véhicule, nous nous installons à l'ombre d'un mur et chacun de nous visite le marché à son rythme.

Notre véhicule arrive, comme prévu, vers 9 h et nous quittons Tourou à son bord vers 10 h 30 pour arriver à Mokolo vers midi. La boucle est bouclée !

Il nous reste à prendre congé de Martin et à terminer la semaine par une visite du parc de Waza. Au mois de novembre, le parc présente un aspect verdoyant. Des mares garnies de beaux nénuphars s'étalent de partout. Mais les gros animaux sont dispersés et peu visibles. Nous aurons quand même la chance de trouver, après de longues recherches, un troupeau d'éléphants.

Randonnée en pays Koma

Les Monts Alantica

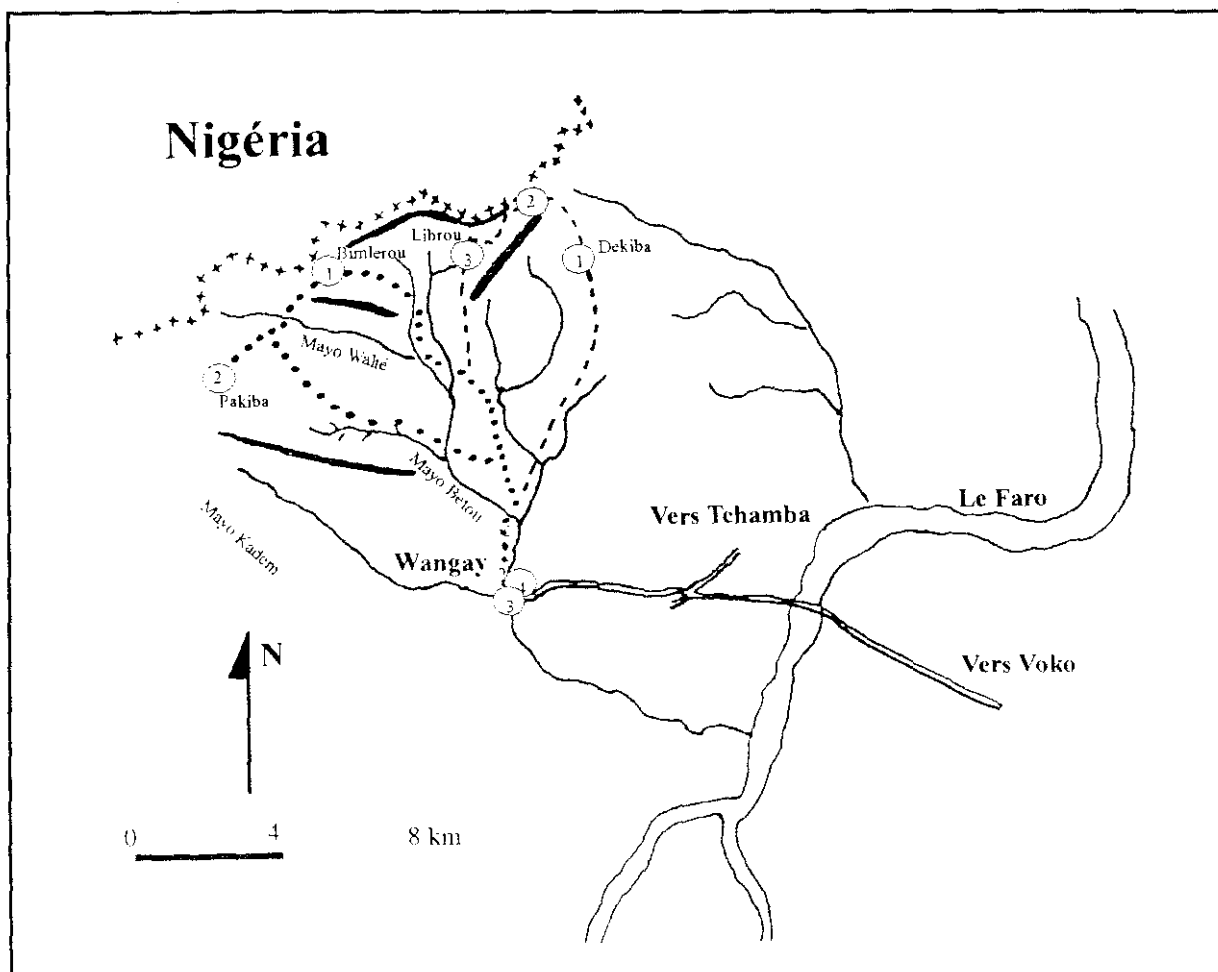
B. Lips

Les Monts Alantica, étroite chaîne montagneuse culminant à 2000 m d'altitude, sont situés au nord-ouest de Ngaoundéré. La crête matérialise la frontière entre le Cameroun et le Nigéria. La région est habitée par les Koma, fière ethnie montagnarde, qui continuent à vivre en accord avec leurs traditions. Comme partout dans le nord, la culture du mil occupe la plus grande partie des terres cultivables mais dans les villages, on trouve également des papayers et même des bananeraies localisées dans les vallons humides. Patates douces et ignames semblent également faire partis des menus quasi-quotidiens. L'eau est abondante dans les nombreux ruisseaux. Contrairement aux Monts Mandara où l'habitat est très dispersé, dans les Monts Alantica la population est regroupée dans des villages de dimensions variables. La frontière entre le Cameroun et le Nigéria est artificielle et, comme d'habitude, coupe en deux le domaine ethnique.

Les Monts Alantica représentent un très beau domaine de randonnée. L'accès en est assez facile. Il faut compter quatre bonnes heures de voiture à partir de Ngaoundéré. On quitte le goudron à Gouna pour prendre une piste bien roulante qui passe à Poli. Après Poli, il faut prendre vers Voko. Enfin, une bonne piste nouvellement tracée (qui n'apparaît pour le moment sur aucune carte) amène à un pont sur le Faro puis à Wangay, siège d'un lamida et point de départ de toute randonnée. Il est possible de dormir dans la cour du lamida. C'est là que les guides viennent proposer leurs services. Les premiers villages intéressants sont assez loin de Wangay et pour atteindre les villages de montagne, la montée est raide. Il vaut donc mieux prévoir au minimum trois jours sachant qu'il est possible de rallonger comme on veut l'itinéraire.

Lors de notre passage, de petits conflits entre les villages camerounais et les villages nigériens interdisaient le passage de la frontière. Dommage car les villages nigériens semblaient particulièrement importants.

Nous avons eu l'occasion de faire deux randonnées de trois jours dans les Monts Alantica, la première en décembre 1994, la deuxième en novembre 1995. Les deux itinéraires peuvent se combiner sans problème.



Décembre 1994

Participants : Fabien, Stéphane, Bernard et Josiane Lips, Jean-Luc Lamouroux

Jeudi 22 décembre

Partant de Ngaoundéré en début d'après-midi, nous arrivons à Wangay à la tombée de la nuit. Nous n'avons qu'une idée extrêmement vague de ce qu'il est possible de faire et nous commençons à palabrer avec les gens du village. Nous arrivons finalement à prendre contact avec un guide puis nous nous présentons au lamido. Le soir-même, nous définissons un itinéraire de trois jours avec le guide puis nous dormons dans la cour du lamida.

Vendredi 23 décembre

Nous partons, sacs au dos, vers 7 h 45. Nous avons un guide, Alim Haïrou et deux porteurs. Issa Haïrou et Amadou Djangou. En fait ce sera Issa qui jouera le rôle de guide, Alim brillant par sa discrétion et son absence d'initiative. Nous remontons une longue vallée en nous arrêtant pour boire la bière de mil. Vers 10 h 30, nous abordons la montée, très raide. Il commence à faire chaud. Nous arrivons au village de Nagimalou et nous nous arrêtons sous l'ombre d'un tamarin. Le village est quasiment désert, tous les habitants travaillant dans les champs. Nous faisons la sieste jusque vers 15 h puis continuons notre ascension. Nous arrivons au village de Bimlerou le Haut vers 17 h. Dans les champs, les femmes ramassent le mil. Elles sont habillées uniquement d'une ceinture de feuillage.

Nous installons nos affaires devant une maison et nos guides font cuire deux poulets avec des patates douces. A 20 h, nous sommes tous dans nos duvets. Les habitants du village n'ont pas de lampe et se contentent d'une très courte veillée autour d'un feu de bois dans leur case. Ils se couchent très tôt à 5 ou 7 personnes par case sur des nattes. Nous dormons à la belle étoile.

Samedi 24 décembre

Les villageois nous proposent d'organiser une petite danse, moyennant finances (5000 cfa). Nous acceptons. Les femmes, toujours vêtues de

feuillage, dansent au son du tam-tam. Nous filmons et photographions à cœur joie. Josiane a bien entendu l'honneur de danser avec les femmes. Tandis que les villageois repartent vers les champs, nous reprenons nos sacs, descendons au fond d'une vallée pour remonter sur le coteau en face. Vers 11 h, nous nous arrêtons au bord d'une petite rivière. L'endroit est bien ombragé, l'eau est fraîche. La sieste dure jusque vers 15 h. Nous ne sommes plus qu'à une demi-heure du village de Bakipa. Le village, composé de plusieurs hameaux, est très grand. Une belle bananeraie occupe un petit vallon. Nous y achetons des papayes ainsi que deux coqs que nos guides nous préparent avec des ignames. Le repas est succulent. C'est la veille de Noël et nous allumons quelques cierges magiques à la grande joie de nos guides. Notre veillée est très courte et nous nous couchons vers 20 h à la belle étoile devant une case.

Dimanche 25 décembre

Nous nous levons à l'aurore vers 6 h et apprécions longuement le calme du village. Au moment où nous bouclons nos sacs, Issa nous annonce que les villageois ont préparé une danse. Nous décidons d'attendre et nous avons droit, une bonne demi-heure plus tard, à un spectacle un peu moins ordonné que la veille mais avec une musique beaucoup plus belle. Le tam-tam est accompagné par des flûtes.

Nous partons finalement vers 10 h 30 pour redescendre dans la vallée. Une très longue étape nous attend. Nous arrivons à Wangay vers 16 h 30 en ne nous octroyant qu'une très courte halte près d'un ruisseau.

Il nous reste à prendre congé de nos guides et du lamido. Nous repartons en voiture pour nous arrêter quelques kilomètres plus loin au bord du Faro pour une rapide baignade au coucher du soleil. L'eau est à une température idéale. Nous nous éloignons du fleuve pour trouver un endroit pour dormir et finissons par nous installer dans le lit sablonneux d'un petit ruisseau.

Novembre 1995

La randonnée de Noël 1994 nous a laissé un bon souvenir et nous décidons de retourner dans la même zone en novembre 95.

Participants : Fabien, Stéphane, Josiane et Bernard Lips, Dany Durney.

Samedi 28 octobre

Nous décidons de monter à Ngaoundéré en train. Nous allons à la gare à 17 h 30. Le train est en gare et nous nous installons dans le wagon-lit, réservé quelques jours auparavant. Le train démarre vers 20 h (au lieu de 18 h 10 prévu). Nous nous couchons assez rapidement et essayons de dormir malgré le bruit et les vibrations. En fait, le niveau de confort est très acceptable.

Dimanche 29 octobre

Nous devons arriver à Ngaoundéré vers 5 h 30 mais la motrice tombe en panne vers 5 h du matin à 100 km de Ngaoundéré. Nous ne repartons que vers 7 h 30 ce qui nous permet d'apprécier le paysage sur le reste du trajet et nous arrivons finalement à destination à 10 h 30. La voiture de location que nous avions réservée nous attend à la gare. La piste en direction de Pauli et de Wangay est assez mauvaise et le minibus ne vaut pas notre 4x4. Nous roulons à peine à 30 km/h en moyenne. Nous arrivons finalement à Wangay à la nuit tombée vers 18 h 30. Nous nous installons immédiatement dans la cour du lamida (heureusement que nous connaissions la démarche) et, peu après, un guide vient discuter avec nous. Nous prenons rendez-vous pour le lendemain matin. Le chauffeur repart immédiatement pour rentrer à Ngaoundéré.

Lundi 30 octobre

Nous discutons vaguement de notre itinéraire avec le guide et partons vers 7 h 30. Un guide et deux porteurs nous accompagnent. Il fait beau ! Nous nous arrêtons dans un petit hameau (près de Balou) pour y boire du lait caillé puis continuons à remonter la large vallée. Il fait de plus en plus chaud. A midi, nous nous arrêtons au bord d'un mayo. Nous repartons après la grosse chaleur et abordons la montée. Après de nombreuses petites haltes, nous arrivons au petit village de Dékiba vers 17 h. En fait, il n'y a que 3 ou 4 groupes de cases dispersées et il y a très peu de monde. Nous n'arrivons même pas à acheter un poulet pour le faire cuire pour notre dîner. Nous nous installons devant la maison pour y dormir.

Mardi 31 octobre

C'est le coq, celui que nous n'avons pas eu le droit d'acheter hier, qui nous réveille à 6 h 30 en chantant juste à côté de nos duvets. Nous gravissons un col escarpé, redescendons et montons un deuxième col avant de nous reposer dans un petit hameau. Après un troisième col, nous redescendons le long d'une rivière et nous nous arrêtons vers midi près d'un mayo plus important. L'endroit est idyllique et une grande vasque d'eau permet même de se baigner. Nous nous reposons près de 3 heures pour ne repartir que vers 15 h pour une courte étape. Vers 16 h, nous arrivons dans une concession ne comprenant que trois cases. Un peu plus loin se devine un grand village mais il est déjà en territoire nigérian et il semble qu'il y ait quelques problèmes entre les deux communautés concernant le passage des touristes. Nous nous installons sous un arbre à une cinquantaine de mètres de la maison. Mais à la nuit tombante, une grande raffale de vent nous annonce un orage imminent. Nous replions nos affaires en catastrophe et refluons vers les cases. Nous nous installons dans l'une d'elles. Il y a juste de la place pour cinq personnes et nous sommes assez serrés. Le guide et les porteurs continuent à faire cuire les ignames et les deux coqs dans la case cuisine voisine. Nous mangeons vers 19 h 30 tous ensemble dans la case "cuisine", à la lumière d'une faible bougie. Il pleut toute la soirée et une partie de la nuit.

Mercredi 1er novembre

Démarrant vers 8 h, nous gravissons, à travers champs et herbe, une pente très raide. Une belle traversée, longeant la frontière du Nigéria nous amène à un nouveau col. L'itinéraire logique devrait nous faire contourner un beau sommet vers l'est. Mais comme il nous est toujours interdit de pénétrer en territoire nigérian, il nous faut redescendre dans la vallée camerounaise par une pente très raide. Le chemin est à peine tracé et particulièrement malaisé.

A midi, nous faisons la halte près d'un torrent. Stéphane jouant dans le torrent, fait une chute spectaculaire, glissant sur près de 8 mètres de dénivelé sur les rochers assez coupants. Il s'en tire heureusement avec quelques bleus et éraflures. Une courte étape nous mène au petit village de Librou.

Nous nous installons au bord de la rivière en attendant le soir. Nous achetons trois poulets au village et le guide nous les prépare avec des patates douces et des ignames. C'est excellent.

N'ayant pas d'arbre pour accrocher nos moustiquaires, nous nous en passons, supportant stoïquement les quelques piqûres de moustiques. Cela ne nous empêche pas de passer une bonne nuit.

Jeudi 2 novembre

Nous nous réveillons vers 6 h au son du tam-tam. Ce sont les femmes du village qui se préparent à la danse. Il y a une dizaine de femmes, dont trois très jeunes avec un bébé dans le dos, et quelques hommes. Le style de danse est identique à celle que nous avons vue à Bimlirou l'année dernière. Nous photographions et filmons à tour de bras pendant près de 45 minutes avant de prendre notre petit déjeuner. Nous faisons le tour du village pour observer le travail quotidien des habitants (moudre le maïs, préparer le repas, allaiter les bébés, tresser une natte...). Enfin nous repartons vers 8 h 30. Après une courte halte au hameau de Bimlirou le Bas puis à une petite mare (due à un barrage) nous faisons la halte de midi près d'un torrent. Vers 15 h, nous arrivons au marché de Wangay. D'importance modeste, il regroupe camerounais et nigériens. Les femmes et jeunes filles sont souvent joliment habillées et maquillées. Ce sont les mêmes que nous avons photographiées ce matin, habillées d'une simple ceinture de feuillage.

Nous revenons au lamida vers 16 h et y réinstallons notre campement.

Vendredi 3 novembre

La voiture doit arriver entre 11 h et midi. En fait, nous l'attendons jusqu'à 13 h. Le chauffeur prétend une crevaison pour justifier son retard. La piste est toujours aussi longue. Nous décidons d'aller dormir au campement du Grand Capitaine et y arrivons, la nuit largement tombée vers 20 h. Le campement est fermé. Les gardiens nous permettent d'installer nos moustiquaires sous le boukarou. Le chauffeur et son accompagnatrice dorment dans une chambre. Nous dînons très frugalement (nous sommes en bout de provisions) et nous nous couchons vers 21 h. La nuit est assez mauvaise à cause de petits moustiques qui arrivent à se faufiler dans nos moustiquaires.

Samedi 4 novembre

Nous nous baignons un peu dans la Bénoué toute proche mais le courant est très fort ce qui nous interdit de nager. Partant vers 11 h, nous reprenons la direction de Ngaoundéré et y arrivons vers 16 h. Nous dînons au Coffee-Shop "Le Meilleur" (je vous conseille, il est excellent !) avant de retourner à la gare vers 19 h 30. Le train démarre à l'heure vers 20 h 30 et nous passons une nouvelle nuit, bercés par les bruits du train. Nous arrivons à Yaoundé vers 6 h du matin.



Vieille femme
à Yaoundé

Les randonnées en forêt

Lorsqu'on parle du Cameroun touristique, on pense essentiellement au nord, à l'ouest ou aux plages du littoral. La zone de forêt est largement oubliée soit disant à cause de sa monotonie et de son uniformité. Certes, la couleur verte domine. Certes, le paysage est très fermé et les points de vue se limitent à quelques échappées sur des clairières et quelques rares coins de ciel bleu. Certes la grande et la moyenne faune, bien qu'elle existe, est quasiment invisible. Certes la pénétration demande un effort particulier et il faut accepter d'affronter les fourmis et les moustiques, les chemins souvent malaisés encombrés de racines et de lianes rampantes et la chaleur moite.

Pourtant la forêt tropicale est un milieu écologique particulièrement riche pour qui sait regarder et observer. Au début, on a tendance à ne voir que des arbres (et qu'est ce qui ressemble plus à un arbre qu'un autre arbre ?). Mais, en prenant un peu de temps, l'oeil s'exerce, les détails apparaissent, la curiosité s'aiguise.

La forêt camerounaise compte quelque 2000 essences différentes, sans compter les lianes, les arbustes, les fougères et autres plantes. Il est impossible pour un profane de mettre un nom sur chaque arbre mais on découvre rapidement de multiples sujets d'étonnement. Les contreforts de certains arbres sont spectaculaires de même que l'extrême variété de piquants qui garnissent de nombreux troncs. Les fruits, charnus ou secs, en forme d'énormes gousses ou de minuscules graines, accrochés directement aux troncs, pendus à une liane ou disséminés sur le sol reflètent également cette variété.

Les plantes à fleurs sont relativement rares mais cette rareté augmente le plaisir de découvrir une fleur sur une liane, un arum caché dans un buisson ou une touffe d'orchidées qui parasite une branche.

La micro-faune n'est pas en reste. Les termitières en forme de champignons, de monticules ou de boules accrochées aux arbres en forment la

manifestation la plus spectaculaire. Les fourmis et les moustiques sont souvent un peu dérangeants mais la plupart des "petites bêtes" se laissent observer sans occasionner de gêne : papillons multicolores, coléoptères de formes et de couleurs variées, mais aussi mille-pattes, chenilles, araignées, etc...

Enfin l'ambiance sonore est toute particulière. Mais ne vous fiez pas à votre expérience européenne. Le chant d'oiseau que vous entendez est peut-être dû à un insecte... ou à une grenouille.

Pour visiter la forêt, nul besoin de faire beaucoup de kilomètres. A quelques kilomètres de Yaoundé, plusieurs collines, sillonnées par des sentiers, invitent à de belles randonnées (voir les articles sur la colline de Kala ou la colline des rotins). La seule difficulté consiste à trouver le départ du sentier. Bien que la forêt autour de Yaoundé soit une forêt secondaire, seule la lisière est impénétrable. Le sous-bois n'est guère plus touffu que dans une forêt de zone tempérée. Il subsiste même des lambeaux de forêt primaire sur quelques collines.

Pour visiter une belle forêt primaire, il faut s'éloigner des grandes villes. Celle de Korup à l'extrémité ouest du pays (voir article) représente un milieu écologique un peu particulier. La visite des chutes de Memvé'élé (voir article) permet de découvrir les abords de la réserve de Campo. La réserve du Dja (voir article), inscrite récemment sur la liste du patrimoine naturel mondial mérite également une visite. Mais la zone de forêt est vaste et les plus belles randonnées restent sûrement à découvrir.

En fait, pour visiter la forêt, il suffit d'avoir une raison pour y pénétrer. Pour notre part, nous avons choisi de nous intéresser aux papillons, aux coléoptères et collemboles. Mais en-dehors de ces centres d'intérêts, chaque incursion nous réservait son lot de découvertes.

Les collines proches de Yaoundé

Carte : Yaoundé 1/200 000ème
Yaoundé 3 d 1/50 000ème

L'altitude moyenne de la ville de Yaoundé est de l'ordre de 700 à 800 mètres. Mais la ville est construite au milieu de collines et de nombreux sommets dépassent les 1000 mètres d'altitude. Le point culminant est situé au nord-ouest de Yaoundé (Mbam-Minkom) à 1295 mètres d'altitude. La quasi-totalité de ces collines restent occupées par une forêt dense, localement défrichée pour laisser un peu de place aux cultures. Divers sentiers, plus ou moins régulièrement entretenus, sillonnent ces collines et permettent d'innombrables randonnées. Diverses méthodes d'approche sont possibles :

- partir à l'aventure en explorant les divers sentiers qui se présentent et en se renseignant au

fur et à mesure auprès des gens de rencontre. Cette méthode ne permet pas forcément d'accéder au sommet désiré du premier coup mais permet de devenir un "spécialiste du coin exploré".

- se fixer un but et aller dans un village proche de ce but pour demander un guide. Il n'y a en règle générale aucun problème pour trouver quelqu'un. Il vaut mieux fixer le prix avant le départ (de l'ordre de 2000 cfa pour une demi-journée ou une petite journée).

Les quelques idées de randonnées ci-dessous n'ont rien d'exhaustif.

Le Mont Fébé

Tout le monde connaît la "face sud" du Mont Fébé, complètement défrichée, avec le golf, le parcours Vita, la route et l'hôtel. La "face nord" a gardé une partie de sa forêt (actuellement en régression rapide à cause de l'extension des cultures et de l'exploitation du bois).

Pour y accéder, il faut garer sa voiture au parking du parcours Vita et partir sur un sentier bien visible en face puis, après une petite descente, bifurquer vers la gauche. Le sentier passe entre des cultures (manioc, canne à sucre, bananiers, papayers et même quelques cacaoyers mal entretenus...) et il s'agit d'une bonne balade d'initiation pour faire découvrir les cultures camerounaises par exemple à des invités venant de France. Le sentier passe dans quelques lambeaux de forêt puis s'arrête dans une dernière zone de

culture au bord d'un vallon qui n'est franchissable que si un sentier a été récemment taillé. De l'autre côté du vallon, on découvre une forêt plus dense et un nouveau sentier qui continue jusqu'à la piste carrossable de Ngoya. Suivre cette piste sur la gauche pour rejoindre la route goudronnée du Mont Fébé.

Peu avant le vallon, les "sportifs" peuvent essayer de couper à travers forêt vers le sommet du Mont Fébé. Les sentiers sont inexistant, la forêt touffue et quelques barres rocheuses coupent la plupart des itinéraires. Mais en insistant, on finit par trouver le passage et on débouche sur la route du Mont Fébé légèrement en contrebas du sommet qui est interdit d'accès (zone militaire à cause de la présence d'une antenne).

La colline de Kala

La colline de Kala est située à une quinzaine de kilomètres de Yaoundé à côté de l'ancienne route Yaoundé - Douala. Elle culmine à 1128 mètres. Elle est parcourue régulièrement par les "chasseurs de papillons" et un sentier relativement bien tracé monte au sommet. Il faut compter une bonne heure de marche soutenue pour arriver au sommet... et bien sûr bien davantage s'il faut chercher le passage.

Il faut mettre son compteur à zéro en passant au-dessus de "l'échangeur de Nkolbisson". A 13.2 kilomètres, juste après la traversée d'un petit ruisseau, il faut engager sa voiture dans une petite piste, sur la gauche, pour la parquer quelques mètres à l'écart de la route, derrière une maison inhabitée.

Après une centaine de mètres, le sentier traverse un petit ruisseau. Plus loin, il y a quelques intersections mais il suffit de prendre "au plus évident" pour aboutir à un deuxième ruisseau que l'on traverse. Le sentier grimpe droit dans la pente. Les bûcherons ont récemment créé quelques nouveaux sentiers qui aboutissent à des arbres abattus et tronçonnés. En général il vaut donc mieux prendre non pas le meilleur mais le plus ancien passage. Après quelques tours et demi-tours, on finit par arriver à la base d'une très belle falaise d'une soixantaine de mètres de dénivelé. Le chemin longe la base de cette falaise et la contourne pour arriver au sommet de la montagne. Dommage ! la forêt ne permet aucune vue sur les alentours mais de minuscules clairières permettent de s'installer pour le pique-nique.

La colline des rotins

La colline des rotins est située à quelques kilomètres à l'ouest de la colline de Kala. Le chemin d'accès est moins bien tracé mais une partie du sommet a été défrichée ce qui permet d'y jouir d'une belle vue sur la région environnante. M. Messmer, d'origine suisse, y a construit il y a

quelques années, une petite cabane au toit de tôle en guise d'hermitage.

Il semble difficile de trouver le sentier sans guide. Alexis, qui habite non loin du départ du sentier de la colline de Kala (maison à droite de la piste, une vingtaine de mètres après le départ du sentier), se fait un plaisir de guider les gens.

La colline d'Elumden

Située près de Yaoundé, cette colline présente sur son versant nord, une falaise de 140 mètres, la plus haute falaise de la région. Jean-François Murriss, coopérant à l'ENSP, y a équipé, en 1994, une belle voie d'escalade. Le manque de prises oblige à

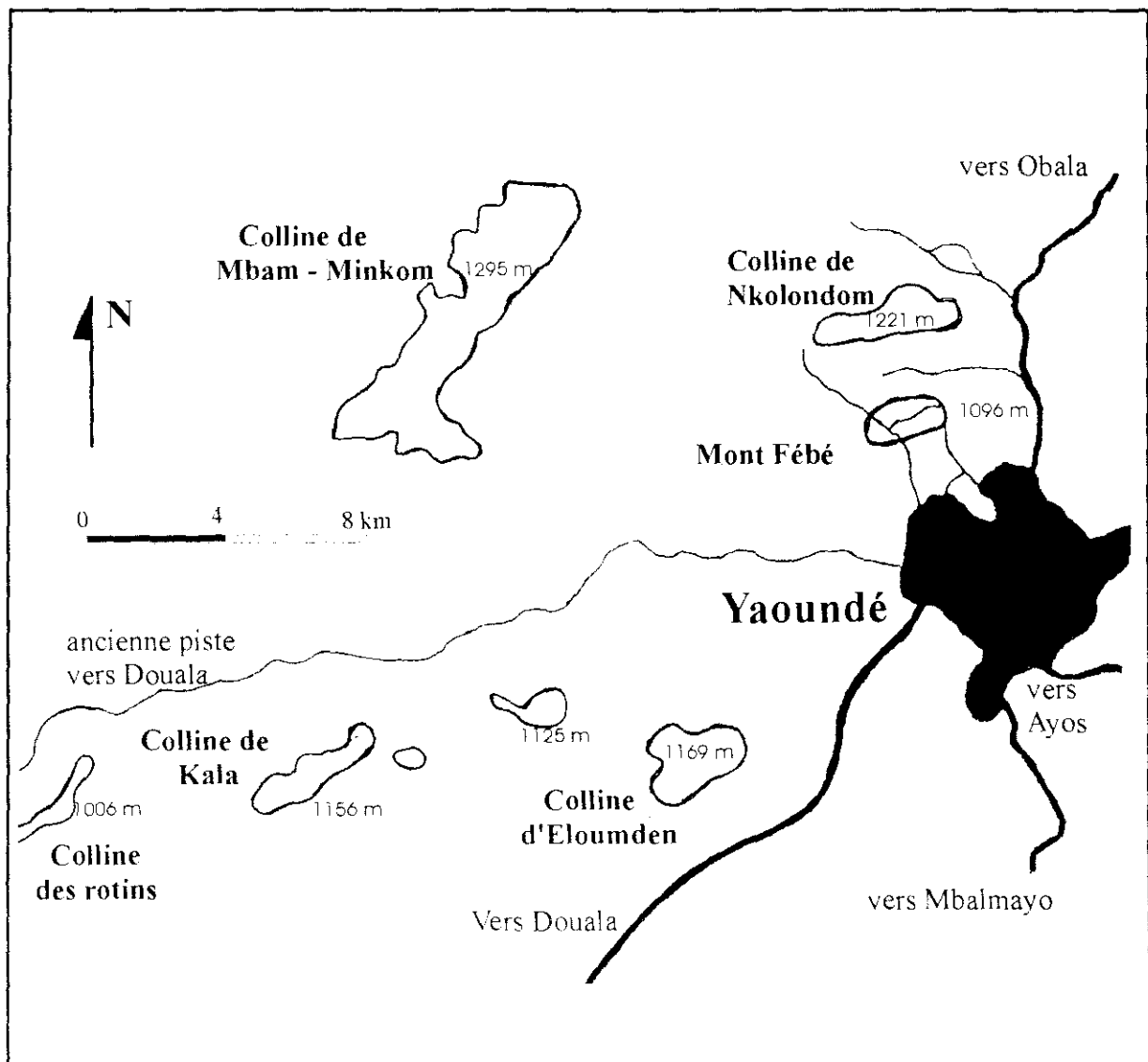
grimper en adhérence et cette voie semble réservée à des grimpeurs de bon niveau.

Le rocher abritant la grotte de Nkolbisson-Pharmacie (voir p. 23) a été équipé pour l'escalade par Bruno Karaboghossian.

La colline de Nkolondom

La colline de Nkolondom est accessible soit par sa face nord (voir l'accès à la grotte des Chauves-Souris, p.20), soit par le sud par le village de Buéa.

La forêt semble malheureusement en régression très rapide sur l'ensemble de la colline.



Les chutes de Memvé'élé

Accès

La visite des chutes de Memvé'élé est une occasion de faire une belle randonnée en forêt. Les trois chutes du Ntem sont spectaculaires mais l'intérêt essentiel réside dans la longue marche d'approche, coupée de traversées de rivières en pirogue.

Une bonne route goudronnée mène jusqu'à Ebolowa. Après avoir traversé cette ville, on s'engage sur la piste très roulante qui se dirige vers la frontière de la Guinée. Cette piste est praticable même en saison des pluies. A Meyo Centre, on bifurque à droite pour emprunter une piste plus étroite en direction de Ma'an. On poursuit au-delà de Ma'an jusqu'à Nyabizan, terminus de la piste qui bute sur le bord du Ntem.

Les jeunes du village devineront que vous venez visiter les chutes et vous mèneront jusqu'au chef du village, qui habite à un ou deux kilomètres avant le terminus de la piste. C'est avec lui que vous organiserez votre randonnée et c'est lui qui vous fournira les deux guides obligatoires (et dont l'utilité n'est guère contestable).

Le prix est de l'ordre de 3000 F cfa par personne pour la caisse du village et de 5000 F cfa pour chaque guide. En principe les traversées des rivières en pirogue sont comprises dans ce prix. Ceci permet de résister aux demandes des passeurs mais il semble difficile de faire la dernière traversée importante sans déboursier quelques centaines de cfa.

Par contre, bonne surprise, le chef du village vous proposera probablement un hébergement gratuit (prévoir un dédommagement aux gardiens) dans un ancien camp de base de la Sonel installé par les Japonais pour une étude de faisabilité d'un barrage hydroélectrique sur le Ntem.

Description

Nous avons visité les chutes de Memvé'élé en profitant du week-end de Pâques du 14 au 16 avril 95. La saison des pluies avait déjà commencé et c'est avec un peu d'appréhension que nous nous sommes engagés sur la piste. Celle-ci s'est avérée très confortable et, du moins en saison sèche ou en début de saison des pluies, est parfaitement accessible à un véhicule normal. La visite traditionnelle au chef du village nous permet d'organiser la journée du lendemain. Nous dormons au camp Sonel.

Nous démarrons la randonnée samedi vers 7 h 30. Il est difficile de décrire l'itinéraire en détail et il semble qu'il existe divers sentiers en fonction des points de passage des rivières choisis par les guides. Nous partons à pied du camp Sonel et

Carte : Kribi 1/200 000ème

suivons une piste carrossable jusqu'à une petite rivière nécessitant une traversée en pirogue. La pirogue appartient à la collectivité. Pas de chance, elle est du mauvais côté de la rivière et l'un de nos deux guides traverse à la nage pour aller la chercher.

Nous traversons quelques villages avant de buter sur un deuxième cours d'eau. Il est possible de traverser soit en pirogue, soit sur un "pont de singe" particulièrement acrobatique. Plus loin, nos guides nous parlent de raccourcis évitant un trajet de 16 kilomètres... En fait il semble que les raccourcis n'en sont pas forcément et le seul problème consiste à traverser un bras très important du Ntem.

Nous finissons par trouver un piroguier qui accepte de nous prêter sa pirogue, fine et donc instable, moyennant 2000 F cfa. La pirogue est trouée et nos guides doivent colmater les trous avec de la glaise presque à chaque voyage. Nous sommes huit et trois voyages sont nécessaires.

Nous voici dans la réserve de Campo. Il reste une petite heure de marche dans une très belle forêt avant d'arriver à un point de vue dominant la première chute. Un peu plus loin, une petite fenêtre permet d'admirer une deuxième chute tout aussi spectaculaire. Enfin, nous accédons à la base de la troisième chute, moins haute que les deux précédentes mais beaucoup plus accessible. Il est midi et nous mangeons au bord de l'eau. Dommage que l'endroit ne soit guère propice à la baignade.

Nous repartons vers 14 h par le même chemin, progressant lentement en cherchant coléoptères, papillons et graines. Nous prenons un "raccourci" pour visiter en fait un piège à tortues, simple trou dans le sol glaiseux. Nos guides récupèrent deux tortues qui se sont laissées prendre et qui finiront probablement dans une soupe. Tout au long de ce "raccourci", nous sommes assaillis par les fourmis et nous traversons la deuxième rivière à la nage pour nous débarrasser de ces insectes. L'eau est d'une couleur douteuse mais excellente par ailleurs. Mais le temps passe et il nous faut repartir. Nous arrivons au camp vers 17 h. En fait, nous avons particulièrement flâné durant toute la journée et il est possible de faire l'aller-retour en six heures.

Il pleut une bonne partie de la nuit et, le lendemain, la piste est trempée. Nous devons rouler lentement sur une piste très glissante mais qui reste praticable. Nous arrivons à Meyo Centre vers midi et y mangeons du gibier dans un petit restaurant avant de rentrer tranquillement sur Yaoundé.

Le parc national du Dja

La rivière Dja décrit une large boucle de plus de 60 kilomètres de diamètre. Vers l'est, un affluent du Dja vient presque complètement fermer cette boucle, délimitant ainsi une grande île occupée par la forêt et quasiment inhabitée. Le parc National du Dja protège l'ensemble de cette zone. La forêt fait partie de la grande forêt du bassin du Congo. Malgré un braconnage trop important, la faune reste riche et comporte, entre autres, les grands mammifères de la forêt : éléphants, buffles, gorilles.

Le parc national du Dja a été inscrit en 1993 au patrimoine mondial. Cette inscription a permis de débloquent d'importantes subventions qui doivent être utilisées d'une part pour protéger la zone, d'autre part pour la valoriser afin de permettre la vie des villages environnants.

Il existe trois points d'entrée dans la réserve : Somalomo au nord, Lomié à l'est et Nlobessé à l'ouest.

Daniel et Josette, des amis de France viennent visiter le Cameroun pendant trois semaines. Ils sont passionnés par l'ornithologie et tout ce qui touche la nature. Il nous faut leur faire découvrir la forêt équatoriale primaire. Nous décidons d'aller au Dja en y pénétrant par Somalomo où se trouve une importante maison du parc.

Participants : Daniel et Josette Ariagno, Bernard, Josiane, Fabien et Stéphane Lips

Vendredi 16 février

Nous partons vers 10 h de Yaoundé. Nous mangeons à Ayos et abordons la piste en direction de Somalomo. Nous nous arrêtons à différents cours d'eau pour admirer (et attraper) quelques papillons. J'attrape ainsi un *Zalmoxis* mais il est un peu abîmé et je le relâche ce qui nous permet de le photographier et de le filmer. Nous passons à Messamena puis arrivons finalement à Somalomo vers 17 h. Après de longues formalités d'enregistrement à la police et au service du parc, nous nous installons dans la case de passage, très confortable. Après beaucoup d'hésitations, les responsables du parc nous permettent d'aller jusqu'au "camp américain".

Je retourne avec un responsable du parc à un village de pygmées Baka à 13 km de là pour y chercher un guide. Les pygmées ne sont pas très nombreux dans cette région. Le village ne comporte que quelques cases en poto-poto et quelques huttes traditionnelles.

Samedi 17 février

Nous devons démarrer à 6 h 30 mais les porteurs ne sont pas prêts. Lorsqu'ils arrivent enfin, c'est pour se lancer dans un long marchandage pour le prix de la journée et le poids des sacs (20 kg). Finalement, après les palabres d'usage, nous traversons le Dja avec la voiture sur le bac peu avant 8 h. Je dépose toute l'équipe à 5 kilomètres du bac, au départ de la piste dans la forêt puis revient poser la voiture au campement. Je rejoins l'équipe à pied avec Prosper, le garde. Il est 9 h quand nous nous engageons enfin dans la forêt. Une longue piste de 24 kilomètres nous conduit au "camp américain". Tous les 500 mètres, un ruban nous indique la distance restant à parcourir. Cela

nous aide à garder le moral. Inutile de préciser que plus le temps passe, plus nous attendons ces repères avec impatience. Nous arrivons finalement vers 17 h. Trois américaines, ornithologues et naturalistes, y font des études sur les singes, les calaos et sur la dissémination des graines. Leur mission dure de quelques mois à un an. Nous installons nos tentes près du campement des porteurs.

Dimanche 18 février

Les enfants, encore fatigués par le long trajet de la veille, préfèrent rester au campement. Daniel, Josette, Josiane et moi partons avec Prosper, Matthieu (le guide Baka) et Basil (un porteur) vers 7 h du matin. Nous apercevons des buffles sur un rocher herbeux, quelques singes et oiseaux dans la forêt, sans compter de nombreuses traces d'éléphants. Prosper et Matthieu nous donnent des explications sur la flore et la faune. Mais à part le moabi, très bel arbre facilement reconnaissable, il nous est difficile de différencier et de mémoriser les diverses espèces.

Nous revenons au campement vers 14 h après avoir parcouru une dizaine de kilomètres. Je me suis fait piqué par des fourmis et je fais une réaction allergique. Je décide de rester au camp l'après-midi. Le reste de l'équipe repart en fin d'après-midi pour revenir à la nuit tombante. Ils ont entraperçu des céphalopes "appelés" par le guide Baka.

Le soir, nous sommes invités par les américaines à boire le thé.

Lundi 19 février

Nous repartons vers 6 h 30 et observons une nouvelle fois les buffles. Nous faisons presque le même tour que la veille. Nous buvons l'eau d'une liane à eau et goûtons le miel des mouchérons.

Matthieu essaye d'appeler à plusieurs reprises les antilopes. Mais nous sommes probablement trop nombreux et les animaux se maintiennent à distance. Nous traversons un marécage pour aller à un rocher où il y a beaucoup de nids de picathartes chauves, un oiseau très rare. Malheureusement nous ne sommes pas à la période de nidification et les nids sont vides. Nous revenons au camp vers 14 h. L'après-midi nous restons à proximité du campement, observant, entre autres, deux groupes de singes.

Mardi 20 février et mercredi 21 février

Nous rangeons nos affaires et quittons le camp à 7 h pour la longue marche du retour. Nous arrivons à la grande piste vers 15 h puis traversons le Dja en pirogue. Nous réglons les dernières formalités

avec le parc avant de passer une nouvelle nuit dans la case de passage.

Mercredi nous repartons en direction de Yaoundé en passant par Akonolinga. Nous ne sommes guère pressés pour rentrer et en profitons pour faire de nombreuses haltes :

- près des cours d'eau pour observer les papillons,

- dans un village pour goûter le vin de palme et montrer les techniques de récolte à Daniel et Josette.

- à midi pour manger du gibier au bord de la piste.

- peu avant Akonolinga pour observer la technique d'une pêche au barrage. Toutes les femmes d'un village s'affairent à vider une portion de rivière de son eau (après avoir construit plusieurs barrages) afin de ramasser les poissons.

Chez les pygmées vers Lomié

Les pygmées représentent une population un peu mythique pour les européens que nous sommes. Au Cameroun, il existe trois populations distinctes de pygmées :

- les pygmées Tikar forment une toute petite communauté dans la vallée de Tikar à l'est de Bafoussam. Nous avons eu l'occasion de voir un groupe de danseurs lors d'une fête de Bafoussam mais nous n'avons pas eu l'occasion de visiter leur région,

- les pygmées du littoral. Il s'agit d'une population disséminée le long de la côte au sud de Kribi. Leur habitat ne diffère pas de celui des populations bantous de la même région (les maisons sont un peu plus petites). La plupart vivent de chasse, de pêche et d'un peu d'agriculture. Un village sur le bord de la Lobé joue la « carte touristique », accueillant et se laissant photographier (moyennant finance) par les visiteurs qui ont remonté la Lobe en bateau à partir des chutes.

- les pygmées Baka. C'est la population numériquement la plus importante, comptant plusieurs centaines de milliers de personnes. Vivant dans la grande forêt de l'est du Cameroun, c'est également la population qui a le mieux conservé le mode de vie traditionnel. Ils vivent une partie de l'année dans de petits villages le long des pistes, s'engageant de temps en temps comme journaliers auprès des Bantous. Mais pendant de longs mois, ils retournent dans la forêt dont ils connaissent les moindres secrets, vivant de cueillette, de pêche et de chasse. Souvent méprisés par les Bantous, menacés par la déculturation et le misérabilisme, ils ont actuellement du mal à trouver leur place dans la société camerounaise. Diverses organisations militent pour leur permettre de garder leur dignité et les accompagner dans l'évolution de leur mode de vie.

"Voir les pygmées" ne peut pas être un but en soi. Il faut les rencontrer dans de bonnes conditions, permettant un échange réciproque. Une des méthodes consiste à partir en randonnée dans la forêt avec un guide pygmée. Ce n'est pratiquement qu'au terme de notre séjour au Cameroun que nous arrivons à avoir assez de renseignements pour tenter l'aventure. Au sud de Lomié les pygmées sont majoritaires. Une mission "Le Bosquet" essaye d'organiser leur scolarité et de leur apporter un peu d'aide médicale. Peu à peu, autour de la mission de nombreuses cases se sont construites et c'est actuellement un véritable village qui s'est formé. Les pygmées y séjournent entre deux « voyages » dans la forêt. Le chef du village s'est fait un plaisir de nous accompagner dans la forêt, nous expliquant fièrement leur technique de pêche et de récolte. Nous n'avons malheureusement eu le temps que de faire deux courtes incursions dans la forêt. Il faudrait partir plusieurs jours, en dormant dans la forêt, pour mieux découvrir ce passionnant milieu.

Participants : Bernard, Josiane, Fabien et Stéphane Lips, Dany Durney

Samedi 30 mars

Nous partons de Yaoundé vers 9 h 30 en direction de l'est avec Dany Durney. Nous arrivons vers midi à Abong Mbang et y faisons notre halte repas. Continuant la piste vers Lomié, nous sommes stoppés vers 16 h par une crevaison. Je constate que je n'ai plus de manivelle dans ma voiture. Nous sommes donc condamnés à attendre un autre véhicule... et il n'y a pas beaucoup de circulation. Finalement, un taxi passe peu avant la tombée de la nuit. Je change rapidement la roue et nous arrivons à Lomié. Il est trop tard pour aller voir notre contact : Fidel Mpele. Nous allons donc directement à l'hôtel de la ville. Le confort est sommaire (de toute manière Lomié n'est pas électrifié). Nous mangeons du gibier que nous achetons dans la rue.

Dimanche 31 mars

Après un petit déjeuner pris à l'hôtel, nous allons à la recherche de Fidel. Nous le trouvons sur le chemin de l'église et prenons rendez-vous avec lui après l'office. Fidel nous amène chez lui puis à son bureau et enfin nous présente au sous-préfet et au maire. Après déjeuner, nous partons avec lui vers le sud pour aller jusqu'au Bosquet, une mission dirigée par trois soeurs. Nous prenons contact au passage, à quatre kilomètres au sud de Lomié, avec des pygmées qui acceptent de nous guider le lendemain en forêt pour nous montrer leurs pièges. Nous revenons à Lomié vers la tombée de la nuit et nous nous réinstallons dans l'hôtel.

Lundi 1er avril

Toujours avec Fidel, nous allons à notre rendez-vous avec les pygmées. Nous visitons les cases traditionnelles, nous faisant expliquer le fonctionnement des arbalètes. Puis nous partons dans la forêt vers 10 h avec deux guides. Nous faisons le tour de leurs pièges pour les relever. Malheureusement, ils sont tous vides. Une longue

marche nous amène jusqu'à une rivière. Les pygmées pêchent quelques petits poissons à la ligne histoire de nous montrer la technique puis nous revenons vers la piste. Il est 15 h. Je ramène Fidel à Lomié puis nous repartons en direction du Bosquet. Nous montons nos tentes dans la prairie devant la mission. Nous faisons le tour du village. Le chef du village accepte de nous guider en forêt le lendemain. Il fait très beau et c'est presque la pleine lune. Nous nous couchons vers 21 h.

Mardi 2 avril

A 8 h 30, nous repartons à pied dans la forêt avec le chef du village. Il est accompagné par un autre pygmée et par quatre enfants. Stéphane s'amuse comme un fou avec les enfants pygmées, jouant à la cachette dans la forêt, grim pant aux arbres et se balançant sur les lianes. Nous avançons lentement, visitant des huttes traditionnelles de branches et de feuilles, nous faisant expliquer l'utilisation des diverses plantes. Nous nous arrêtons vers midi près d'une rivière puis poursuivons jusqu'à un autre cours d'eau une demi-heure plus loin pour y faire un nouvel arrêt. Il est temps de rebrousser chemin. Sur le chemin du retour, nous aidons nos guides à ramasser des champignons. Cette balade nous confirme que la forêt est un milieu finalement agréable et nous rêvons d'y passer plusieurs jours.

Mercredi 3 avril

Nous repartons tranquillement vers 9 h après avoir pris congé des soeurs. Il fait très beau et il y a beaucoup de papillons qui volent sur la piste... ce qui multiplie les arrêts.

Nous prenons une piste vers l'ouest en direction de Messamena. Nous passons près de la scierie Pallisco et en profitons pour manger du gibier dans le village attendant. Nous arrivons à Akonolinga vers 17 h. Il nous reste 120 kilomètres de route goudronnée et nous sommes de retour à Yaoundé vers 18 h.

Le parc national de Korup

Le parc national de Korup protège une zone de forêt humide à l'ouest du Cameroun. Cette forêt fait partie de la grande forêt de l'Afrique de l'ouest (actuellement très morcelée) et présente des espèces floristiques et faunistiques distinctes de celles de la forêt du bassin du Congo qui recouvre toute la partie sud du Cameroun.

Le parc est géré par le WWF. Une partie du parc est sillonnée par des sentiers et il est possible de faire des randonnées dans le parc de durée très variable avec guide et porteurs. On passe la nuit dans des clairières aménagées pour le camping.

Participants : Josette et Denis Ballini, Jacky et Dany Brin, Bruno Karaboghossian, Christelle Arnaud Pépin-Müller, Patricia Grienbaum, Bernard, Josiane, Fabien et Stéphane Lips.

Dimanche 5 février

Une fois n'étant pas coutume, c'est au sein d'un groupe important que nous quittons Yaoundé vers 8 h du matin en direction de Douala. Nous arrivons à Kumba vers 13 h et y mangeons dans une petite gargotte. La voiture "Brin - Ballini" passe devant. Malgré une crevaillon, ils arrivent à Mudemba vers 17 h 30. Nous suivons la voiture de Christelle et d'Arnaud qui tombe en panne peu avant Lobé sur un problème d'allumage. Avec l'aide d'un mécanicien du village, nous réussissons finalement (le moral passant par des hauts et des bas) à redémarrer deux heures plus tard. Nous arrivons à Mudemba en pleine nuit vers 19 h. Nous finissons par retrouver le reste de l'équipe au Hyas Hôtel. Ils ont eu le temps de passer au bureau des guides pour préparer la randonnée.

Lundi 6 février

Lever vers 7 h, petit déjeuner, préparation des sacs et attente du guide. Nous partons enfin à 9 h et allons en voiture jusqu'au pont suspendu qui marque l'entrée du parc à 10 kilomètres de Mudemba. Je refais un voyage en ville pour chercher les porteurs. Il est 10 h 30 lorsque nous traversons le pont. Nous sommes 12, plus 7 porteurs et le guide. Les porteurs partent directement à notre lieu de campement. Pour notre part, par de très bons sentiers, nous passons à Irénée Camp où nous déjeunons puis, après de multiples haltes, nous rejoignons Chimpanzé Camp vers 17 h. La forêt est très belle et le guide nous fournit de nombreuses explications concernant les arbres et les fruits. A part de nombreux papillons, nous ne voyons quasiment pas d'animaux. Nous installons nos tentes et nos moustiquaires dans la clairière. Après dîner, nous passons une veillée "chants et jeux" avant de nous coucher vers 22 h.

Mardi 7 février

Lever vers 7 h... et départ vers 9 h. Nous continuons notre boucle pour revenir lentement (14

kilomètres) vers le pont. Au passage, nous continuons à observer les arbres, chercher des graines. Nous montons sur une colline pour un point de vue... Nous sommes de retour au pont suspendu vers 17 h.

Mercredi 8 février

Les Brin et les Ballini reprennent le chemin de Yaoundé. Le chef des guides nous apprend qu'il est possible de faire une balade en bateau dans la mangrove... mais que c'est trop tard pour aujourd'hui. Nous décidons de faire la promenade le lendemain. Il est 10 h 30 et pour meubler la journée, nous partons au "port". Nous déjeunons dans la palmeraie puis nous nous installons au bord de la rivière en amont du pont et en aval des dernières chutes. Nous nous baignons longuement en profitant du soleil.

Jeudi 9 février

Nous retournons au bureau des guides. Le conducteur du bateau n'est pas au rendez-vous et personne n'est au courant de rien. Un des responsables finit par aller chercher le conducteur. Celui-ci nous signale que le bateau du parc est en panne mais nous assure qu'il y a un bateau au port. Nous y allons... pour y apprendre qu'il n'est pas possible de partir à cause de la marée basse. Il faut attendre le début de l'après-midi. Nous exprimons notre mécontentement et décidons de ne pas insister davantage.

Il est 11 h lorsque nous quittons Mudemba. Après Ekondo, nous quittons la piste principale pour rejoindre directement Idénao. Nous nous engageons sur une étroite piste caillouteuse. Le paysage est très beau mais la voiture de Christelle et d'Arnaud avance lentement. Nous finissons par arriver à Idénao vers 16 h. Nous allons directement à l'hôtel à 16 km de Limbé. La pluie qui commence à tomber ne nous empêche pas de profiter de l'océan. Nous passons notre vendredi à profiter de la plage avant de rentrer tranquillement sur Yaoundé.

Les sommets de l'ouest camerounais

Le Mont Cameroun

Point culminant du Cameroun et de toute l'Afrique de l'ouest, le Mont Cameroun atteint 4100 mètres d'altitude. L'ascension se fait dans la forêt humide pour le premier tiers puis dans un paysage d'herbe rase, de scories volcaniques et de lichen. Le sentier, bien tracé dans la forêt, est souvent très raide, prenant droit dans la pente, plus haut.

Il est possible de faire l'ascension du Mont Cameroun en deux jours : montée au deuxième ou au troisième refuge le premier jour, montée au sommet et redescente vers Buéa le deuxième jour. Mais on prend le risque d'être trop fatigué pour apprécier la balade.

Avec les enfants, nous avons préféré consacrer trois jours à cette balade. Ce choix nous a permis de faire une ascension tranquille (montée au deuxième refuge le premier jour, montée au sommet et descente au deuxième refuge le deuxième jour, redescente à Buéa le troisième jour) et d'avoir le temps de visiter et de topographier la grotte Gaskin qui s'ouvre à proximité du deuxième refuge.

Participants : Josiane, Bernard, Fabien et Stéphane Lips

Judi 10 février

Partis en fin de matinée de Yaoundé, nous arrivons à Buéa vers 17 h. L'office du tourisme est fermé et nous nous adressons à l'alliance franco-camerounaise pour obtenir l'autorisation de monter sur le volcan. Le responsable de la bibliothèque nous amène auprès d'un responsable de l'office de tourisme qui nous promet guide et porteurs pour le lendemain. Après discussion, nous fixons l'heure du départ à 7 h 30 (ils voulaient nous faire partir à 5 h du matin !).

Vendredi 11 février

Nous démarrons vers 7 h 30. Le sentier passe à travers les cultures puis pénètre dans une belle forêt. Nous avons des sacs d'environ 15 à 20 kg. Notre guide et le porteur portent à peu près la même charge. Nous arrivons au chalet N°1 vers 10 h 30. Le sentier quitte la forêt peu après et nous nous retrouvons au pied du "mur" de 900 mètres de dénivélé. Nous commençons vaillamment la montée mais nos forces faiblissent au fur et à mesure. A partir de "l'arbre", notre progression devient ridiculement lente : du style 20 pas et je m'arrête. Guide et porteur n'avancent pas mieux. Nous arrivons au chalet vers 14 h 30.

Je me mets à la recherche de la Grotte Gaskin qui s'ouvre tout prêt du chalet. Les guides sont au début très réticents pour nous laisser pénétrer sous terre mais finissent par renoncer à nous en dissuader. Josiane cherche des animaux cavernicoles (la faune est très pauvre), je fais quelques photos. Quatre personnes qui étaient au chalet nous accompagnent jusqu'au fond. Nous ressortons vers 17 h. Josiane et moi repartons immédiatement vers l'amont. Nous constatons rapidement que la topo publiée par B. Gèze est incomplète. La galerie est beaucoup plus longue

que les 180 mètres annoncés. Il nous faudra donc faire la topo. Il se fait tard et nous revenons au chalet. Nous dînons puis dormons par terre puisqu'il n'y a plus de place sur les couchettes.

Samedi 12 février

La nuit a été très bruyante mais le matin l'est encore davantage puisque les premiers se lèvent vers 5 h pour démarrer à 6 h. Nous laissons partir tout le monde devant et démarrons l'ascension vers 8 h. Nos sacs sont presque vides et la montée est régulière. Nous arrivons au chalet N°3 à 10 h, puis au sommet vers midi. Il fait très beau. La vue sur les flancs de la montagne est dégagée. A la descente, nous passons près d'un sommet annexe et près du cratère de l'éruption de 1985.

La descente jusqu'au chalet N°3 est agréable mais le mur suivant est raide. Les enfants se fatiguent et notre progression se ralentit. Il est finalement 14 h 30 lorsque nous arrivons au chalet N°2, bien fatigués.

Vers 16 h, Josiane et moi repartons dans la grotte Gaskin pour en faire la topo. Nous commençons par la partie amont et il est 17 h 30 lorsque nous retrouvons la lumière du jour. Nous retournons au chalet pour récupérer une bobine de fil et repartons immédiatement vers la branche aval. Il est finalement 19 h lorsque nous terminons la topo. La nuit est plus calme que la précédente puisque nous sommes presque seuls dans la cabane.

Dimanche 13 février

Nous démarrons du chalet vers 7 h 40 et descendons lentement mais régulièrement. Nous arrivons au premier chalet vers 9 h 30 puis à la voiture vers 11 h. Les enfants marchent très bien mais sont bien contents (nous aussi) d'arriver.

Le Mont Etindé (Le petit Mont Cameroun)

Participants : Daniel Byesse, Bernard et Josiane Lips
Dimanche 29 avril 1996

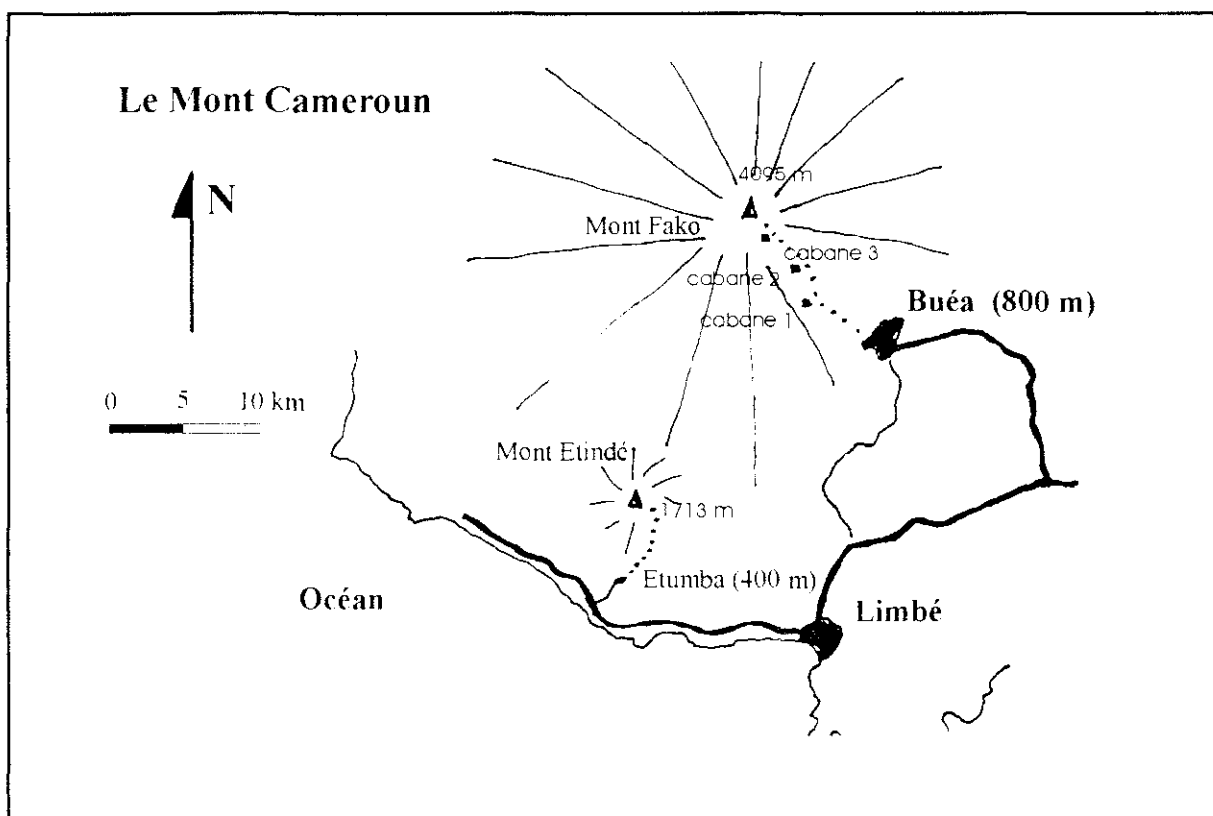
Le Mont Etindé, connu également sous le nom de "Petit Mont Cameroun" est très visible de Limbé. Il s'agit d'un volcan secondaire qui s'est formé sur les pentes sud du Mont Cameroun. Malgré son altitude somme toute modeste (1700 m), ce sommet est bien individualisé par rapport au Mont Cameroun. Le sommet est très effilé et l'on devine que les pentes terminales doivent être très raides. Le sommet est entièrement recouvert par la forêt humide.

Nous renseignant à l'hôtel "Mile 16", nous apprenons qu'un sentier, entretenu par les chercheurs du jardin botanique de Limbé permet d'atteindre le sommet. La gérante de l'hôtel nous organise la randonnée.

Nous devons être presque une dizaine à tenter l'ascension, mais l'appel de la plage est le plus fort et finalement nous ne sommes plus que trois (Daniel, Josiane et moi) à nous lever à 7 h, en ce dimanche 28 avril. Par une belle piste, nous arrivons au village de Etumba vers 8 h. Notre accompagnateur se lance dans de longues palabres pour obtenir un guide. Nous démarrons à pied vers 9 h, pénétrant rapidement dans la forêt primaire.

Le sentier est bien tracé. Nos guides avancent très lentement. Nous en profitons pour admirer les arbres, les fougères arborées et les fleurs. A midi, les guides nous préviennent que le sommet est trop loin et que nous ne pourrions pas l'atteindre aujourd'hui. Nous changeons de rythme et partons de l'avant. L'un des guides, devant notre détermination, finit par nous suivre. Il nous rattrape 45 minutes plus tard, complètement essoufflé. Le sentier est très raide et c'est en quasi-escalade en s'aidant des arbres que nous gravissons quelques "murs" très raides. Nous arrivons finalement au sommet vers 13 h 30. Une petite clairière a été taillée mais la vue est très limitée, essentiellement à cause des nuages. Après une petite halte d'une heure, nous reprenons le chemin de la descente et retrouvons le deuxième guide et l'accompagnateur de l'hôtel à une heure du sommet. Nous sommes de retour à la voiture vers 17 h. Retour à l'hôtel ... et baignade.

Remarque : La forêt, sur les flancs du Mont Etindé, est particulièrement belle. Le sommet est loin d'être le seul intérêt de la balade. Il est donc possible d'en profiter à tout niveau sportif.



Le Manengouba

Culminant vers 2411 m d'altitude, le Manengouba fait parti des plus haut sommets du Cameroun. Il s'agit d'un ancien volcan et son originalité est due au très vaste cratère, de plusieurs kilomètres de diamètre, occupé par un splendide alpage. C'est un monde à part où les chevaux et les zébus sont les maîtres. Deux villages peuls vivent ainsi de l'élevage. Cet alpage est également un lieu rêvé pour installer sa tente. Les deux lacs qui occupent des cratères secondaires sont très beaux mais peu accessibles.

Moyennant l'utilisation d'un véhicule 4x4, il est possible de monter en voiture jusqu'au bord des lacs. La piste est souvent défoncée après la saison des pluies. Il est nécessaire de sacrifier à un poste de péage dans le village de Bangem.

Les pentes du Manengouba se prêtent également à diverses randonnées.

Pour notre part, nous avons consacré trois week-ends à ce site fantastique :

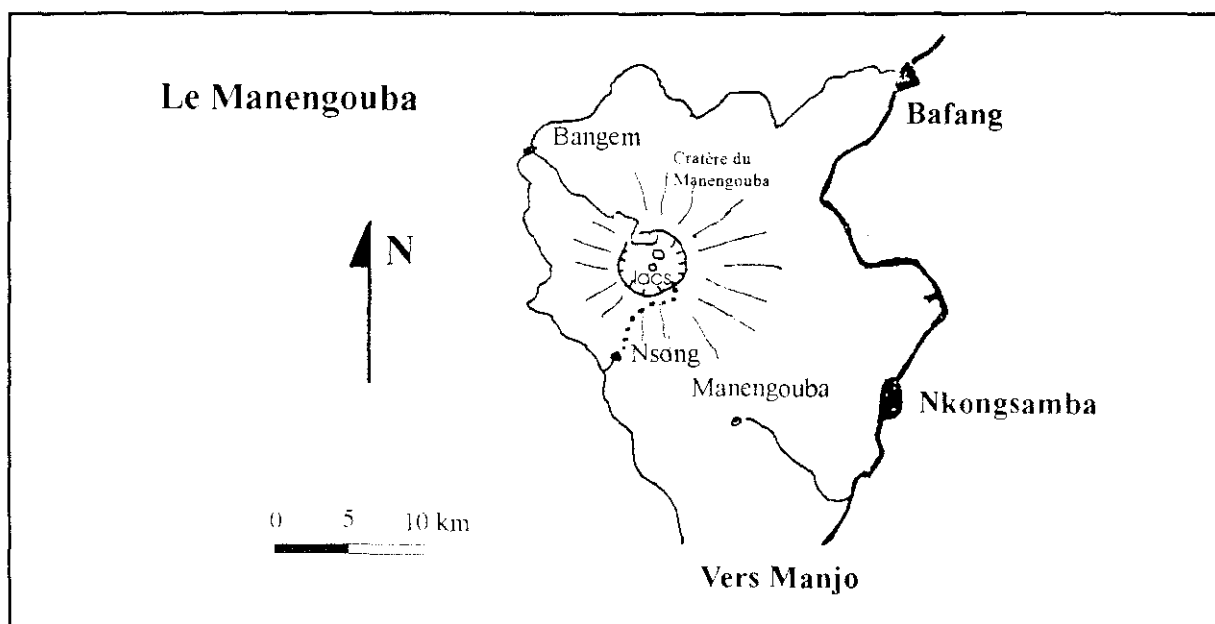
- le samedi 12 novembre 1994, nous montons pour la première fois dans le cratère. La piste est défoncée et la conduite, surtout en descente, en devient presque dangereuse. Nous passons une nuit au bord du lac mais une des dernières pluies de la saison rend le séjour un peu frustrant. Il nous faudra revenir.

- le samedi 25 novembre 1995, nous revenons au Manengouba au sein d'une vaste collectivité. Nous sommes 13 adultes et 12 enfants répartis dans 6 voitures tout terrain. La prairie est vaste et il y a de la place. Cette fois-ci le beau temps est au rendez-vous et nous pouvons dormir à la belle étoile. Nous avons d'ailleurs droit à un spectacle magnifique et certainement inhabituel.

Nous sommes en pleine saison des amours des lucioles et, toute la nuit durant, des millions de lucioles (une dizaine par mètre-carré) clignotent en phase autour de nous. Couchés dans nos duvets, nous sommes comme suspendus entre le ciel étoilé et ces innombrables lumières clignotantes. Des amis, certains venus la semaine précédente, d'autres la semaine suivante, n'ont pas bénéficié du même spectacle.

- le samedi 16 mars 1996, nous effectuons une dernière ascension, cette fois-ci à pied à partir de la face sud avec M. et Mme Essoh. Nous n'avons que peu d'indications. Vers 9 h, nous arrivons au village de Manengouba d'où est originaire M. Essoh. Mais nous ne trouvons aucun guide dans ce village et nous finissons par comprendre que le chemin est long et très malaisé. Nous reprenons la voiture, revenons sur la route et prenons une piste à Manjo en direction de Bangem. La piste d'abord assez bonne, se détériore au fil des kilomètres. La pluie de la veille n'arrange rien et c'est d'extrême justesse que nous arrivons, vers 11 h, à la chefferie de Nsong. L'accueil est très sympathique et l'adjoint du chef nous fournit deux jeunes guides. Nous partons sacs sur le dos vers 11 h 30.

Le chemin est bien tracé dans une forêt très dégradée. La fin de la montée est raide. Nous atteignons finalement le rebord sud-est du cratère vers 14 h 15. Nous n'avons pas assez de temps pour descendre jusqu'aux lacs et nous nous contentons de profiter du soleil et de la très belle vue. La descente se fait en un peu moins de deux heures et nous revenons au village avec les premières gouttes de pluie.



Le Mont Okou

Participants : Jérôme et Pascale Delatour, Josiane, Bernard, Fabien et Stéphane Lips, Dany Durney, Patricia Grienbaum

Le Mont Okou culmine à 3010 mètres d'altitude. C'est le deuxième sommet du Cameroun, après le Mont Cameroun, et le seul "3000 mètres". Nous passons à Okou vers le fin des vacances d'avril 1995, après avoir parcouru la Ring Road pendant une semaine. Notre arrivée coïncide avec la fin du festival de danse annuel. Nous sommes reçus par le Fon d'Okou et lui faisons part de notre désir d'escalader la montagne. Il nous met en contact avec les guides.

Le samedi 1er avril 1995, nous nous réveillons à 5 h pour partir à 6 h 30 avec un guide. Il a plu presque toute la nuit, mais aujourd'hui, il fait beau. Nous démarrons à pied à partir du village qui est situé à presque 2000 mètres d'altitude. Il n'y a

donc guère plus de 1000 mètres à gravir. Le sentier chemine dans une belle forêt humide. Il est parfaitement entretenu et des repères indiquent même l'altitude tous les 100 mètres. Non loin du sommet, nous quittons la forêt pour aborder une zone d'alpage. Une dernière grimpe nous mène au point 3010 (balise géodésique). Les arrivées s'échelonnent de 9 h 10 à 10 h. Nous reprenons le chemin de la descente vers 10 h 30 pour arriver aux voitures vers midi trente.

Dans l'après-midi, nous allons au lac d'Okou (petite baignade). La piste d'accès est très mauvaise mais le trajet nous rapproche de Bamenda. Après le lac, une longue descente de 2000 mètres de dénivelé par une piste à la limite du roulant nous ramène dans la plaine puis à Bamenda.

Le Mont Lefo

Dimanche 19 mai 1996

Participants : Daniel Byesse, Dany Durney, Vincent Pocchard, Bernard et Josiane Lips

Situé peu avant Bamenda, dans le massif de Bambili, le Mont Lefo culmine vers 2550 d'altitude. C'est le cinquième sommet du Cameroun. L'accès en est particulièrement aisé. A 20 kilomètres avant Bamenda, une bonne piste sur la droite amène au domaine agricole de Santa Coffee. La piste gravit le flanc d'un ancien volcan. Plusieurs belles petites cascades égayent le paysage. Le domaine agricole occupe le fond de l'ancien cratère volcanique. Jadis, l'ensemble du cratère était consacré à la culture des caféiers. Actuellement, le domaine est presque à l'abandon. Pour monter au sommet du Mont Lefo, il faut laisser la voiture au point haut de la piste juste

avant la redescente dans le cratère. Le sommet semble tout proche. Il suffit de suivre l'arête la plus évidente pour atteindre le point culminant en environ une heure.

Pour notre part, trouvant cet itinéraire trop facile, nous nous sommes engagés dans un sentier en flanc est. Coincés par une profonde ravine, nous avons essayé de monter droit dans la pente herbeuse, de plus en plus raide, se terminant par de petits ressauts rocheux. Nous n'avons réussi qu'à nous faire de belles frayeurs avant de revenir, sagement, sur l'itinéraire normal.

Les Monts Bamboutos

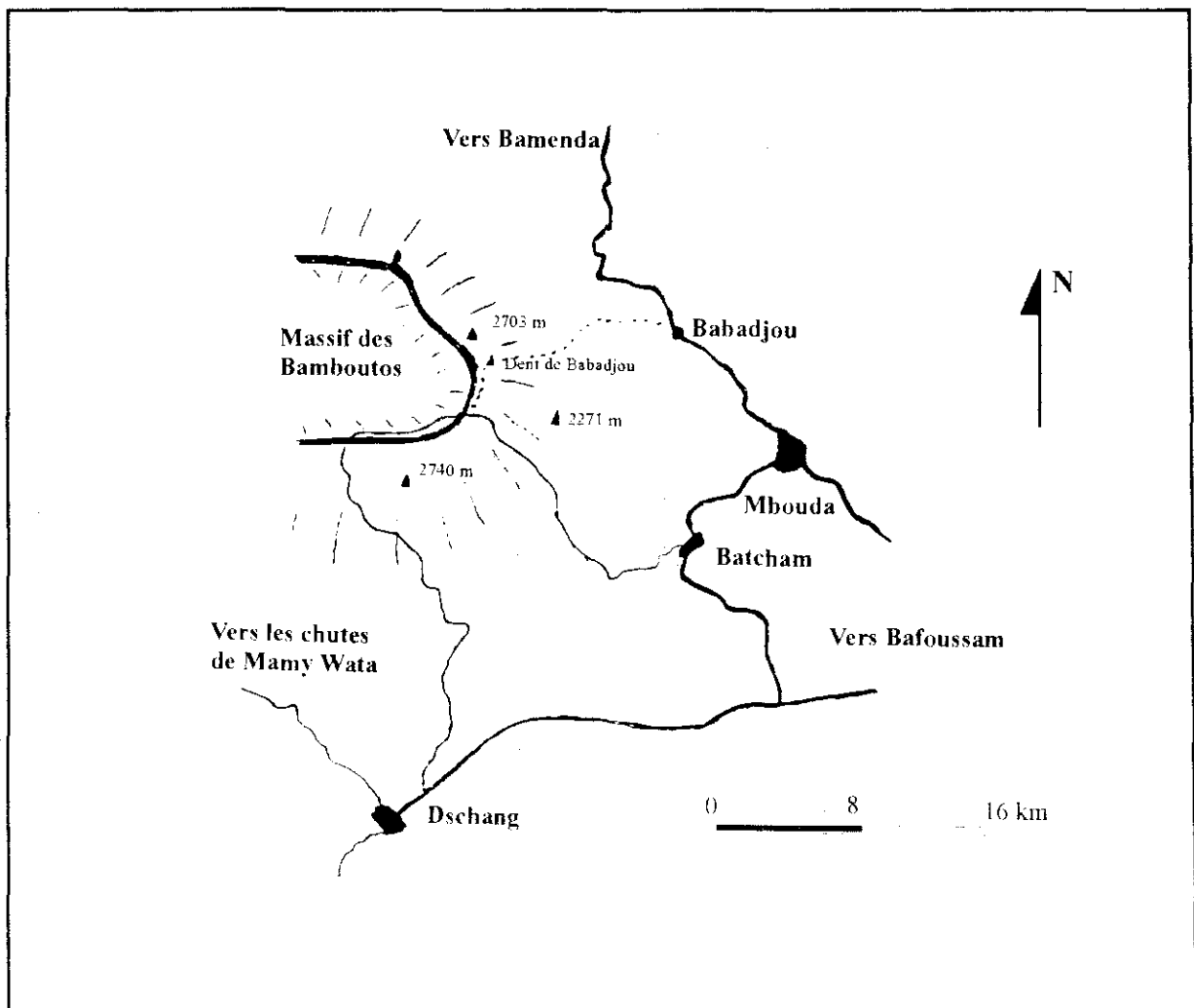
Participants : Daniel et France Harran, Monique Becker, Bernard, Josiane, Fabien et Stéphane Lips

Les Monts Bamboutos forment une longue arête en forme de demi-cercle culminant à 2740 mètres d'altitude et dominant les villes de Mbouda et de Dschang. Il s'agit d'une zone d'alpage et les troupeaux de zébu sont nombreux. Une piste, nécessitant un véhicule tout terrain monte jusqu'à un col vers 2500 m d'altitude. Il est possible d'effectuer un beau circuit en voiture à partir de Dschang. Mais, il est surtout possible de faire une belle randonnée sur la crête à partir de ce col.

Le samedi 6 novembre 1993, nous partons ainsi du col vers midi en direction du sud et de la Dent de Babadjou. L'itinéraire ne présente aucune difficulté puisqu'il suffit de suivre la crête. Pourtant, la dent reste invisible. Arrivés au sommet d'un dôme, nous nous engageons dans une descente épique à travers une forêt de bambous en suivant un très vague sentier pour déboucher presque au pied de la dent.

Celle-ci mérite bien son nom. Il s'agit d'un cône, presque parfait, arrondi au sommet. Nous n'avons pas le temps d'effectuer l'escalade et d'ailleurs une corde serait probablement utile, ne serait-ce que pour assurer la descente. Il est 16 h 30 et il est plus que temps de faire demi-tour. Après une longue marche forcée, nous arrivons aux voitures presque à la tombée de la nuit.

Remarque : il est possible d'accéder à la Dent de Babadjou à partir du village de Babadjou (route de Bafoussam à Bamenda). La dent est visible de ce village et un sentier suit le vallon, passant la zone des cultures avant de continuer sur les alpages.



Mont Mbepit

Une baignade dans le lac de Mfou

Participants : Bruno, Nadine et Théo Karaboghossian, Bernard, Josiane, Fabien et Stéphane Lips, Daniel Harran, Patricia Grienbaum (30/04/95 au 01/05/95)

Carte : Bafoussam 1/200 000ème

Accès et site

Le massif du Mbepit, situé à l'est de la route qui mène de Foumbot à Foumban, forme un ensemble bien individualisé. En sortant de Foumbot, quelques centaines de mètres avant le panneau de publicité "Foumban 33 km", il faut prendre une piste sur la droite. La piste traverse plusieurs hameaux pour aboutir dans une carrière. Les jeunes du village se proposent de guider jusqu'au lac. En fait, peu avant la carrière, il faut repérer, sur la gauche, l'amorce peu marquée d'une mauvaise piste. Les premières centaines de mètres nécessitent obligatoirement un tout terrain. En l'absence d'un tel véhicule, la seule possibilité consiste à poursuivre à pied et il faut compter une petite heure de marche pour accéder au cratère. Les heureux possesseurs d'un 4x4 passent l'obstacle sans problème et arrivent dans un beau paysage de prairie. Il faut prendre sur la gauche lors de la seule intersection pour aboutir à l'extrémité d'un petit vallon verdoyant. Le cratère volcanique, entouré de falaises, se devine juste en face et il ne reste qu'une grimpe d'une centaine de mètres de dénivelé pour accéder à la lèvre du cratère. Le lac de Mfou occupe tout le fond du cratère 130 mètres plus bas.

Les massifs volcaniques de l'ouest du Cameroun forment un monde à part. Le contraste est frappant entre les plaines intensément cultivées, parsemées de maisons, sillonnées par les pistes et les régions d'altitude supérieure à 1500 mètres, presque vides de toute occupation humaine et consacrées uniquement à l'élevage.

Ainsi le massif du Mbepit représente une surface d'environ 40 kilomètres carrés. Quelques familles de peuls y pratiquent l'élevage. La majeure partie de la surface est occupée par la prairie, mais les pentes restent riches en arbres dont beaucoup de goyaviers et il reste des îlots de forêt dense. Le centre du massif est constitué par plusieurs larges vallons offrant une multitude d'endroits idéaux pour camper. Le massif culmine à l'est à 1988 mètres d'altitude sous la forme d'un grand dôme au relief peu vigoureux. Le cratère du Mfou est situé à l'extrémité ouest du massif et culmine vers 1600 mètres. Les formes restent très jeunes donnant au cratère un aspect très spectaculaire. Nous avons

installé nos tentes à proximité de ce cratère. L'endroit est idyllique : tranquillité, verdure, arbres donnant de l'ombre (et des goyaves...). Plusieurs randonnées sont envisageables à partir de cette base :

* Le tour du lac

Faisable en moins d'une heure, cette petite randonnée mérite d'y consacrer plus longtemps pour apprécier les multiples points de vue d'une part sur le lac, d'autre part sur la plaine de Foumbot.

* L'accès au sommet du Mbabit

Le sommet se devine à partir du cratère du Mfou. Il est possible soit de se rapprocher en voiture, soit de partir à pied en traversant le vallon puis en abordant les pentes herbeuses. A partir du camp de base il faut compter deux à quatre heures aller-retour selon le rythme de marche.

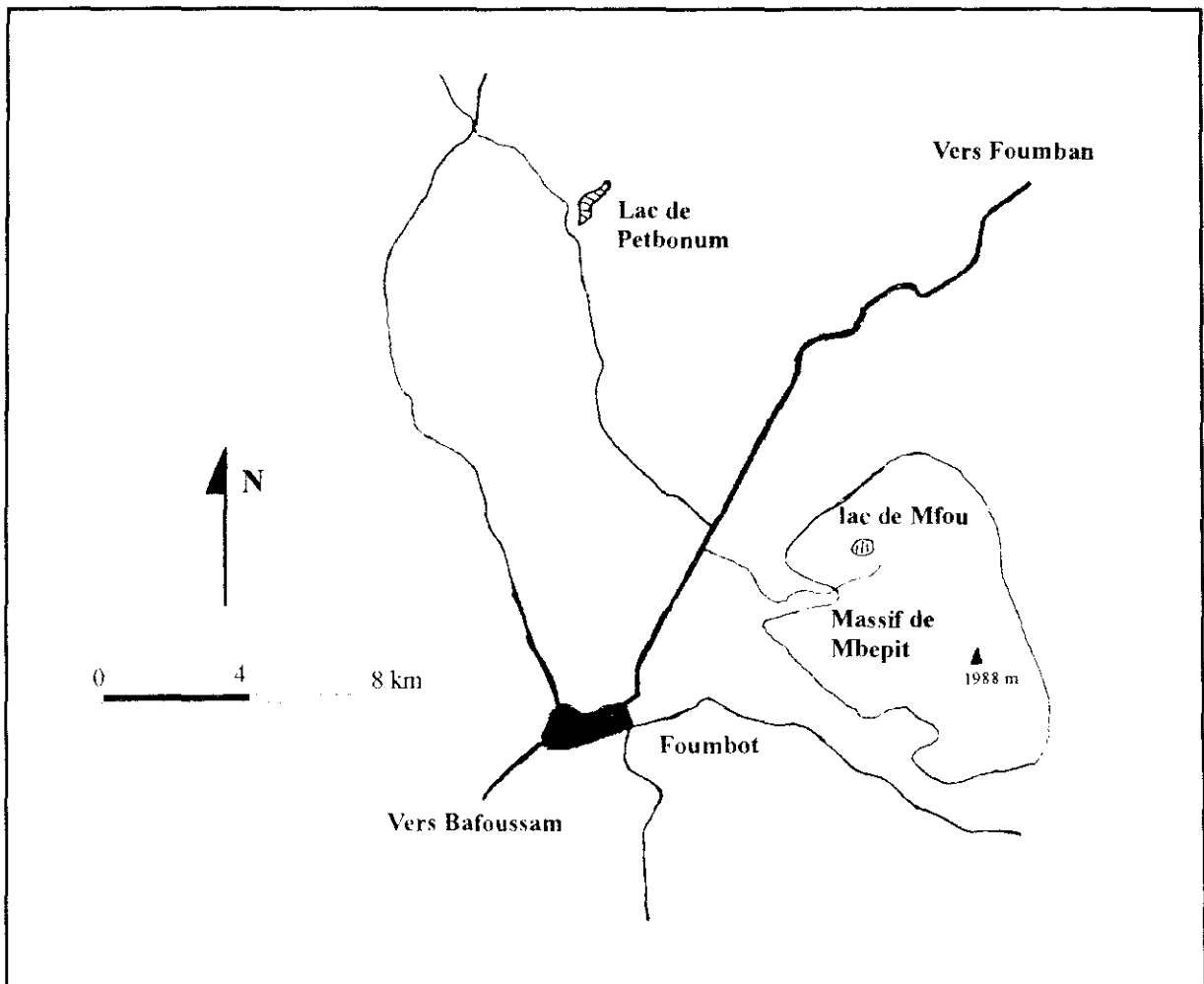
* Une baignade dans le lac

Il est toujours frustrant de voir un magnifique lac sans pouvoir s'y baigner mais la baignade dans le lac de Mfou se mérite et il faut prévoir 200 mètres de corde ainsi que descendeur et poignées de remontées. Tout autour du lac, ce ne sont que falaises et pentes herbeuses très raides. En faisant le tour du lac, il est assez facile de déterminer le point d'attaque le plus facile. Il est situé à quelques dizaines de mètres à gauche du chemin d'accès.

Un petit buisson à côté du chemin permet d'attacher la corde qui sert d'assurance dans une pente herbeuse très raide. Cinquante mètres plus bas, on arrive à des palmiers, nouveau point d'amarrage. La pente devient plus raide. Un arbre permet un troisième amarrage. Plutôt que de s'engager dans la goulotte sur la droite, où les risques de chutes de pierre sont importants, il vaut mieux traverser vers la gauche pour accéder à un groupe de rochers. Nous y avons planté une cheville (spit) pour un quatrième amarrage. La vingtaine de mètres de dénivelé qui reste à franchir est quasi verticale. Deux arbres permettent de fractionner la descente et d'éviter des frottements de la corde. Nous prenons pied sur une petite grève. Il ne reste plus qu'à se mettre en maillot et à

plonger dans l'eau qui est à une température idéale. C'est presque paradisiaque. Une famille de babouins habite dans les arbres de l'autre côté du lac. Ils ne sont guère satisfaits de notre incursion (il n'y a plus moyen d'être tranquille !) et nous le font comprendre en "aboyant" et en lançant des cailloux dans l'eau.

La remontée des 130 mètres de dénivelé se fait sans problème pour qui possède un minimum de technique sur corde... mais arrivé en haut, on se met à rêver d'une nouvelle baignade... Mouvement perpétuel... Il faudrait suggérer au syndicat d'initiative de placer les lacs au sommet...



Les fêtes de l'ouest

L'ouest, admirable par ses paysages, ses lacs et ses cascades l'est aussi et surtout par la splendeur de ses fêtes.

* Les plus nombreuses de ces fêtes correspondent aux funérailles organisées en général durant la saison sèche. Il est assez facile de se faire inviter par des collègues ou des amis camerounais. Les funérailles des rois, princes ou personnages importants donnent lieu à des cérémonies impressionnantes auxquelles tout un chacun peut assister. Mais ces funérailles sont rarement annoncées et le problème consiste à se trouver au bon endroit au bon moment.

* Certains villages ont gardé des fêtes soit d'initiation soit "du trône". Ces fêtes ont en général lieu tous les deux ans. Il est un peu dommage que toutes les fêtes (Bafoussam, Foumban, Baleng) aient lieu la même année, toutes au mois de décembre des années paires (ou éventuellement au début janvier suivant).

* D'autres fêtes spectaculaires sont organisées à l'occasion de l'intronisation d'un nouveau roi.

* Enfin certains villages organisent de plus en plus fréquemment des festivals ou des foires, prétextes à la venue de groupes de danseurs. Nous avons ainsi assisté, par hasard, pendant quelques heures, au festival de danse traditionnelle organisé chaque année à Oku (Ring Road) vers le mois d'avril. Ce festival dure quatre jours, mobilisant tout le village et les environs.

Foumban : la fête du Ngoum

En 1394, les Bamouns, venus du nord du Cameroun livrent une bataille contre une importante tribu de l'actuelle région de Foumban. La date de cette bataille a été choisie comme origine de la création du sultanat de Foumban. Depuis 600 ans, la même dynastie gouverne cette région.

Tous les deux ans, une fête commémore l'anniversaire de cette bataille. Cette fête, à cause de son caractère nationaliste, avait été interdite lors de la colonisation française. Ce n'est que très récemment que le sultan de Foumban a remis en vigueur cette tradition afin de promouvoir la richesse culturelle des Bamouns.

En 1994, la fête revêtait un caractère exceptionnel puisqu'il s'agissait du 600ème anniversaire de la création de la dynastie.

Samedi 17 et dimanche 18 décembre 1994

Nous sommes plusieurs coopérants à partir de Yaoundé vers 6 h du matin. La route est longue mais sans problème et nous arrivons à Foumban vers 11 h. Un service d'accueil repère rapidement les touristes et nous sommes aiguillés vers la cour d'apparat où nous prenons place à l'ombre, assis par terre.

La cérémonie, à laquelle assistent de nombreuses personnalités et chefs traditionnels est solennelle et un peu guindée. Nous assistons au discours du Sultan de Foumban, au défilé des descendants de toute la dynastie puis au défilé des délégations des divers quartiers. La cérémonie se termine vers 14 h.

Après la cérémonie, nous allons dans la cour du palais où s'exhibent divers groupes de danseurs dont un groupe de pygmées Tikar.

Vers 16 h 30, nous repartons en voiture vers Foubot et nous prenons la piste vers le lac Petbonum. Nous montons tentes et moustiquaires sur le bord du lac.

Dimanche, nous assistons au lever de soleil sur le lac et nous repartons à Foumban où nous arrivons vers 10 h. Nous nous installons de nouveau dans la cour d'apparat pour assister au "retour des guerriers", présentant leur trophée au roi et faisant allégeance au roi. La cérémonie est beaucoup plus colorée et finalement plus spontanée que la veille. Chaque quartier de la ville a constitué son "groupe de guerriers" armés qui de sabre, qui de lance, qui de vieux fusils. Les appareils photos crépitent.

La cérémonie se termine vers midi. Nous repartons directement vers Yaoundé.

Le Ntie Ngoung à Baleng (près de Bafoussam)

"Qu'est-ce que le Ntie Ngoung ? Il s'agit d'une série de rituels qui ont lieu tous les deux ans au mois de décembre, qui durent 9 semaines et qui rassemblent tous les ressortissants de Baleng, village de près de 30 000 âmes. Le Ntie Ngoung, c'est également la période initiatique des jeunes, celle de la consécration des femmes ayant accouché de jumeaux et, d'une manière générale, celle du ressourcement collectif de l'ensemble du village. les divers rituels sont interdits aux étrangers. Cependant le "Ntie Ngoung" s'achève toujours par des réjouissances populaires sur la grande place de la chefferie où on peut alors voir toutes ces danses, tous ces masques, toute cette culture vivante qui font l'étonnement du visiteur."

En décembre 1995, un de mes étudiants m'apprend l'existence de cette fête en me remettant le texte ci-dessus. Ayant programmé un voyage dans le nord à l'occasion des vacances de Noël, nous ne pensons pas y assister et je prends peu de renseignements.

Au dernier moment, nous décidons de rentrer du nord par la piste de l'ouest, ce qui nous fait passer à Bafoussam le dimanche 1^{er} janvier, jour de la fête.

Dimanche 1er Janvier 1995

Après un réveillon très frugal passé dans un petit hôtel à Bankim, petite ville sur la piste de l'ouest, nous reprenons la piste vers 7 h et rejoignons le goudron à Fouban. A Bafoussam, nous prenons la piste vers Baleng. Les personnes interrogées à Bafoussam, soit ne connaissent pas l'existence de la fête, soit nous préviennent que celle-ci est interdite aux étrangers. Nous décidons néanmoins d'aller voir sur place et arrivons à la chefferie de Baleng vers 11 h. La fête n'est pas encore commencée et nous repartons pour visiter le lac de Baleng.

Nous retournons à la chefferie vers 14 h. La fête a commencé. Les jeunes initiés, vêtus d'un pagne, une feuille sur la tête tournent en rond, impassibles, par petits groupes sur un circuit en contrebas de la chefferie. Des personnages, grimés en blanc, bleu ou noir, évoluent et dansent autour d'eux. La plupart ont en main une corne d'antilope peinte. Le style de danse est lié au style de maquillage. Sans en avoir la signification exacte, nous devinons que certains des personnages représentent des animaux (léopard, singes...). Quelques rares personnages, grimés en noir,

représentent visiblement le mal. Dès leur apparition, ils sont joyeusement pourchassés par les spectateurs et par les personnages grimés en blanc. De nombreux spectateurs, en fait probablement toute la tribu de Baleng, se pressent le long du circuit. Nous sommes les seuls blancs mais notre présence ne pose aucun problème. Nous photographions et filmons pendant près de deux heures. A part quelques rares exceptions, les danseurs se prêtent parfaitement au jeu. Le scénario est un peu monotone mais l'ambiance est prenante. Il n'y a pas d'instruments de musique, même pas de tam-tam. Ce sont les cris gutturaux des danseurs, sensés effrayer les spectateurs et les initiés, qui meublent l'espace sonore.

En fin d'après-midi, des danses se déroulent sur la place de la chefferie, en présence du chef de Baleng et de quelques officiels. Nous n'avons pas le temps d'attendre et nous quittons la fête vers 16 h pour retourner sur Yaoundé. Nous apprendrons plus tard que les danses, par ailleurs intéressantes, se sont achevées par une petite rixe, probablement résultat de l'échauffement de la foule et des danseurs, dû à l'alcool.

Les funérailles

Quelques mois ou le plus souvent quelques années après la mort d'une personne, sa famille est amenée à faire ses funérailles. Cette fête, indispensable pour que le mort repose en paix, est un hommage au disparu mais également la véritable fin de la période de deuil. Actuellement, c'est également un devoir incontournable pour les familles même si, dans la situation économique actuelle, la fête coûte très cher. Les funérailles semblent pratiquées par de très nombreuses ethnies du Cameroun mais c'est chez les Bamilékés que la fête est la plus spectaculaire et la plus riche en symboles.

Nous avons eu l'occasion de participer à quatre funérailles : celles, grandioses, d'un prince de Bamendjou, et celles plus modestes dans trois familles de collègues (deux dans le village de Bamendjou, la dernière dans le village de Bangou).

Funérailles d'un prince de Bamendjou (dimanche 18 juin 1995)

C'est Pascal, le chauffeur du Directeur de l'ENSP qui nous invite à assister à ces funérailles. Nous partons de Yaoundé samedi après-midi pour arriver à Bamendjou vers 16 h. Nous allons directement chez le chef du village (qui a rang de roi) qui nous confirme l'invitation et qui nous autorise à photographier et à filmer comme bon nous semble.

Dimanche matin, nous sommes une nouvelle fois reçus par le roi dans sa salle de réception. Assis sur son trône, une monumentale statue d'un cheval en bronze à ses côtés, il reçoit les notables du village qui défilent. Nous sommes les seuls blancs.

La cérémonie commence vers 10 h sur la place de la chefferie. De nombreuses statues, le trône et divers objets du "trésor de la chefferie" sont exposés devant la tribune officielle. Chaque famille de notable se ménage un petit terrain délimité par des peaux de léopards tendues. Les abords du terrain sont envahis par de nombreux spectateurs. Tout le village est présent. Les différents groupes de danseurs se préparent. Il s'agit, d'une part des notables du village, d'autre part des différentes sociétés secrètes. Chaque société a son propre costume. Les notables portent des masques d'éléphant en perles. De nombreux personnages sont habillés d'un costume de plumes, d'autres d'une grande cape et d'un chapeau conique décorés de boutons blancs remplaçant les cauris d'autrefois. Les filles du défunt portent le grand chapeau de plumes rouges. Beaucoup portent à la main la "queue de cheval", objet de famille, transmis de génération en génération.

La danse des lamentations commence. La musique au rythme lent et lancinant, les gémissements des danseurs donnent une ambiance impressionnante. Il y a plus de 200 danseurs qui forment un cercle puis une longue spirale qui se déroule et s'enroule lentement. Sur la demande des participants,

Josiane et moi évoluons au milieu des danseurs. Josiane filme, je photographie.

La danse s'arrête et reprend brutalement, mais le rythme a changé. La danse des lamentations fait place à la danse de la joie. Le deuil est passé, le défunt repose en paix et les vivants peuvent retrouver le bonheur. La danse devient frénétique. Les danseurs se dispersent et se congratulent mutuellement.

La danse s'arrête finalement vers midi trente. Nous allons à la réception offerte par le chef mais nous n'arrivons pas à nous faire servir. C'est la ruée sur les quelques plats du buffet. Nous sommes invités à manger par un notable puis par un deuxième. Chaque famille importante organise son coin de repas, invitant les connaissances ou les gens de passage.

Nous attendons l'ultime danse, la danse du Nzeu. Cette danse ne peut s'effectuer que lors des très grandes cérémonies et seuls les notables peuvent y participer. La danse démarre vers 16 h. Les notables ont remis leur masque d'éléphant et leur costume à clochettes. Chacun d'entre eux porte une peau de panthère accrochée dans le dos et la ronde recommence. Le début de la danse n'est qu'une lente procession. Le village est fier de pouvoir aligner autant de peaux de panthères, marque de puissance. Les tam-tam résonnent sur un rythme de plus en plus rapide. Les musiciens et leurs instruments sont cachés dans de petits enclos aux parois de paille. Il est en principe interdit de les voir mais Josiane obtiendra l'autorisation de les filmer. Les danseurs se démènent, malgré la chaleur. Il s'agit visiblement de démontrer sa forme physique. Certains danseurs abandonnent mais la plupart mettent un point d'honneur à tenir jusqu'au bout. La musique cesse brutalement. La danse se termine. Il est 16 h 45. La place se vide rapidement. C'est la fin de la cérémonie.

Il ne nous reste plus qu'à extraire notre voiture de la foule pour reprendre la route de Yaoundé.

Funérailles familiales

Par trois fois, nous avons été invités par des collègues de travail à assister à des funérailles qu'ils organisaient pour leurs parents décédés. Le hasard a voulu que par deux fois, ces funérailles se passent dans le village de Bamendjou.

Dans chaque cas, la structure de la fête est la même. Elle commence le samedi soir par l'accueil des divers invités. Mais depuis le matin, les femmes préparent les repas, faisant cuire des monceaux de bananes plantains, de batons de manioc, de makabos, d'ignames, de poulets... Chaque invité qui arrive se voit immédiatement

servir. Mais la fête est organisée par les différentes branches de la famille et le soir, dans chaque maison concernée les gens s'amuse et dansent. En tant qu'invité, il est important de passer de maison en maison et, bien entendu, il est à chaque fois obligatoire de prendre une collation arrosée de bière ou de coca.

Souvent, un orchestre moderne sous chapiteau draine la jeunesse qui préfère danser le rock plutôt que les danses traditionnelles. La fête dure ainsi jusqu'au petit matin mais il est admis que les invités se retirent plus tôt pour dormir.

Les funérailles proprement dites ont lieu le dimanche matin. Les membres de la famille convergent vers la place du village ou éventuellement vers la maison du défunt. Les hommes emmènent la queue de cheval, les femmes portent sur la tête les ustensiles de cuisine utilisés par le défunt, les filles portent le grand chapeau à plumes rouges. Les tam-tam commencent à résonner marquant le début de la danse des lamentations. Les proches du défunt entrent les premiers dans la ronde. Les invités se devront de faire quelques tours un peu plus tard. La durée de la danse varie en fonction de l'importance de la famille. Brusquement, les tam-tam se taisent pour reprendre quelques instants plus tard sur un rythme plus enlevé. C'est la danse de la joie qui démarre.

Les danses se terminent vers midi et sont suivis d'une nouvelle collation. La fête se termine tôt en début d'après-midi.

Selon les familles ou le village, d'autres danses se greffent dans la fête. A Bamendjou, divers groupes d'adultes ou d'enfants se sont relayés aux quatre coins de la place pour se donner en spectacle aux nombreux spectateurs. Les funérailles sont une occasion pour toutes les associations du village de montrer leur savoir faire en même temps qu'elles rendent hommage au défunt et à sa famille.

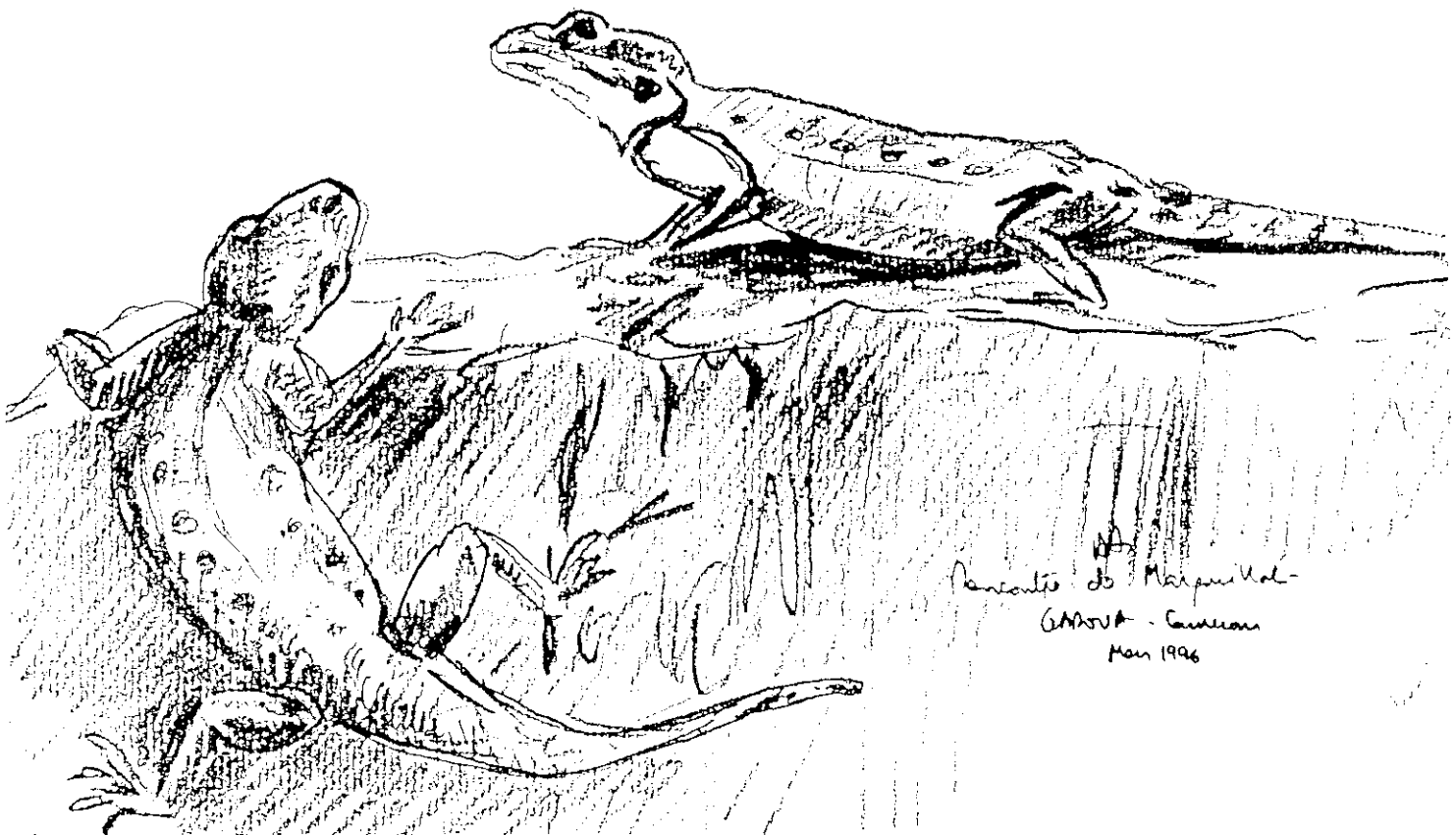
A Bangou, nous avons eu droit à la danse du Medjoun. Cette danse est pratiquée par la société secrète des guerriers du village. Tous les danseurs portent des masques et des costumes divers. Le rythme de la danse est endiablé. Il s'agit de forcer l'admiration en démontrant sa forme physique. Le chef de la société organise la "quête". Tout en

dansant, il prend à partie un spectateur et lui confie un objet (couteau, crâne d'antilope...). Le spectateur se doit de faire quelques pas de danse avant de rendre l'objet avec une aumône. Il va sans dire qu'en tant que blancs, nous étions particulièrement sollicités. La danse a duré près d'une heure.

Les familles organisant les funérailles font également venir, à leurs frais, des groupes constitués qui se relayent en dansant pendant une demi-heure ou une heure. Ces groupes passent souvent en un même dimanche de funérailles en funérailles. Certains de ces spectacles, hauts en couleurs, sont organisés avec beaucoup de professionnalisme. D'autres groupes, munis d'un micro et d'un haut parleur à forte puissance ne semblent pas avoir compris la différence entre bruit et musique.

L'ensemble de cette organisation revient très cher à la famille qui doit également à cette occasion donner de l'argent au chef du village et aux diverses sociétés du village et distribuer de la nourriture à une large partie de la population. Le problème est encore plus compliqué pour les citadins qui ne rentrent que pour ces occasions dans leur village d'origine. Il ne saurait être question d'arriver les mains vides.

En conséquence, les funérailles sont souvent organisées en fonction des conditions économiques et il est possible de grouper les fêtes pour divers membres d'une même famille. Dans ce cas chaque défunt a droit à sa danse des lamentations et de la joie.



Rencontres de Marquies
CAMEROON - Cameroun
Mai 1996

Papillons et insectes

En arrivant au Cameroun, nous n'avions qu'une connaissance très vague du monde des insectes bien que Fabien s'intéressait déjà à l'entomologie. Mais dès nos premières incursions en forêt, nous avons été surpris par la variété et l'omniprésence des papillons. J'ai rapidement été tenté de mieux les connaître. La seule manière consistait à se munir d'un filet.

Muni du livre "Butterflies" de A. D'Abbrera, j'ai donc entrepris de constituer une collection sans me rendre compte de l'ampleur de la tâche. Il existe en fait plus de 1000 espèces de papillons diurnes au Cameroun (les papillons nocturnes, moins visibles sont dix fois plus nombreux).

Ecologiste dans l'âme, j'ai eu quelques scrupules à prélever des spécimens. Mais rapidement, il m'est apparu que ce ne sont pas les quelques rares chasseurs qui peuvent influencer sur l'avenir d'une espèce. Les papillons existent là où existe la forêt. La durée de vie de l'adulte est très courte (souvent une quinzaine de jours) et la productivité énorme.

Le principal danger (actuellement encore relatif) qui menace les papillons africains provient de la dégradation de la forêt. Chaque espèce est tributaire d'une plante particulière et la disparition de cette plante entraîne la disparition immédiate de l'espèce. Si la découverte de nouvelles espèces est relativement rare, il est pourtant important de commencer à établir des cartes de répartition précises.

Je me suis limité généralement à une dizaine de spécimens par espèce, gardant pour chaque prise le lieu et la date de la capture. En deux années, j'ai pu capturer environ 5000 spécimens appartenant à quelque 600 espèces. Après la capture, je déterminais chaque spécimen avant de le mettre en papillote de papier calque. Un fichier informatique me permettait de connaître le nombre de spécimens attrapés pour chaque espèce. Pour faciliter la détermination, j'ai étalé au Cameroun un papillon de chaque espèce capturée. Cette première collection constituée d'échantillons souvent abîmés a été laissée au Cameroun. Actuellement, je reconstitue une collection de référence à partir des spécimens séchés en étalant pour chaque espèce (et chaque sexe lorsqu'ils sont différents) deux papillons respectivement en recto et en verso. Le travail devrait être achevé dans deux ans...

La majorité de ces papillons proviennent d'un nombre limité de sites du sud du Cameroun :

- le Mont Fébé. En voie d'être grignotée par la ville et les champs, la forêt du Mont Fébé rétrécit d'années en années. Ce site de chasse est

très connu des entomologistes et les papillons y sont légion. J'y ai répertorié plus de 200 espèces. Mais les grands arbres sont systématiquement abattus et il est probable que de nombreuses espèces disparaissent chaque année de ce site. Dommage car ce site, situé à quelques kilomètres du centre ville est le plus accessible.

- la colline de Kala (voir article). Il s'agit également d'un site très connu et très riche en espèces. Bien que grignotée par les cultures et l'exploitation du bois sur les pentes, la forêt reste en bon état (lambeau de forêt primaire) sur le sommet. Alexis, un habitant du village proche, entretient les sentiers. Il guide de temps en temps des entomologistes venus d'Europe. Il connaît assez bien les espèces. D'après lui, il semblerait qu'au moins une espèce de papillons (*Charaxes lidya*), capturée fréquemment il y a une dizaine d'années, ait disparu. Le cas serait à étudier.

- les bords du Nyong à Ebogo. Il s'agit d'un des seuls villages du Cameroun où une proportion importante d'habitants se soit intéressée à la chasse aux insectes pour les vendre. Certains villageois ont acquis une très bonne connaissance des papillons et des coléoptères et se sont même lancés dans l'élevage des chenilles de quelques espèces. Le site est particulièrement riche en Lycaenidae et en *Charaxes*. Les prélèvements semblent rester largement dans le domaine du raisonnable.

- la forêt au nord de Kribi. Quelques kilomètres avant le péage de Kribi, une longue piste mène au bord de la plage. Le site est riche en Papilionidés et en *Charaxes*. Quelques habitants mettent des pièges pour attraper des *Charaxes*. Un petit nombre d'espèces (*Charaxes superbus*, *Papillio zalmoxis*) sont peut-être chassés de manière trop spécifique et trop intensive.

- près du rocher d'Ako Akass au sud d'Ebolowa. Peu avant le village d'Ako Akass, une ancienne piste forestière part vers l'est. Il est possible de monter la tente dans une belle clairière à l'entrée de la forêt.

- près d'Ayos (piste sur la droite démarant une dizaine de kilomètres avant Ayos).

- sur la route de Sangmélina, en bordure du village de Nzoum, une piste forestière démarre vers l'est.

- enfin beaucoup de prises ont été effectuées au hasard de nos voyages et de nos balades, souvent effectuées le filet à la main.

En fait, pour trouver les papillons, il faut de la forêt et une piste ensoleillée qui la traverse. La plupart des anciennes pistes forestières sont donc

des sites favorables. Mais souvent, dès qu'il existe une piste, des maisons se construisent et les champs grignotent la forêt.

On constate également que les papillons se trouvent là où existent des chasseurs (!!). Le phénomène serait à étudier mais il est probable que les appâts placés par les chasseurs favorisent la rencontre des mâles et des femelles permettant une augmentation de la reproduction. Par ailleurs, pour la plupart des espèces, les neuf dixièmes des prises sont constitués par les mâles ce qui influe très peu sur la reproduction. Les femelles volent beaucoup plus rarement et sont de ce fait protégées des

prédateurs (qu'il s'agisse des chasseurs de papillons ou des oiseaux, beaucoup plus efficaces).

Fabien a constitué sur un modèle identique, une collection de coléoptères. Il ne disposait malheureusement pas de livre permettant la détermination.

L'ensemble des informations recueillies par ces deux collections est à la disposition d'éventuels chercheurs intéressés.



Je m'appelle Mistouille

Je suis née à Yaoundé, capitale du Cameroun et plus précisément au sommet d'un arbre dans le parc d'une usine de cigarettes. Les souvenirs de ma petite enfance sont très flous. Pendant la journée, il y avait beaucoup de monde sur l'arbre. Des dizaines de milliers de mes congénères venaient se reposer en sécurité. Mais il était difficile de dormir tellement il y avait de bruit. Ça piaillait tout autour de moi et à chaque instant des centaines d'adultes s'envolaient, faisaient un petit tour puis se reposaient sur les branches. J'aurais aimé davantage de silence mais ma mère m'a expliqué qu'il fallait faire du bruit pour chasser les oiseaux.

A la tombée de la nuit, la plupart des adultes s'envolaient pour aller, souvent très loin, chercher la nourriture. L'arbre était presque désert.

Un jour, en essayant de changer de position sur ma branche, mes griffes, pourtant acérées, ont dérapé. J'ai essayé de battre des ailes mais ma chute continuait inexorablement. Qu'est-ce que c'est haut, un arbre de trente mètres !

L'arrivée sur le sol a été brutale mais j'ai réussi à me freiner assez pour ne rien me casser. J'étais mal sur le sol. J'ai appelé ma maman. Je ne sais plus combien de temps je suis restée à essayer de me traîner lamentablement.

Et puis, un homme est venu. Nous n'aimons pas les hommes car, de temps en temps, ils nous jettent des pierres pour essayer de nous tuer. J'ai cru que j'allais mourir. Mais l'homme m'a prise avec précaution et m'a amenée chez d'autres hommes. Ils m'ont enveloppée dans un chiffon et m'ont donné un peu de papaye. Puis ils m'ont mise dans une caisse. J'avais toujours très peur mais j'avais aussi faim.

La nuit, j'ai pleuré en appelant ma maman. De temps en temps, je tombais du chiffon et j'étais très mal au fond de ma caisse. Les hommes sont venus plusieurs fois me remettre en place. Oh, que j'étais mieux sur mon arbre !

Plusieurs jours ont passé. J'avais toujours un peu de papaye ou un morceau de mangue à côté de moi et je passais mon temps à dormir et à manger. Mais je pensais toujours à ma maman. Comme j'aurais aimé qu'elle vienne me chercher ! En plus, j'étais toute sale et je ne savais pas me nettoyer. Mes poils étaient tout collants. Ma maman, elle, elle me léchait. C'était très agréable et après j'étais toute propre.

Un jour, un des hommes m'a prise pour me nettoyer. Mais pas avec la langue. Il m'a mise sous de l'eau et a brossé mes poils. Je savais bien que j'en avais besoin mais toute cette eau qui coulait me faisait peur et quand on tirait sur mes poils ça me

faisait un peu mal. Il m'a séchée dans une serviette. La serviette était douce et avait un contact agréable. Je voulais la garder et je l'ai prise très fort entre mes dents. L'homme a essayé de me décrocher mais devant ma détermination il a fini par me laisser la serviette.

On m'a lavée trois jours de suite de cette manière. Mais je commençais à devenir une grande. Je préférais me nettoyer moi-même en me léchant. De toute manière, je n'avais que ça à faire.

Un jour, les hommes m'ont sortie de ma caisse. Ils m'ont accrochée sur une branche d'un petit arbre. J'étais contente car je n'aimais pas cette caisse où je ne voyais rien de ce qui se passait.

Maintenant, je me sentais redevenir chauve-souris. Oh, l'arbre n'était pas très haut. A peine deux mètres ! On m'avait mis ma serviette sur la branche. Quand je voulais dormir ou quand je voulais être tranquille, je me glissais dessous. Sinon, pour voir le paysage et de temps en temps me faire câliner un peu, je m'accrochais à l'extérieur.

Il y avait presque toujours un fruit, mangue ou papaye, pendu non loin de la serviette. Il fallait que je fasse quelques acrobaties pour l'atteindre mais j'aimais grimper de branche en branche. Un jour, j'étais accrochée à ma papaye, en train de manger tranquillement quand je me suis sentie tomber. Je n'étais pas très haut mais la chute a été rapide car je continuais à me serrer contre le fruit. J'ai failli me faire très mal. Après cette aventure, je ne faisais plus confiance aux fruits qui pouvaient tomber. Je gardais toujours une ou deux griffes solidement plantées dans une branche.

Un autre jour, il y avait un nouveau fruit : un avocat. Ça paraissait bon et j'en ai pris un très gros morceau dans ma bouche. Mais c'était pâteux et j'ai eu beaucoup de mal à en avaler une partie et à recracher le reste. J'ai bien failli m'étouffer ! J'ai décidé de ne plus jamais en manger.

De temps en temps, les hommes venaient vers moi. Ils me caressaient et me prenaient dans leur main. Je m'accrochais solidement avec mes griffes à leurs mains et à leur bras et j'essayais de battre des ailes. J'aimais bien ces séances de gymnastique et je sentais que j'en avais besoin si un jour je voulais m'envoler.

Je les léchais pour leur manifester mon contentement. Ils me laissaient grimper partout sur eux.

Mais certaines fois, je n'avais pas envie de quitter mon arbre. Je m'accrochais à ma serviette avec mes dents et ils pouvaient toujours essayer de me décrocher.

Je faisais surtout ça quand il y avait des hommes que je ne connaissais pas.

Les semaines ont passé. J'ai un peu oublié ma maman et finalement, j'étais assez confortable. Je mangeais beaucoup et bien sûr, je grandissais. Quand je battais de mes ailes, je sentais que j'avais de plus en plus de force. Je me disais qu'un jour, il faudrait que je me lâche pour voir si je pouvais voler.

Un soir, j'étais sur une des branches un peu dégagées de mon petit arbre. Je pouvais battre des ailes sans me cogner aux autres branches. L'un des hommes était à quelques mètres de moi. J'ai lâché la branche pour essayer de le rejoindre. C'était mon premier vol. Oh, ça n'a pas été très glorieux. J'ai avancé de deux mètres avant de m'étaler lourdement par terre. C'est en rampant que j'ai réussi à rejoindre l'homme pour grimper sur lui. Il avait l'air content. Il m'a caressée un peu puis il m'a remise sur ma branche. Et j'ai tout de suite fait un deuxième essai aussi peu glorieux.

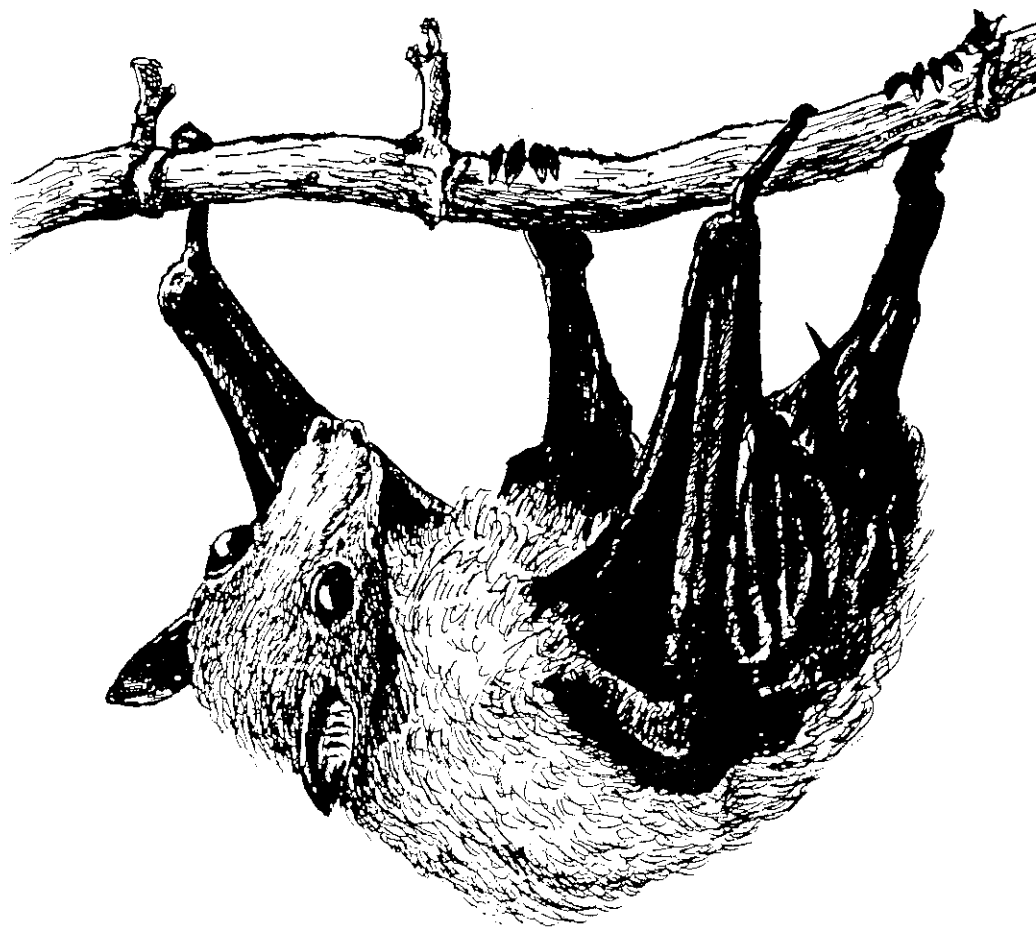
Chaque soir, j'essayais ainsi de voler un peu. C'était un peu décourageant car je tombais toujours. Mais au moins, je ne me faisais plus mal en tombant. Une fois par terre, je visitais

l'appartement en rampant, grim pant sur les meubles et sur les rideaux. Pour regagner mon arbre, il fallait que je grimpe le long d'un mur puis que j'attrape une petite branche qui touchait ce mur. Le plus difficile a été de trouver l'itinéraire mais j'avais une bonne mémoire.

Un jour, j'ai réussi à "voler" jusqu'à l'homme pour m'y accrocher. J'étais très fière ! Surtout, je sentais que je faisais des progrès. Je pouvais maintenant voler sur plusieurs mètres. De temps en temps, je me cognais contre les meubles et contre les vitres. Je manquais d'espace !

Je ne l'ai pas encore dit, mais mon arbre était sur un balcon au troisième étage d'un immeuble. C'était agréable car la vue était belle mais je savais qu'un jour je devrais me lancer au-delà du balcon si je voulais devenir une vraie chauve-souris.

Mais j'avais peur de ne pas pouvoir remonter et j'ai longtemps hésité. De temps en temps, je grimpais le long du mur. De tout là-haut, je pouvais facilement franchir la balustrade. Mais j'hésitais à me lâcher et plusieurs jours de suite, j'ai préféré redescendre sur ma branche.



Mais un jour, j'ai eu le courage de tout lâcher. J'ai passé la balustrade de justesse. J'ai ouvert mes ailes puis j'ai commencé à les battre. Miracle ! Je volais pour de vrai. C'était grisant. Que c'est bon d'être une chauve-souris ! Je me suis essoufflée très vite et je me suis posée sur un arbre proche. Qu'est-ce que j'étais contente !

J'ai encore fait un ou deux petits vols. Je ne voulais pas m'éloigner de peur de ne pas retrouver mon arbre. Mais tout s'est bien passé et au bout de quelques heures, j'ai réussi à revenir sur ma branche.

Chaque soir, à la nuit tombée, je partais maintenant du balcon. Je commençais à avoir un vol plus efficace et chaque jour, j'allais un peu plus loin. Je trouvais même des mangues sur un arbre juste à côté de la maison.

Heureusement, car les hommes me mettaient de moins en moins de fruits. Les premiers jours, je réclamais ma pitance mais le fait de ne pas grignoter toute la journée me donnait faim et m'incitait à chercher les fruits la nuit. J'apprenais à me débrouiller toute seule.

Souvent, avant de partir, je faisais un tour dans l'appartement pour montrer comme je volais bien. Je me posais sur l'un ou l'autre de mes hommes pour me faire caresser un peu. Il m'est même arrivé de me poser sur la table. Les hommes mangeaient de la salade de fruits et je me suis laissée tenter. Les invités ont été un peu surpris quand je suis arrivée en vol mais tout le monde avait l'air content.

Au cours de mes vols, je rencontrais d'autres chauves-souris. Nous bavardions un moment. Elles me parlaient d'un énorme arbre où toutes les chauves-souris de la région venaient dormir chaque jour. Cela me rappelait vaguement ma tendre enfance. Mais pour le moment, je préférais revenir sur mon balcon.

A force de fréquenter les copines et les copains, je revenais avec des petites bêtes plein mon poil. Les hommes me les enlevaient. Je n'aimais pas beaucoup ces épouillages mais après, ça me grattait moins.

Un jour, pourtant, je me suis laissée convaincre. Au lever du jour, je suis allée vers le grand arbre qui, finalement, n'était pas très loin de la maison.

C'était agréable d'être avec autant de congénères. Mais dans l'après-midi, il s'est mis à pleuvoir. Je me suis accrochée fermement à ma branche car il y avait beaucoup de vent. J'étais trempée. J'ai eu l'impression que la pluie durait une éternité.

Le lendemain matin, j'ai préféré revenir sur mon balcon !

Mais quelques jours plus tard, les hommes sont partis. Ils m'ont beaucoup caressée. J'ai même trouvé qu'ils en faisaient de trop car ils m'empêchaient de dormir. Vu que je partais en vadrouille toute la nuit, il me fallait du repos pendant la journée.

Mais je sentais bien qu'il y avait quelque chose d'anormal. L'appartement devenait tout vide. J'ai même eu peur qu'ils n'enlèvent mon arbre. Ils l'ont heureusement laissé en place avec ma serviette.

L'appartement est devenu tout calme. Il n'y avait plus personne. Au début, je n'étais pas trop étonnée car il leur arrivait souvent de partir pour plusieurs jours.

Mais les jours passaient et ils ne revenaient pas. Je m'ennuyais un peu d'eux !

Heureusement que je rencontrais mes copines toutes les nuits. Elles ont fini par me convaincre de les suivre sur leur arbre et j'ai fini par m'habituer aux orages et à la pluie. On ne peut pas avoir en même temps le confort et le plaisir de la vie en groupe.

J'ai bien essayé de convaincre les copines de venir sur mon petit arbre mais il était vraiment trop petit et de toute manière, elles ne voulaient pas s'approcher des hommes.

Je suis maintenant une chauve-souris comme une autre, participant à la vie de la colonie, chassant et me nourrissant pendant la nuit. Bientôt j'espère avoir un petit. Je lui raconterai mon aventure.

J'ai gardé l'habitude de chasser à côté de l'immeuble où j'ai passé mon enfance. Les hommes que je connaissais ne sont toujours pas revenus. Je m'approche de temps en temps des autres fenêtres mais il n'est pas question d'entrer chez des inconnus. Mais peut-être que les autres hommes préviendront les anciens habitants de mon appartement que je suis toujours en pleine forme !

Articles publiés dans la revue de l'ADFE**de Garoua**

Les deux articles ci-après nous ont été remis par Gérard Gurcel en poste à Garoua. La section de l'ADFE de Garoua publie une feuille de liaison, intitulée Pygmées News, pour ses adhérents.

Les articles sont signés : Annette, Chantal, Christine, Gérard, Nadia et Thierry.

Il nous a paru intéressant de rajouter ces deux articles dans ce fascicule car les expériences vécues et les sites décrits sont différents de ce que nous avons fait. La feuille de liaison a dû être tirée en un nombre réduit d'exemplaires et il serait dommage de perdre ces deux textes.

Et puis ces articles montrent qu'il existe d'autres "auteurs" prêts à partager leur expérience et leur connaissance du terrain.



*Campement de Boamir
dans la forêt équatoriale*

Trois jours en forêt équatoriale primaire avec un guide guérisseur pygmée

Première remarque : ils vont pieds nus, marchent sans écraser une brindille, silencieux comme des chats.

Deuxième remarque : nous sommes, malgré tous nos efforts, d'effroyables mammoths, écrasant (sans les voir) toutes les branches et les feuilles mortes, les feuilles sèches, nous prenant sans cesse les pieds dans les lianes (avec parfois quelques belles gamelles en apothéose !)... et en plus, nous sommes grands, blancs et lourdement chargés !

Voilà donc notre groupe, constitué de cinq touristes enthousiastes, partis à la découverte de ce milieu inconnu, sur les indications de notre spécialiste des parcs : Jean TELAL. Et la première surprise sera de voir combien la forêt primaire est claire. Les arbres sont grands, très grands même, mais le sous-bois est dégagé. On y avance sans trop de peine ni trop de coups de machette et lorsqu'on s'installe pour quelques instants de repos, il faut même éviter certains recoins où un rayon de soleil viendrait éblouir un regard habitué à la fraîcheur de l'ombre. Certes, d'autres passages offrent davantage le spectacle d'un mur ininterrompu de lianes dans lequel nous devons nous faufiler à moitié courbés sur les traces de nos guides pygmées, mais la colline de Batombé, elle, est claire et hospitalière. Et c'est à Batombé que nous pourrions assister à quelques spécialités pygmées :

* tout d'abord, ils ont appelé les biches, sans trop de succès dans un premier temps, lorsque nous étions simplement assis à les attendre. Mais plus tard, lorsque nous nous sommes cachés derrière les contreforts d'un arbre à l'allure de fromager, j'en ai vu une, à trois mètres, un beau cadeau d'anniversaire ! C'était un céphalope bleu, admirable de finesse, de méfiance et d'élégance... Et nous avons compris ce matin-là qu'avec une telle technique de chasse, les pygmées n'avaient besoin ni de pièges ni de subventions (à condition de leur laisser la forêt intacte !).

* Autre grande surprise : la récolte du miel. Les pygmées raffolent du miel (qui a sans doute également une importance symbolique). Ils en sont fous au point d'interrompre toute activité si une ruche se présente.

Mais comment la trouver ? Et bien, il suffit de la sentir. C'est incroyable mais ça marche ! Elle peut être à 30 mètres de haut ou même à 50. On peut ne distinguer que très mal quelques abeilles à la jumelle, le diagnostic est imparable ! Et alors commence tout un travail de spécialistes : tout d'abord, allumer un feu (d'ailleurs une nouvelle pierre vient de sortir, plus efficace...!) envelopper les brandons dans des feuilles et en faire un bouquet fumant. Ensuite il faut choisir une belle

liane et la fendre plusieurs fois pour constituer une corde qui servira à hisser le bouquet puis la hache et enfin le panier tressé garni de feuilles qui servira à recueillir le miel.

L'étape suivante consiste à grimper jusqu'à la ruche (Tarzan au cinémascope est un peu ridicule !), l'enfumer (malgré toutes les piqûres d'abeilles), éventrer la ruche à la hache et en recueillir les rayons, avant de redescendre aussi lestement malgré une heure de travail de bûcheron en équilibre entre deux lianes (au passage nous admirons les musculatures : un vrai cours d'anatomie !).

Enfin arrive le moment tant attendu de sucer les rayonnages en évitant les abeilles restantes et de se délecter des larves. Le miel est délicieux, clair et liquide, d'une qualité hors du commun.

Mais si, par chance, l'arbre n'est pas trop gros, le plus simple est de l'abattre, dans un craquement sinistre, où la violence du bruit précède un éclat brutal de soleil et l'attaque de quelques abeilles qui trouvent la chute un peu excessive...

* Mais ce qui est épatant c'est de voir les pygmées évoluer en forêt, avec une grande économie de mouvements, une agilité et une rapidité étonnantes, une perception des bruits et des odeurs spectaculaires. Ils ont entendu des éléphants à plusieurs heures de marche (nous en avons seulement vu les traces). Ils ont repéré plusieurs singes (on en a difficilement aperçu quelques-uns). Ils ont témoigné du passage de divers animaux en regardant la terre grattée qu'ils ont laissée (pour nous rien ne ressemble plus à de la terre retournée qu'une autre terre retournée !). Et le soir, alors que nous montions nos tentes pour nous restaurer, ils ont construit rapidement un abri recouvert de nombreuses feuilles, en forme de demi-igloo. Un feu fumant contre les insectes et beaucoup de tabac, voilà un cocktail rapide à préparer et léger à transporter ! Et si l'on campe loin d'une source d'eau, c'est d'une "liane à eau" que coulera un liquide clair qui pourra désaltérer plusieurs personnes.

Voilà en quelques lignes un entr'aperçu de notre séjour chez les pygmées, mais je termine en ajoutant que nous avons également compris et vu combien ceux-ci étaient considérés comme "esclaves" par les autres ethnies, devant lesquelles ils se taisent et opinent. Mais pour nous, ils sont vraiment les rois de la forêt, petits de taille mais champions pour le reste. Et vraiment sympas, en plus !

La prochaine fois, nous y viendrons pour toute une semaine, en espérant, une fois de plus être épargnés par la pluie.

Le site aurifère de Kambele

C'est d'après les explications de Denis, le gérant d'une petite société d'exploitation, que nous nous sommes rendus à quelques kilomètres de Batoura dans l'est du Cameroun sur le site de Kambele. Pas besoin d'autorisation particulière ni besoin de franchir des grillages barbelés : le nom de Denis nous a servi de passeport, auprès du chef du village qui se propose de nous accompagner à travers le site. Nous voilà près pour découvrir un monde incroyable où se mêlent la houe, les trous, la sueur humaine et l'or.

Tout d'abord, il y a le village, né il y a quarante ans lors de la première exploitation du lieu (à l'époque on ne parlait pas encore d'or) et agrandi il y a une vingtaine d'années par les familles venues de toutes parts du Cameroun (et même peut-être d'ailleurs), attirées par le mirage des pépites. Tout semble se passer ici en autarcie. Le chef (un ancien mineur qui a fait son chemin) est reconnu par tous et traité en papa par chacun. Il nous autorise à filmer et à photographier et son autorité suffit pour que notre présence soit acceptée sans récrimination. De retour à Batouri, nous le croiserons à nouveau. Il semble avoir bien réussi... installé en ville et visiblement prospère !

Quant au village, il compte environ huit cents personnes. On y traverse un petit marché constitués de quelques échoppes, sans oublier la place réservée à la vente de harki (boisson alcoolique locale). Mais ces commerces ne font qu'accompagner l'activité principale des villageois qui occupe toute la famille : la recherche de l'or. Nous partons, guidés par le chef, sur un incroyable parcours où nos pas suivent de petits sentiers serpentant entre d'immenses trous pouvant atteindre plus de trente mètres de profondeur.

La forêt ici n'a malgré tout pas entièrement perdu ses droits. Les arbres continuent de pousser autour de tous ces trous. En chemin nous croisons à plusieurs reprises des hommes poussant des brouettes, qui s'écartent pour nous laisser passer. Le chef connaît l'histoire de chaque trou : sa profondeur, ce qu'on y a trouvé, et parfois même le nombre de morts qui ont fait son histoire. Depuis trois mois, il y a déjà eu sept morts provoqués par des éboulements... Les trous sont de gigantesques

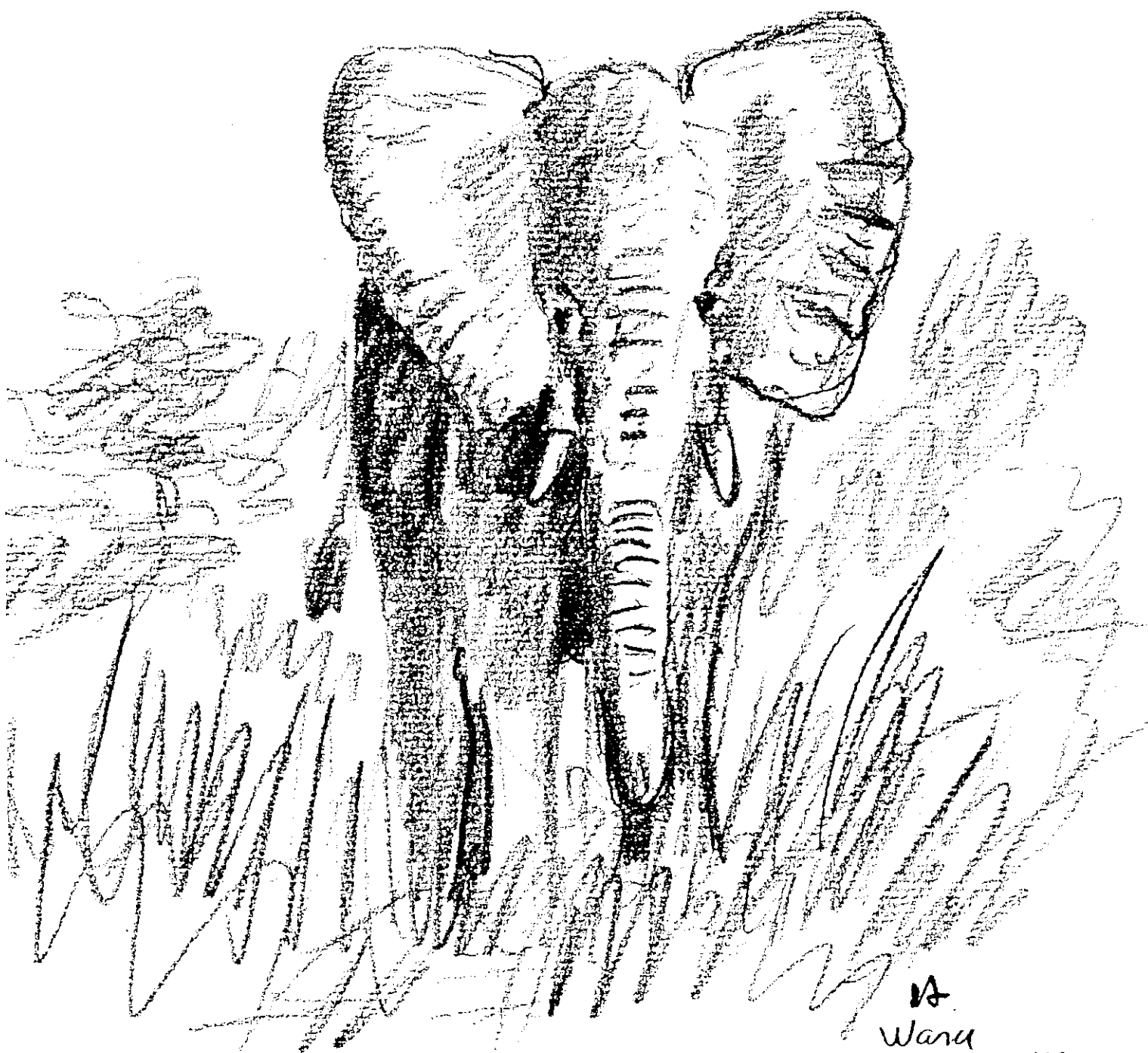
puits carrés dans lesquels s'enfoncent de petites échelles en bois qui descendent d'étage en étage jusqu'au fond d'où part un boyau de quelques dizaines de mètres. La terre creusée est ensuite remontée à coups de pelles, de palier en palier et arrive en surface où l'équipe la charge sur des brouettes pour l'apporter à la rivière. Là, les femmes de la famille lavent des mètres cube de terre dans de grandes bassines métalliques ou des caisses en bois.

C'est un travail de force qui est accompli. Les pleurs des enfants viennent parfois interrompre le travail. Le site, par ailleurs, est superbe : la rivière traverse une clairière et de grands arbres, tels des palétuviers sont perchés sur de hautes racines et étendent quelques grosses branches aux formes harmonieuses. Ici aussi, le chef est accueilli avec beaucoup de bonhomie et les sourires sont sur tous les visages.

Une jeune femme nous montre sa bassine où l'on distingue, au milieu de quelques graviers, de petites particules brillantes. A ne s'y pas tromper, on devine enfin la raison d'être de toute cette termitière humaine.

Chaque famille arrive à récolter un gramme d'or par jour de travail, et chaque gramme vaut cinq mille francs C.F.A. Ceci représente environ dix fois plus que le salaire d'un manoeuvre. C'est sans doute cette manne monétaire qui attire les habitants d'un petit groupe de cases isolées que nous voyons en route. L'un des garçons qui nous accompagne nous explique discrètement que ce village est celui des prostituées. Les divers chemins que nous laissons de côté mènent directement à la ville. Ils servent à véhiculer le harki, mais amènent également tous les revendeurs d'or.

Notre visite s'achève par une petite réunion avec le chef et l'on nous propose d'acheter quelques paillettes. Mais Thierry est davantage intéressé par des spécimens de roche contenant des paillettes visibles à l'oeil nu. Après de longues négociations et des remerciements, nous repartons, et nos commentaires sur ce que nous venons de voir sont significatifs de notre étonnement. Qui est ce chef ? Quel est son véritable pouvoir ? Que fait l'Etat ? Comment font-ils pour travailler dans ces trous pendant la saison des pluies, même en utilisant des pompes à eau ?



W
Ward
Cambridge Mass 1998